

GOVERNMENT OF INDIA
ARCHAEOLOGICAL SURVEY

CENTRAL
ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY

ACCESSION NO. 19465

CALL No. 954/Guy

D.G.A. 79

ANN
19465

2a

HISTOIRE
DES INDES
ORIENTALES

ANCIENNES ET MODERNES;

Par Mr l'Abbé GUYON.

TOME PREMIER.

Les trois Volumes 6 liv. en feuillets.



954
Guy
~~D 3785~~ 19165
A PARIS,

Chez JEAN DESAINT & CHARLES SAILLANT,
 Libraires, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis
 le Collège.

M, DCC. XLIV.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1944

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL
LIBRARY, NEW DELHI.

Acc. No. ... 19465

Date ... 8. 3. 63

Call No. ... 954/Guy.

College of Fort William





Historie
Des Indes ³³/₇₀
orientales

Guyon

Vol 4 II.

1744 (1744)

D. g. Arch (33)

~~22785 80~~

AVERTISSEMENT

PRELIMINAIRE.

C E n'est pas le seul éloignement qui a rendu les Indes célèbres, comme on peut le dire de certains païs placés aux extrémités du monde, dont les noms sont très-connus, mais dont il y a fort peu de choses à dire, & encore moins d'intéressantes à sçavoir. Toutes les Nations, au contraire, ont admiré les Indes dès qu'elles y sont entrées. La singularité du païs, des hommes & des animaux fraperent plus les Macédoniens que tout ce qu'ils avoient vû dans le reste de l'Asie; & cette idée ne fit que croître dans les siècles suivans, quand l'expérience eut appris les richesses qu'on en pouvoit tirer en pierreries, en or, & les autres productions nécessaires ou utiles à la vie. Les Rois d'Egypte, successeurs d'Alexan-

Historie
Des Indes ³³/₇₀
orientales

Guyon

Vol 4 I.

20

1744 (1744)

D. g. Arch (33)

~~23785 80~~

AVERTISSEMENT

PRELIMINAIRE.

C E n'est pas le seul éloignement qui a rendu les Indes célèbres, comme on peut le dire de certains pais placés aux extrémités du monde, dont les noms sont très-connus, mais dont il y a fort peu de choses à dire, & encore moins d'intéressantes à sçavoir. Toutes les Nations, au contraire, ont admiré les Indes dès qu'elles y sont entrées. La singularité du pais, des hommes & des animaux fraperent plus les Macédoniens que tout ce qu'ils avoient vû dans le reste de l'Asie; & cette idée ne fit que croître dans les siècles suivans, quand l'expérience eut appris les richesses qu'on en pouvoit tirer en pierreries, en or, & les autres productions nécessaires ou utiles à la vie. Les Rois d'Egypte, successeurs d'Alexan-

AVERTISSEMENT.

dre, y envoïerent même des Savans, pour connoître par leurs relations la religion, les loix, les mœurs & les coutumes du pais, totalement différentes de celles des autres Nations. Mais comme les Anciens se bornerent aux régions qui sont arrosées par l'Inde & par les Rivieres qui le grossissent, ils ne tirerent de leurs voïages qu'une partie des connoissances & des avantages qu'on en a eus dans la suite. Leurs relations ne parloient que de l'or, des pierreries & des animaux que l'on y trouvoit, avec quelques circonstances du culte & de la maniere de vivre des habitans. Ces navigations continuerent sous la puissance des Romains, maîtres de l'Egypte & de la Mer - Rouge ; mais elles furent entierement négligées sous la domination des Sarrasins.

Les Portugais les renouvelerent dans ces derniers siècles par l'immense trajet de l'Océan. Ils s'y établirent, presque sans le favori

AVERTISSEMENT.

dans le meilleur país des Indes, différent de celui que les Anciens avoient pratiqué ; ils en tirèrent des richesses immenses, & ils jouirent seuls, près de cent ans, du fruit de leurs découvertes.

Les Anglois & les Hollandois les suivirent dans ces extrémités du monde. Ils leur enleverent par le sang & par le carnage ce que ceux-là avoient usurpé de la même manière sur les Indiens, & ils furent long-tems à s'arracher les uns aux autres les villes & les terres des naturels du país.

Ils y étoient tous établis de cette sorte, & même très-puissans, quand les François y allèrent vers le milieu du dernier siècle, non avec un appareil de Guerriers & de Conquérens, mais dans la seule vue d'y faire le commerce, comme ils se pratique avec toutes les Nations du monde. Ils établirent leurs Comptoirs dans quelques Villes les plus marchandes ; ils gagnèrent l'amitié des Princes du país, & ils en ob-

AVERTISSEMENT.

tinrent, ou plutôt ils en acheterent le Village de Pondichery sur les sables de la Mer, dont ils ont fait une place forte, & environnée de murailles, qui ont 2800 toises ou cinq quarts de lieue de tour.

Ce fut par ces voies légitimes que les François acquirent le principal établissement qu'ils possèdent aux Indes Orientales, & la bonne conduite qu'ils y ont tenue leur a mérité l'estime & la confiance des Princes voisins. On verra l'un d'eux chassé de son Palais & de sa Capitale, implorer leur secours pour remonter sur le Trône, & reconnoître ce service par la donation d'une Ville, d'une Forteresse, de plusieurs Bourgs & Villages d'une étendue & d'un revenu considérable; un autre s'attacher sincèrement à eux, & leur donner la permission de battre monnoie au même coin que lui. On les verra arrêter, autant par leur fermeté, que par la sagesse du Gouverneur, une armée de cent soixante mille Barbares,

AVERTISSEMENT.

qui avoient sacagé plus de deux
cent lieues de pais ; donner asile ,
malgré leurs menaces , aux famil-
les des Princes qu'ils avoient tués
sur le champ de bataille , & à une
foule innombrable de peuples ef-
frayés & fugitifs , qui étoient venu
implorer le secours des François
préféablement à celui des autres
Nations , quoique plus puissantes ;
enfin les bienfaits & les honneurs
rendus aux François par les Princes
particuliers & par le Mogol mé-
me, en reconnoissance de cet impor-
tant service.

On verra leur commerce établi
par le célèbre M. Colbert , relevé
par M. le Duc d'Orleans Régent ,
soutenu par le Ministre des Finan-
ces , & conduit par l'Inspecteur Gé-
néral de la Compagnie , avec une
sagesse & un succès qui en a changé
toute la face depuis dix ans , & qui
ont rempli les vues de son illustre
Fondateur ; enforte que depuis eux,
les Actions sont devenues le fonds le
plus avantageux & le plus solide de
l'Etat.

AVERTISSEMENT.

On trouvera peut-être que j'ai trop resserré la quantité de Matières dont il est parlé dans cet ouvrage. Si c'est une faute, j'avoue que je l'ai faite à dessein. Quand on lit un aussi grand nombre de livres, sur-tout de Voyageurs & de Naturalistes, que j'en ai consultés pour cette Histoire, bien loin de manquer de matière, on n'est embarrassé que du choix, & de pouvoir réduire à un récit simple & naturel, les faits & les circonstances que l'on trouve souvent fort au long dans des Auteurs diffus, tels que la plupart des Voyageurs, qui aiment ordinairement les descriptions. Si j'avois voulu me livrer à leur prolixité, il m'auroit été beaucoup plus facile de faire plusieurs gros volumes que trois petits; & sans doute qu'il y auroit eu des personnes qui m'en auroient cru plus sçavant.

Mais l'expérience que je peux avoir acquise en ce genre, m'a appris que ce n'est pas la bonne manière.

AVERTISSEMENT.

Écrire l'Histoire, ni même celle de raconter. L'Ecrivain doit imiter le Peintre; & celui-ci ne s'attache qu'à la face principale de son sujet, pour le faire connoître parfaitement, & laisse les autres, qui rendroient le Tableau ridicule, s'il vouloit les représenter toutes ensemble. Je sai d'ailleurs que le plus sûr moien de n'être pas lû par le commun du monde, est de donner de gros livres, & c'est la principale raison qui m'a déterminé à n'en faire que de petits, en disant néanmoins tout ce qui m'a paru essentiel.

Ceux qui voudroient plus de détail sur quelques points particuliers qui les intéresseroient davantage, trouveront de quoi se satisfaire dans les Auteurs qui sont marqués au bas des pages, & auxquels on pourra avoir recours. Je les ai cités avec toute l'exacritude possible, tant pour donner les garants de ce que j'avance, que pour me retrouver moi-même, si l'on me faisoit quel-

AVERTISSEMENT.

que difficulté, & indiquer aux Lecteurs, les sources dans lesquelles j'ai puisé les différentes parties de cette Histoire. Je ne comprendrai jamais comment Monsieur l'Abbé Renaudot a critiqué cette Méthode.

Comme les citations sont ordinairement mises en abrégé, & qu'il s'y est quelquefois glissé des fautes dans l'impression, je donne ici tout au long les noms des Auteurs & des Ouvrages dont je me suis servi, pour la commodité de ceux qui voudroient les consulter, & qui ne les connoïtroient pas parfaitement. C'est une précaution que plusieurs Auteurs ont prise avant moi.

T A B L E

DES AUTEURS CITE'S
DANS CET OUVRAGE.

A.

- A** BRAHAM DU BOIS , Géographie moderne.
- ABULGASI BAYADUR-KAN , Histoire Généalogique des Tartares.
- ÆLIANUS , *De Animalibus , & varia Historia.*
- ABRAHAM ROGERS , La Porte ouverte pour parvenir à la connoissance du paganisme caché , ou la vie & les mœurs des Brachmanes.
- AGATHARCHIDES , *Apud Photium.*
- ALDROVANDE , *Ornithologia.*
- ALEXANDRE DE RHODES , Jésuite, Voïage aux Indes.
- AMBROSIASTER , *De Moribus Brachmanum.*
- S. AMBROSIUS , *Hexameron.*
- AMMIANUS MARCELLINUS , *Historia Romana.*
- ANONIME , Jésuite, Traité d'Optique.
- ANONYMUS , *De Brachmanis.*
- ANTOINE MAGIN , Découverte des Indes Orientales.
- Tome I.

TABLE DES AUTEURS.

- Ambassade des Hollandois à la Chine
 Ambassade au Japon.
 APULEIUS, *Florida*.
 ARGENSOLA, *Conquêtes des Moluques*.
 ARISTOBULUS, *Apud Strabonem*.
 ARISTOTELES, *Historia Animalium*.
 ARRIANUS, *De Expeditione Alexandri*, &
Historia Indica.
 ATHENEUS, *Deipnosophista*.
 S. AUGUSTINUS, *Tractatus in Psalmos*.
 AURELIUS VICTOR, *De Viris illustribus*.

B.

- BACON, Moine, *Observations sur les parties septentrionales du monde*.
 BAILLET, *Topographie des Saints*.
 BALE'E, *Description des Côtes du Malabar*.
 BAUDRAN, *Dictionnaire Géographique*.
 BELON, *Histoire des Oiseaux*.
 BENJAMIN DE TUDELLE, Juif, *Voiage autour du monde*.
 BENZONI, *Histoire du Nouveau Monde*.
 BERNARD PICARD, *Religions du monde*.
 BERNIER, *Histoire du Mogol*.
 BIGN, *Traité sur le Commerce des Indes, contre les Catholiques & la Maison d'Auriche*.
 BOCHART, *Hieroicoica, Phaleg, & Geographia sacra*.
 BONTIUS, *Medicamenta Indorum*.
 BUNO, *In Cluverium*.

TABLE DES AUTEURS.

C.

- CARDANUS, *De Subtilitate.*
 CASSEBON, *Animadversiones in Aste-
 nant.*
 CATROU, Jésuite, *Histoire du Mogol.*
 CAVE, *Hiforia litteraria.*
 CELLARIUS, *Notitia Orbis antiqui.*
 CHEPEREDDIN, *Vie de Tamerlan.*
 CHEVALIER DE CHAUMONT, *Ambassa-
 de de Siam.*
 CHOISY, l'Abbé, *Journal du voïage de
 Siam.*
 CIACONIUS, *De Vitis Pontificum.*
 CICERO, *De Natura Deorum.*
 CLAUDIANUS, *Præfatio in 3 Consulatum
 Honorii Augusti.*
 S. CLEMENS ROMANUS, *Epistola ad Co-
 rinthios.*
 S. CLEMENS ALEXANDRINUS, *Stromata
 & Pedagogus.*
 CLUVIER, *Introduçtio in universam Geo-
 graphiam.*
 COMTE DE FORBIN, *Mémoires.*
 LE COMTE, Jésuite, *Mémoires de la
 Chine.*
 CORNEILLE LE BRUN, *Voïage du Le-
 vant.*
 COSMAS INDICÓPLEUSTES, *Christianorum
 opinio de mundo.*
 CRESIAS, *Apud Varios, & Historia In-
 dica.*
 CUDWORT, *Sistema intellectuale.*

TABLE DES AUTEURS:
Q. CURTIUS, *De Rebus Alexandriæ*

D.

- DAVITY, Description du monde.
DE L'ISLE, Carte des Indes modernes.
DELLON, Voïage des Indes & l'Inquisition
de Goa.
DEUTERONOMII, *Liber.*
Dictionnaire de Trevoux.
DIODORUS, *Bibliotheca.*
DION CASSIUS, *Historia Romana.*
DOUCIN, Jésuite, Histoire du Nestorianisme.
Droit Civil, au Digeste.
DU PIN, Histoire des Juifs.

E.

- Ecrit qui parut à Vienne au sujet du Congrès de Soissons.
Erreurs populaires.
EUSEBIUS PAMPHILIUS, *Historia Ecclesiastica.*
EUTROP, *Historia Romana.*

F.

- FLORUS, *Res Romana.*
FRANCHEVILLE, Hist. de la Compagnie des Indes.
FRANÇOIS PIRARD, Description des Maldives.
FREDERIC. SPANHEM, *Introductio ad Geographiam sacram.*

TABLE DES AUTEURS.

G.

- GASPARD BALBI, Voïage aux Indes.
 GEMELLI CARERI, Voïage autour du
 monde.
 GERBERG, Histoire de la navigation,
 & Traité des Tartares.
 GERVAISE, Histoire des Macassars.
 GOMARA, Histoire des Indes.

M.

H.

- HAITON, Armenien, Histoire Orientale.
 HARDOUIN, Jesuite, *Nota in Plinium.*
 HERBELO, Bibliothèque Orientale.
 HERODOTUS, *Historia.*
 S. HIERONIMUS, *Epistola.*
 Histoire des Antilles.
 HORATIUS, *Ora.*
 HUET, *Demonstratio Evangelica.* Histoire
 du Commerce & de la Navigation des
 Anciens, & situation du Paradis ter-
 restre.

J.

- JEAN CARPIN, Cordelier, Voïage en
 Tartarie.
 JEAN DU VERRIER, Histoire de la pre-
 miere Découverte des Canaries.
 NUM' GEORGE VOLKAMER, Epheme-
 rides de la nature divisées par Dé-
 cales.

TABLE DES AUTEURS.

- JEAN HUGUES, Histoire de la Navigation.
 JEREMIAS, *Thren*, sive *Lamentationes*.
 JOB, *Liber*.
 JONSTON, *Theatrum animalium*.
 JOSEPH ACOSTA, Histoire naturelle des Indes.
 ISIDORUS, *Origines*.
 JUDÆUM, *Liber*.
 JUSTINUS, *Historia*.

K.

- KIPPINGUS, *Antiquitates Romanae*.

L.

- LA CROZE, Christianisme des Indes.
 LAFITEAU, Jésuite, Conquêtes des Portugais.
 LA LOUBERRE, Relation de Siam.
 LAMPRIIDIUS, *In Heliogabalo*.
 LA MARTINIÈRE, Dictionnaire Géographique.
 LE BRUN, de l'Oratoire, Pratiques superstitieuses.
 Le CREL, Bibliothèque universelle.
 Lettres édifiantes.
 LOPE'S GOMARA, Histoire générale des Indes.
 LUCANUS, *De Bello civili*.
 LUCIANUS, *De Saltatione & in Baccanie*.
 LULLIER, Nouveau voyage aux grandes Indes, & instruction pour le commerce.

TABLE DES AUTEURS.

M.

- MACHABÆORUM, *Liber.*
 MAFSEY, *Historia Indica.*
 MAIMBURG, *Schisme des Grecs.*
 MANDELLO, *Voiage aux Indes.*
 Manuscrit de la Bibliothèque du Roi.
 MARC PAUL, Vénitien, *Relation des païs orientaux.*
 MARINI, Jésuite, *Relation du Tonquin & du Roïaume de Laos.*
 MARIANA, *Histoire d'Espagne.*
 MARSILIUS FICINUS, *De triplici vita.*
 MATELIEF, *Voiage aux Indes, dans le mois de Juin.* Volume des *Voiages Hollandois.*
 MEGASTHENES, *Apud Arrianum & Strabonem.*
 MELA, *De situ orbis.*
 Mémoires de l'Académie des Inscriptions.
 Mémoires de l'Académie des Sciences.
 MONTEAUCON, *Præfatio & nota in Cosmographia.*
 MOSHEMIUS, *Dissertatio apud Cudworthum.*

N.

- NATALIS COMES, *Mythologia.*
 NEARCHUS, *Apud Arrianum.*
 NUMERORUM, *Liber.*

TABLE DES AUTEURS.

O.

- OLEARIUS, *Nota in Philostratum, & Voyage en Perse.*
 ONESICRITUS, *Apud Strabonem.*
 OPPIEN, *Traité de la Chasse.*
 ORIGENE, *in Philosophicis.*
 OVIDIUS, *Metamorphosios.*

P.

- PACHYMERUS, *Historia Byzantina.*
 PAGI, *Animadversiones in Baronium.*
 PALLADIUS, *De moribus Brachmannum.*
 PAUSANIAS, *Græcia Descriptio.*
 PETIS DE LA CROIX, *Histoire de Gein-gis-Kan, & Histoire de Tamerlan.*
 PHILIPPE MARTIN, *Atlas de la Chine.*
 PHILOSTRATES, *Vita Apollonii Tyansenfis, & Icones.*
 PHOTIUS, *Bibliotheca.*
 PHYSIOLOGUS EPIPHANII.
 PIERIUS VALERIANUS *Hiero-lyfica.*
 PIERRE VAN DEN BROEK, *Voyage aux Indes.*
 PLINIUS, *Historia naturalis.*
 PLUTARCHUS, *in Alexandro & Pyrrho.*
 POLIÆNUS, *Stratagemata.*
 POLYBIUS, *Historia.*
 PORPHYRIUS, *De Abstinentia & Indorum Epæche.*
 PRIDEAUX, *Histoire des Juifs.*
 PROCOPIUS, *De bello Persico & Polyhistoria.*

TABLE DES AUTEURS.

- SALMORUM**, *Liber*.
PTOLOMÆUS, *Geographia*.
R.
 Recueil des Voïages Hollandois.
REISKIUS, *in Cluverium*.
 Relation du Tonquin par les Evêques
 François.
NAUDOT, *Perpétuité de la Foi, &*
Voïages Arabes.
LIBERO, *Histoire de Ceylan*.
ROBERT KNOX, *Relation de Ceylan*.
ROUSSET, *Recueil historique des Actes ;*
Négociations, Mémoires & Traittés,
depuis la paix d'Utrecht jusqu'au Con-
gres de Soissons, inclusivement.
RUBRUQUIS, *Voïage en Tartarie*.
RUYSCH, *Theatrum animalium*.

S.

- SANUDO**, Venitien, *Secreta Fidelium Cru-*
cit.
AVARY, *Dictionnaire du Commerce*.
CESAR SCALIGER, *Exercitationes*.
SCHOLIASTES, *Aristophanis*.
SERVIUS, *in Virgilium*.
SIMON, *Histoire de la croïance & des*
mœurs des peuples du Levant.
STRATES, *Historia Ecclesiastica*.
PLINUS, *Polyhistor. vel De rebus mirabi-*
libus.
SOZOMENUS, *Historia Ecclesiastica*.

TABLE DES AUTEURS.

- STATIUS, *Thebaidum Carmen vel Thebais*
 STRABO, *Geographia.*
 SUETONIUS, *XII Casares.*
 SURITA, *Commentaire sur l'Itineraire
 d'Antonin.*

T.

- TACHART, Jésuite, *Voïage de Si.*
 TACITUS, *Annales Romana.*
 TAVERNIER, *Voïage aux Indes, Fi*
re du Serrail, & condu des Hollan
dois aux Indes.
 TERTULLIANUS, *De Resurrectione carnis.*
 THEODORETUS, *Historia Ecclesiastica, &*
Hæretica fabula.
 THEOPHRASTUS, *apud Athenæum.*
 THEVENOT, *Voïage aux Indes.*
 TITUS LIVIUS, *Historia Romana.*
Traité de paix de Munster.

V.

- VALERIUS MAXIMUS, *Distia fastigios*
marabilia.
 VANSLEB, *Dominicaia, Relation d'E*
gypte.
 VOSSIUS, *De Idololatria.*

X.

- XENOPHON, *Cyropædia.*
 XIPHILIN, *Epitome Historie Romana, ex*
Dione Cassio.
 Fin de la Table des Auteurs.

TABLE DES CHAPITRES
de *Histoire des Indes.*

PREMIERE PARTIE.
Indes anciennes.

- CHAPITRE PREMIER. *Description Chorographique des Indes anciennes.* P. 1
- CH. II. *Religion des anciens Indiens.* 19
- CH. III. *Des Rois.* 24
- CH. IV. *Division des Etats.* 37
- CH. V. *Caractere & Mœurs des Indiens.* 78
- CH. VI. *Animaux des Indes.* 91
- CH. VII. *Révolutions des Indes anciennes.* 234
- CH. VIII. *Commerce des Anciens aux Indes.* 243
- CH. IX. *Révolutions des Indes dans le moien âge.* 251

CH. X. Interruption & renou-
vellement des Voiages aux In-
des. Premier établissement des
Portugais

141

Fin de la Table des Chapitres



HISTOIRE



HISTOIRE
DES INDES
ORIENTALES.

PREMIERE PARTIE.
DES INDES ANCIENNES.

CHAPITRE PREMIER.

*Description Chorographique des Indes
Anciennes.*

Les Indes ont été point de Roïau- Depuis quel
me plus célèbre, plus ad- tems on a
miré des Anciens, & en commencé à
même-tems moins connu connoître les
que les Indes. Soit qu'un Bacchus, Indes.
Tome I, A

X.D.4

un Osiris ou un Hercule, y eussent porté leurs armes, & qu'à leur retour ils en eussent raconté des merveilles aux Grecs; soit que ceux-ci en eussent entendu parler (a) par les Phéniciens & les Tyriens, que l'on prétend avoir navigué long-tems avant les Flottes de Salomon, jusques sur les côtes les plus reculées de l'Orient; soit enfin que les Négocians Egyptiens y eussent eu des habitudes pour leur commerce (b) on croit que le nom des Indes n'étoit point ignoré des Grecs, des Syriens, des Egyptiens, plus de mille ans avant Jesus-Christ. Les plus anciens monumens de l'Histoire attestoient les conquêtes de Semiramis & de Sesostris dans les Indes, & les Scava disputent entre eux si Homere n'en pas fait mention.

Idee qu'en
avoient les
Anciens.

Mais rien n'étoit plus confus & plus chimérique que l'idée qu'on s'en formoit, quoique ^{l'usage} la nature d'un pais que les richesses & les singularités rendent extraordinaire

(a) M. HERR Histoire du Commerce & de la Navigation, c. 51.

(b) Idem, c. 9.

par-dessus tous les autres. L'opinion commune y convertissoit tout en merveilles. La terre n'y portoit que des géans, l'Indus & le Gange étoient remplis de monstres. On le croïoit encore dans l'âge le plus éclairé. Les Romains aiant changé le cours de l'Oronte pour conduire leur flotte à Antioche (c), trouverent dans l'ancien lit un sépulcre d'argile de onze coudées, dans lequel étoient les ossemens d'un homme qui en remplissoit toute l'étendue. Ce spectacle frappa tout le monde d'étonnement. Les Syriens allerent consulter Apollon de Claros en Ionie : & l'Oracle répondit que c'étoit le corps d'Oronte natif des Indes. Herodote, Ctesias, Agatarchides, Denys Periegetes, Megasthène, Onesicrite, & Néarque lui-même, Amiral d'Alexandre, en avoient dit des choses qui n'étoient bonnes à conter que dans les siècles fabuleux de la Grece.

Après des marques d'ignorance aussi sensibles sur la nature des Indes, est-il surprenant que l'on en connût

(c) PAUSANIAS L. VIII, c. 49.

4 HISTOIRE DES INDES.
peu la situation & la géographie ?
L'erreur s'est portée (d) jusqu'à con-
fondre le fleuve Indus avec le Nil(e),
à prendre celui-ci pour un égale-
ment du premier, à regarder les In-
des comme la troisième partie de la
terre habitable, à croire que le Gan-
ge étoit l'extrémité du continent, au-
delà duquel il n'y avoit plus de peu-
ples, comme les Soldats du Rios de
Macédoine le lui représenterent pres-
que les larmes aux yeux. Strabon,
sur la foi d'Eratostène, le pensoit
comme eux, quand il mettoit l'O-
céan pour limites des Indes au lever,
soit qu'il y comprît la Chine & le
Japon, ou, ce qui est plus vraisem-
blable, qu'il n'en eût aucune idée.
Ptolomée, célèbre Géographe du
onzième siècle de l'Eglise, est tom-
bé dans un autre excès, en nommant
les villes & les bourgades des In-
des (f), dans un aussi grand détail,

(d) V. STRABON L. XV. p. 1010 & suiv. dernière édition.

(e) Rien n'est plus absurde que la manière dont Q. Curce en parle, faisant venir le Gange du midi. L. VIII, c. 9.

(f) PTOLOME'E L. VII. c. 1 & 2, depuis la page 297 jusqu'à 211. Edit. Berni & Elsevir.

que nous pourrions connoître la plus fréquentée de nos Provinces de France. Des Cartes dressées (g) exactement sur les positions de l'Auteur, ont représenté cette partie du monde très-différemment de son véritable état, & ont démontré la supposition imaginaire de la Géographie qu'il nous en donne.

De cette confusion d'idées, est venue l'équivoque des Indes; source de difficultés & d'embarras dans la lecture des Historiens. Xenophon (h) a imaginé une Province de ce nom entre le Pont-Euxin & la Mer Caspienne. C'est de-là qu'il semble faire venir ces prétendus Ambassadeurs Indiens, que Cyrus prit pour ses arbitres dans la guerre qu'il avoit avec les Rois d'Assyrie, ou plutôt de Babylone & de Lydie. D'autres, & en très-grand nombre, ont donné le nom d'Inde à l'Ethiopie, ce que l'on voit encore dans des Ecrivains du sixième siècle. Un fond de ressemblan-

Equivoque
de trois sortes
d'Indes.

(g) LA MARTINIÈRE Dictionnaire Géographique
du mot INDE.

(h) XENOPHON *Cyrop.* L. I.

6 HISTOIRE DES INDES.

ce entre ces peuples (i), & la nature des païs qu'ils habitent, font les deux causes qui ont occasionné l'équivoque. Les Grecs aiant ouï dire que les Indiens méridionaux étoient noirs & bafanés, les ont aisément confondus avec les peuples de l'Ethiopie & de la Colchide, & se sont persuadés que ceux-ci étoient une Colonie échappée de l'Orient, comme les Colches sont originairement des Soldats Ethiopiens, que Sesostris laissa dans cette Province pour défendre ses conquêtes contre les Nations du Nord. Secondement, les Indes ont toujours passé pour un païs fécond en toutes sortes de richesses: on sçavoit d'ailleurs que la Colchide avoit des mines d'or, & que l'Ethiopie produisoit les mêmes animaux que l'on voit aux Indes. Il n'a fallu que cette conformité pour donner lieu à des Auteurs peu instruits dans la Géographie, de confondre des païs aussi éloignés que la Colchide,

(i) Ce point est sçavamment traité dans une Dissertation de M. Freret. T. VIII des Mémoires de l'Académie des Inscriptions.

L'Ethiopie & les Indes.

Nous ne connoissons véritablement de celles-ci que les Provinces & les Villes par lesquelles l'armée d'Alexandre a passé, & dont Arrien nous (*) a marqué la trace avec toute l'exacrité de possible. En voici l'abrégé. Aux confins des Paropamisades, frontieres des hautes Indes au couchant, touchoit la Capissene, contrée ainsi nommée de Capissa, Ville que Cyrus ruina. La Bubacene qu'Alexandre fit subjuguier par Polypercon, n'étoit pas loin de-là. Ce Monarque lui-même partant de la Bactriane, alla premièrement à Nicée, & fit bâtir une Ville à qui il donna son nom, un peu plus loin en tirant vers le midi. Il plut aux Grecs qui l'accompagnoient, d'appeller Caucase une chaîne de montagnes qui étoit aux environs. L'armée passa le Cophene, & entra dans les Indes. Entre ce Fleuve & le Choaspe ou Choës, étoient les Arafociens & les Tyroëens. Au-delà, on trouvoit les

(*) ARRIANUS *De Exped. Alex.* Lib. IV, V. & VI.

8 HISTOIRE DES INDES.

Villes d'Audacene, d'Acadere, de Dedale, & de Nyfa. Les habitans de celles-ci, tiroient, disoit-on, leur origine de Bacchus le conquérant, qu'on prétendoit avoir bâti sa ville de Nyfa, & planté aux environs le lierre, la vigne & le laurier. Fable imaginée par quelques Grecs (1), & rejetée du plus grand nombre. Près de-là étoit le prétendu Mont *Meros*, c'est-à-dire, *Cuisse*, qui faisoit allusion à ce que les Poètes contotent de Jupiter, qu'ils disoient avoir caché ce fruit de l'amour dans sa cuisse, jusqu'à ce qu'il fût entièrement formé. Les Aspiens & les Aspagnes occupoient le midi de ces régions devenues célèbres. Le Fleuve *Evaspla* terminoit cette longue contrée. Depuis celui-ci jusqu'à l'Indus régnoit une espace bien plus considérable. Il étoit rempli par les Dardes, nation très-étendue, par les Pucelaotes & les Assacenes, dont la Capitale se nommoit *Massaca*. La prise de cette Ville coutra une blessure considérable à Alexandre. Avançant vers le Midi, il

(1) STRABO, p. 687.

prit la ville d'Ora, & la forteresse ou le rocher d'Aorne, que ses adulateurs dirent avoir été assiégée autrefois inutilement par Hercule. Echobime étoit la dernière place de cette contrée qui se terminoit à l'Indus.

Depuis ce Fleuve renommé jusqu'à l'Hydaspe, on trouvoit les Taxiles, les Ariaspes, les Sobien, les Afeniens, les Sibes, les Malliens. Alexandre y fit bâtir une Ville qu'il nomma Nicée, pour éterniser le souvenir & la promptitude de ses victoires. Au-delà de l'Hydaspe, il en edifia une autre en l'honneur de Bucephale; tout ce pais ne comprenoit que le Roïaume du brave Porus. Il s'étendoit jusqu'à l'Acesine. Une région stérile & presque abandonnée, étoit la séparation de ce Fleuve & de l'Hydraote. Des Brachmanes étoient les principaux habitans, quoiqu'ils eussent une Ville célèbre au-delà de l'Hydraote. Depuis ce Fleuve jusqu'à l'Hyphase, c'étoit le pais des Sopites, des Cathéens, des Gangarides, des Pharasien, des Phegéléens & des Oxidraques, chez qui

Alexandre courut un extrême danger, pour avoir témérairement sauté le rempart de leur Ville. L'Hyphase fut le terme de ses conquêtes par la résistance des Macédoniens. Il ne le passa que pour y aller élever ses autels fastueux, à l'imitation des Colonnes d'Hercule. Comme c'est à l'expédition de ce Héros que nous sommes redevables de la connoissance de ce pais tel qu'il étoit alors, nous ignorons tout ce qui existoit au-delà jusqu'au Gange. Arrien en nomme deux Villes, Minnagora & Barygaxa, qu'il vante pour leur commerce. Cette vaste étendue de pais, aujourd'hui si célèbre, qui s'étend depuis la jonction de tous ces Fleuves à celui de l'Indus jusqu'en bas de la presque Isle, n'étoit gueres plus connue des Anciens. On ne nommoit que les Roïaumes de Sabraques, des Sogdes, de Mucan, des Prestes, des Sabiens & de Patale. Ils appelloient une partie de ces peuples Indo-Scythes.

Tout ce pais que nous venons de décrire se nommoit l'Inde en deça du Gange; *INDIA intra Gangem.* Il

comprenoit cent dix-huit Nations (m) ou Provinces, dont quelques - unes avoient trois cens Villes (n), comme le Roïaume de Porus (o). D'autres en renfermoient bien moins ; & il étoit des Princes qui ne commandoient qu'à deux Villes. On y compte plus de quarante Rivieres, la plupart navigables, qui se jettent toutes dans l'Indus. Quand celui-ci en a absorbé tant d'autres, on peut juger de sa largeur, par celle de l'Hydaspe, dont le lit n'a jamais moins de vingt stades, ou une grande lieue (p). Que doit être un Fleuve où tant d'autres viennent se perdre ?

Cette première partie des Indes est terminée par le Gange ; au Nord, par une longue chaîne de montagnes qui la séparent du pays des Scythes. On leur a donné différens noms. Quelques Géographes les appelloient le Mont Paropamisus (q), par-

(m) MEGASTHENES *apud Arrianum in Indicit*, cap. 7.

(n) STRABO, p. 698.

(o) PLIN. L. VI. c. 20.

(p) ARRIANUS *De Exped. Alexand.* Lib. VI. cap. 4.

(q) PLIN. L. V, c. 20.

ce qu'elles touchoient aux Paropamisens, qui habitoient au Midi de la Bactriane. D'autres (r) affu- roient que c'est une continuation du mont Taurus, qui commençoit à Mycale dans l'Ionie, & traversoit toute l'Asie, duquel la plûpart des Fleuves tirent leurs sources. Mais les Macédoniens voulant flatter Alexandre, dirent que c'étoit le mont Caucase, où Hercule avoit attaché Prométée; parce qu'ils y trouverent que les peuples se couvroient de peaux de bêtes, souvent de lions, & qu'ils y imprimoient avec un fer chaud la marque d'une massue sur le front des bœufs. Cette montagne n'a cependant rien de commun avec le Caucase, qui est entre le Pont-Euxin & la Mer Caspienne. Il est plus difficile de fixer les bornes des Indes au Couchant. Quelques-uns (s) les ont reculées pour les siècles anciens jusqu'à l'Arabie, pour rendre probables les conquêtes de Bacchus, d'Her-

(r) ARRIANUS *De Exped. Alex.* L. V, cap. 5.
STRABO *varii lect.* CELLARIUS L. III, c. 3.

(s) LE CLERC *Bib. univers.*

cule, d'Osiris & de Sefostris. D'autres les placent au fleuve Indus (1). Il en est qui les commencent au fleuve Arbis (2), au-dessous des sources du Cophene, & c'est à quoi il faut s'en tenir. Au Midi, les Indes sont terminées par l'Océan, où l'Indus & le Gange vont se décharger.

Le long détail que Ptolomée nous a laissé sur l'*Inde au-delà du Gange*, fait assez voir qu'elle étoit peu connue de son siècle, par les noms qu'il donne aux pais & aux habitans. Il met au-delà du golfe du Gange le pais d'Argent; ensuite les Antropophages, les Padéens & les Lestes ou les Voleurs. Quelques mauvais traitemens faits aux Européens sur ces côtes, ont pu donner lieu à ces titres odieuses, qui n'apprennent rien du pais ni des peuples. Il place ensuite la Chersonese d'or, qui ne peut être que le Roiaume de Siam, un fleuve Chrysoana, & une Ville marchande, nommée Tacola. Quelques Géogra-

(1) STRABO, L. XV. p. 688 & 710. ARRIANUS *in Indicis*, c. 2. Q. CURT. L. IX. c. 10.

(2) PTOLOME'E & CELLARIUS L. III. c. 23. ARRIAN. *Ind.* c. 21 & 22.

14 HISTOIRE DES INDES.

phes ont cherché jusques-là le pais d'Ophir. Le même Auteur termine l'Inde au-delà du Gange par ce Fleuve à l'Occident ; par la Scythie & la Serigue au Septentrion ; par le pais des Sines ou Chinois, au Levant ; & par l'Océan, au Midi.

Isle de Taprobane.

Les différentes richesses de la fameuse Isle de Taprobane l'avoient rendue plus célèbre que tout autre endroit des Indes. On ne doute point aujourd'hui que ce ne soit Ceylan. L'or, les pierreries & les épices dont elle abonde, y attiroient tous les Commerçans étrangers. Quand les Romains y portoient leurs marchandises (x), les Insulaires se saisissoient de leurs vaisseaux ; ils prenoient ce qui leur étoit utile, & rendoient échange de l'or, des pierreries, du gérofle, du poivre & de la canelle, usage qui se pratique encore dans le Japon. Ces peuples dispersés en sept cens Villages ou Bourgades, sembloient rechercher la singularité dans les mœurs. Ils adoroient Hercule

(x) PLIN. L. VI. cap. 22. STRABO. p. 690
AMBROSIASTER *De Moribus Brachmannum.*

avec Bacchus, & rendoient à leur Roi les honneurs divins. Le Trône étoit électif, & l'on n'y montoit que par le p̄vilege d'un grand âge, & le témoignage universel d'une douceur singulière. Le Prince ne devoit point avoir d'enfans lors de son élection. S'il lui en survenoit depuis, il étoit obligé de remettre la couronne entre les mains du peuple, de peur qu'elle ne devint héréditaire. On lui donnoit trente Sages, qui devoient assister à son Conseil, pour l'aider de leurs avis à défendre les droits de la Nation. Quoique les criminels ne dussent être condamnés à mort qu'à la pluralité des voix, ils avoient encore le droit d'en appeller au peuple. A son nommoit soixante & dix Comblaires pour revoir le procès; & la première Sentence étoit cassée, on révoquoit avec honte ceux qui l'avoient portée. Il n'étoit permis à personne d'avoir des esclaves ou des domestiques. Chacun devoit se servir soi-même; & pour retrancher la mollesse & l'oïveté, il étoit défendu de dormir depuis le lever du soleil jus-

qu'au coucher. Jamais les vivres n'augmentoient de prix, quelque disette qu'il arrivât. On ne souffroit aucun procès entre les particuliers. S'il naissoit entre eux quelque différent, il falloit aussitôt en instruire le Prince; il n'y avoit pas d'autre Tribunal dans l'Isle. Le Roi étoit lui-même justiciable comme ses vassaux. Lorsqu'il commettoit quelque faute considérable, on le condamnoit à mort sans lui faire souffrir aucun supplice corporel. Son unique peine étoit de se voir abandonné & rejeté de tout le monde comme un proscrit, à ^{travers} ~~travers~~ on refuse toute consolation, & même les choses nécessaires à la vie; c'étoit un crime que de lui parler. Eloignés de la dissolution qui accompagnoit les fêtes des Païens, les Insulaires Taprobane passoit les leurs à la chasse du Tigre & de l'Eléphant, ou à la pêche des Tortues, dont les écailles servoient à couvrir les maisons. L'agriculture occupoit le reste de leurs jours, & la frugalité qu'ils observoient leur donnoit communément un siècle de vie.

Un voyageur (xx) du neuvième siècle, dit que quand le Roi de cette Isle, qu'il nomme *Serindib*, meurt, on met son corps sur un chariot dans une telle situation, qu'étant renversé sur le dos, sa tête pend assez proche de terre, & ses cheveux traînent dans la poussière. Ce chariot est suivi d'une femme qui tient un balai, & qui jette de la poussière sur la tête du mort. En même-tems un Officier public crie à haute voix : « O homme, voici votre Roi, qui étoit hier votre Maître ; mais l'empire qu'il avoit sur vous est évanoui. Il est réduit en l'état auquel vous le voyez, ayant quitté le monde ; & l'arbitre de la mort a retiré son ame. Ne comptez donc plus après cela sur les espérances incertaines de la vie. » On fait ce cri & quelques-autres semblables pendant trois jours ; après lesquels on embaume le corps du Prince avec du bois de Sandal, du Canfre

(xx) M. l'Abbé Renaudot nous a donné deux Voyageurs Arabes du neuvième siècle, mêlés l'un dans l'autre, & qui ont leur prix. C'est de-là qu'est tiré ce fait. Je les citerai comme lui, sous le titre d'*Anciennes Relations des Indes & de la Chine.*

& du Safran; on le brule, & ses cendres sont jettées au vent. C'est la coutume générale dans toutes les Indes de bruler les corps morts. Ordinairement les femmes du Roi se jettent sur le bucher où elles voient consumer leur mari, mais on ne les oblige pas à le faire, & quelques-unes s'en dispensent.



CHAPITRE II.

Religion des anciens Indiens.

QUORQUE les Indiens fussent descendus de Sem, dont la postérité conserva plus long-tems le souvenir du vrai Dieu que celles de Cham & de Japhet, cependant les ténébres, qui se répandirent sur tout esprit, effacèrent l'idée que le Créateur y avoit empreinte, & ils transporterent leurs hommages au Soleil (y), à la Lune, aux arbres & à d'autres objets. L'astre du jour y avoit un Temple des plus magnifiques qui eussent jamais été formés (z). Les murs en étoient de porphyre, revêtus au dedans de lamelles d'or, sur lesquelles on avoit cizelé des rayons de tous les sens, & qui brilloient de quelque côté qu'on

(y) PHOTIUS *ex Ctesia*. Q. CURT. L. VIII. c. 9. PHILOST. L. III. c. 3).

(z) C'est Philostrate qui le rapporte dans la relation qu'il fait du voyage d'Apollonius de Tyane aux Indes. J'en ferai souvent usage. PHILOSTR. *in vita Apollonii Tyansenfis* Lib. II. cap. 24. Edit. Oleari.

les regardât. Dans le fond du Temple étoit une figure du Soleil composée d'une infinité de pierreries différentes, artilement placées ; & qu'on auroit pu dire approcher de l'original, si l'on pouvoit imiter cette merveille de la nature. Ils adoroient cet astre en dansant en rond, comme pour imiter son cours (a). C'étoit la seule Idole qu'il y eût eu jusqu'à ce que les Indiens, instruits par les Grecs des Héros de l'antiquité fabuleuse, y consacrerent un Elephant, qu'ils nommerent Ajax, avec deux statues d'or d'Alexandre, & deux autres de bronze, qui représentoient Porus.

Leurs sacrifices sembloient tenir du dogme des Egyptiens & de Pythagore (b) sur la Métempicose. Persuadés que le même esprit est tantôt dans un homme tantôt dans une bête, ou dans une plante, quelques-uns d'eux n'avoient d'autres sacrifices que les libations. D'autres immoloient des

(a) LUCIANUS *De Saltatione.*

(b) HEROD. L. III. cap. 100. PHILOST. *Ibid.* L. VIII. c. 7, sec. 22, p. 347.

animaux, mais sans les égorger (c), de peur, disoient-ils, que l'effusion du sang ne rendît la victime imparfaite. Le Pontife se contentoit de l'étouffer; & l'on remarque comme une singularité particulière, qu'il ne se servoit jamais de couronne pendant la cérémonie, contre l'usage ordinaire de presque toutes les autres nations.

Dans leurs grandes solemnités, ils faisoient des processions, où ils étaloient en l'honneur du Dieu dont ils célébroient la fête, tout ce que le pais avoit de plus rare & de plus précieux. C'étoit (d) un grand nombre d'Eléphans qui marchotent en tête, chargés d'ornemens d'or & d'argent; plusieurs chariots garnis de lames d'or; des Bœufs accouplés par leur joug. Les Soldats venoient ensuite, vêtus d'habits magnifiques & particuliers, portant de grandes marmites dorées, des bassins, des coupes, des tables, des carreaux pour les repas, & toutes ces pièces étoient garnies.

(c) STRABO. L. XV, p. 710.

(d) *Ibid.* p. 718.

de berylles, de diamans, de rubis, d'escarboucles ou de perles. Quelques-uns conduisoient des Léopards ou des Lions apprivoisés, d'autres portoient des oiseaux de différentes espèces dont le chant formoit toute la musique de cette Fête & de la Nation avec le fifre & les tambours.

L'abondance des pluies qui tombent en esté sur les montagnes (e) qui sont au Nord des Indes & dans le Plat-Pais, y grossissent tellement les Fleuves, que la campagne en est souvent couverte d'eaux. Ces inondations sont nécessaires de tems en tems pour faire mourir une infinité d'insectes que la chaleur engendre dans les parties méridionales; mais quelquefois elles sont si fortes, qu'elles deviennent nuisibles à la récolte & causent de grands ravages dans les maisons. Lorsque (f) le Roi de chaque canton voïoit que le débordement du Fleuve menaçoit d'être préjudiciable, il s'y transportoit pour faire

(e) ARRIAN. *in Ind.* cap. 6. STRABO. L. XV, p. 705.

(f) PHILOST. *in vita Apollonii*, L. II. c. 19.

(g) STRABO, p. 718.

des supplications, & appaiser la colère des Dieux. Il commençoit par leur immoler des Taureaux & des Chevaux noirs, comme plus rares & plus estimés que les autres. Après ce sacrifice, il jettoit dans le Fleuve un boisseau fait d'or, de la même grandeur que celui avec lequel on mesuroit le grain, pour demander la conservation des biens de la terre, & la pluie avec mesure. Les Grecs changerent depuis cette cérémonie, en introduisant le culte de *Jupiter Pluvial*.



CHAPITRE III.

Des Rois.

LE sang roïal donnoit également droit à la Sacrificature & à la Couronne. Il n'y avoit dans toutes les Indes (*h*) que le seul país de Gangaris & des Cathéens, entre l'Hydraote & l'Hyphafé, où le Trône ne fût pas héréditaire. Ici, par une bifarrerie finguliere, c'étoit la beauté qui en décidoit. Deux mois après qu'il étoit né un fils au Prince ou à tout autre particulier, on le vifitoit dans tous les membres, dans fa figure, & fa construction. Si les Juges n'y appercevoient aucun défaut, ils le croïoient digne de vivre, & le faisoient élever avec foin. Mais quand on y remarquoit quelque chose d'irrégulier ou de défiguré, on le condamnoit à mort. Comme on ne confultoit que les yeux pour le mariage;

(*h*) ONERICRITUS apud Strabonem. pag. 699.
Diod. L. XVII, p. 561.

aussi-bien que pour le sceptre , une Reine qui étoit demeurée veuve , n'eut pas honte d'épouser un Barbier (i) , que le peuple fut obligé de reconnoître pour son Roi, au préjudice de tous les Princes & des Grands du Roïaume. N'aïant apporté sur le Trône que des inclinations & une ame basse , il s'y fit souverainement mépriser ; & montra la lâcheté de son cœur , par les soumissions dont il alla prévenir Alexandre.

Par-tout ailleurs , c'étoit la naissance qui appelloit à la Couronne ; & l'aîné de la famille roïale étoit toujours préféré. La tradition du pays portoit que Bacchus , le premier conquérant des Indes (1) , l'avoit ainsi réglé. Après y avoir enseigné la maniere d'ensemencer les terres , de cultiver la vigne & de célébrer ses propres fêtes , il établit Roi Spartembas un de ses amis , qui régna cinquante-deux ans ; Budyas

(i) Q. CURT. L. IX. p. 561.

(1) ARRIAN. de Exped. Alex. L. V , c. 6 & de Indis. c. 8 & 9.

son fils , lui succéda pendant vingt années ; ensuite Cradevas ; & lorsque Megasthene fit le voyage des Indes , Sandrocotus étoit le cent-cinquante-troisième qui occupoit ce Trône dans la ligne directe. Mais il n'étoit pas le seul Monarque du pays. Des cent dix-huit Nations qu'on y comptoit , il en étoit peu qui n'eût son Roi particulier ; quelquefois indépendant , mais plus souvent tributaire d'un autre. Porus , l'un des successeurs de celui qui avoit été vaincu par Alexandre , & ensuite honoré comme sa valeur le méritoit , écrivit à César qui étoit alors à Antioche , pour lui témoigner son estime (*m*) , & l'assurer que quoiqu'il commandât à six cens Rois de sa nation (*n*) , il étoit néanmoins prêt de lui obéir & de le suivre avec tous ses sujets par-tout où il voudroit le mener. Les Ambassadeurs étoient accompa-

(*m*) STRABO p. 719. FLOPUS L. IV , cap. ult.
SUTTON *in* Olliv. c. 2 . EUTROP. L. VII.

(*n*) Il falloit donc qu'il y en eût plusieurs dont le domaine ne comprenoit qu'une seule Ville ou un petit canton , semblables à ces soixante & dix Rois qu'Adonibeseec avoit fait ses esclaves. *Judee*, G. 1 , v. 7.

gnés de huit esclaves presque nus, qui portoient les parfums, & lui amenoient des Tigres, que Porus envoioit par présens au Héros des Romains. Ce sont les premiers animaux de cette espèce que l'on ait vus en Occident^(o).

Quelque grand que fût le nombre de ces princes, aucun Historien ne nous en a donné la suite, & nous ne connoissons qu'une partie de leurs loix & de leurs usages. Ils étoient obligés de se présenter tous les jours pour écouter les plaintes de leurs sujets, pour juger les différens qui pouvoient naître parmi eux; pour régler les affaires de l'Etat; & il ne leur étoit pas permis de lever l'audience, même pour le bain & les repas^(p), avant que tout fût terminé. Ils ne pouvoient rien faire sans l'avis de leur Conseil. Quand il s'agissoit de matieres plus importantes, ou qui concernoient la Religion, ils^(q) devoient interroger les Brachmanes,

(o) DIO CASS. L. LIV, p. 527.

(e) STRABO p. 710.

(p) PHILOST. L. III, c. 10.

c'est-à-dire, les Sages, qui consultoient les Augures. La fidélité qu'ils gardoient dans leurs négociations (r) étoit inviolable. C'étoit pour en exprimer la religion qu'ils donnoient à leurs Héraults le signe d'une ancre, simbole de la constance & de la fermeté.

On ne peut mieux faire connoître leurs mœurs & leur caractère, qu'en mettant sous les yeux le tableau d'un de ces Princes, tel que Philostrate nous l'a conservé. Le premier Palais qu'Apollonius de Tyane trouva après avoir passé le fleuve Indus (s), c'étoit dans le Royaume des Taxiles, le surprit d'admiration par la noble simplicité qui s'y monroit de toutes parts. N'y appercevant rien de recherché dans la sculpture, point de Gardes, ni de gens armés, il crut que c'étoit seulement la maison de quelque noble citoien. S'étant approché, il vit des esclaves qui étoient sur la porte, & trois ou quatre per-

(r) PHILOSTR. L. III, c. II.

(s) *Idem in vita Apollonii*, Lib. II, c. 25 & seq.

sonnes qui demandoient à parler au Roi. Il entra avec eux ; & la modestie qu'il vit briller, soit dans le portique, soit dans les appartemens, lui imprima plus de respect & de vénération que tout le luxe, le faste & le nombreux cortège des Rois de Babylone.

L'air noble & majestueux avec lequel le Roi Phraote parut, accompagné d'une suite très-médiocre, rappella à Apollonius ce qu'on lui avoit dit de la sagesse des Brachmanes & de leurs disciples ; sur ces dehors il ne douta plus que les Princes n'y fussent un second ordre de Sages. Il osa lui porter la parole par un Truchement, & lui dit : « Il paroît, » Seigneur, que vous faites vos délices de la Philosophie, & que vous la prenez pour règle : souffrez que je vous en félicite. Il est vrai, répondit le Prince, & je suis charmé de vous voir dans le même sentiment. Est-ce la Loi, dit Apollonius, ou un goût particulier qui retranche de votre Palais la magnificence & la somptuosité qui sont

» les appanages ordinaires du Trône
» & de la pourpre ? La loi, répartit
» le Prince, & le goût écartent de
» moi ce vain appareil qui n'a que
» l'éclat d'une fausse gloire, & n'an-
» nonce aucun mérite. J'use avec
» modération du peu que nos An-
» ciens nous ont permis d'avoir ; &
» quoique je sois peut-être un des
» plus puissans Monarques, je sçais
» me contenter de peu ; je laisse le
» superflus à mes amis. Heureuse
» économie ! s'écria Apollonius, qui
» sçait mépriser l'argent pour en a-
» cheter un trésor ! Mais reprit le
» Prince, ce n'est pas seulement à
» mes amis que je fais part de mes
» richesses ; je les abandonne en par-
» tie à mes ennemis, pour laisser vi-
» vre mes sujets dans le repos & la
» tranquillité. C'est-là que je mets
» toute ma gloire. Apollonius s'in-
» forma de sa maniere de vivre. Je
» ne bois de vin, lui dit le Roi,
» qu'autant que j'en répands sur la
» terre en l'honneur du Soleil. Je
» laisse aux autres le fruit de ma chas-
» se, content de l'exercice qu'elle

» m'a procuré. Quelques légumes,
 » la moële & les fruits du Palmier,
 » ce qui croît dans un jardin & sur
 » des arbres que je cultive, sont ma
 » nourriture ordinaire. »

Après cet entretien qui se passa en public, le Roi fit retirer la compagnie, & retint Apollonius. Alors il lui parla grec, & lui demanda s'il vouloit lui donner à souper. Le Philosophe extrêmement surpris de ce nouveau langage, lui fit des plaintes de ce qu'il ne s'en étoit pas servi d'abord; & ajouta qu'il ne convenoit pas à un étranger de donner à souper au Prince. » C'est au plus digne, reprit
 » le Roi, & c'est un honneur que je
 » vous cède. Ma couronne doit mon-
 » trer l'exemple de la justice. » Néanmoins Apollonius ne voulut pas y consentir. Phraote le mena dans son jardin qui avoit un stade de long, au milieu du quel étoit un large bassin, dont l'eau se renouvelloit sans cesse par le moïen d'une source, & aux deux côtés deux grandes allées pour s'exercer à la course & à tirer de l'arc. Après le bain ils allèrent pren-

Le Roi se mit sur un lit à la manière des Orientaux, & à côté de lui cinq personnes seulement. Au milieu de la salle étoit une grande table en forme d'autel, haute d'un pied & demi. On y servoit des Poissons, des Oiseaux, des Lions entiers, des Chevreaux, des cuisses de Tigres, des légumes, des fruits & du pain. Chacun alloit prendre ce qui lui convenoit, & revenoit le manger sur son lit. Pendant le repas, trente Musiciens formoient un concert autour de la table avec des tambours, & des fifres; & l'on disperçoit des branches de laurier, de myrthe, ou autres plantes d'odeur pour parfumer la salle. Vis-à-vis le Roi, de jeunes Indiens cherchoient à le divertir par des tours d'une force & d'une adresse singulieres. Lorsque personne ne mangeoit plus, on apportoit de larges coupes, dont une seule auroit suffi pour dix personnes, où chacun buvoit, la tête absolument penchée. Après le repas (1) une nouvelle trou-

(1) PHILOST. cap. 34.

pe de Musiciens vint prendre le Roi pour le conduire dans sa chambre; & l'endormir au son des flutes.

Une Cour aussi modeste que celle de Phraote étoit en partie le fruit de la doctrine des Brachmanes, auxquels ce Prince tenoit (u) par le sang des Taxiles. L'esprit de paix, de justice & de modération étoit héréditaire sur ce Trône; & près de quatre cens ans avant qu'Apollonius fît le voyage des Indes, un Roi de la même famille étoit déjà venu au-devant d'Alexandre, dont il vainquit les hauteurs (x) par la sagesse & la prudence avec lesquelles il lui parla. Mais il s'en falloit bien que les mœurs fussent par-tout aussi sévères. Est-il étonnant que dans une si grande étendue de Pays, & parmi cette multitude de Princes, la discipline ait souffert tant d'alteration, puisque dans une même Ville, ou une même famille on voit des contrastes de vie qu'on ne croiroit pas vrai-semblables? (y).

(u) STRABO. p. 714.

(x) PLUT. in Alex. DIOD. L. XVII. p. 557.

(y) PHILOSTRATE lui-même fait le contraste

Dans le Royaume de Musican vers le delta du fleuve Indus, le luxe & la mollesse étoient portés aussi loin qu'on les a vus parmi les Perses dans la lie de leurs derniers siècles. Le Roi étoit perpétuellement environné d'un cortège de femmes, dont les manieres, les actions, les chants, les discours inspiroient les plus honteuses voluptés. Quand le Prince se laissoit voir en public (z), ses Officiers portoient des encensoirs d'argent devant lui pour parfumer le chemin. Il se tenoit couché dans une litiere d'or, garnie de perles, qui pendoient de tous côtés. Son habit étoit une longue robe de lin, brochée d'or & de pourpre. Ses concubines l'accompagnoient dans sa marche avec une faste digne d'elles ; & ses Gardes portoient autour de lui des branches chargées d'Oiseaux de toute espèce, dont les differens ramages formoient le concert favori des Indiens. Le

d'un de ces Rois fastueux avec Phraote, L. III
c. 26.

(z) Q. CURT. L. VIII, c. 9. ONESICRITUS apud Strabonem, p. 71. Cet Onesicrite étoit de l'expédition d'Alexandre.

train de la Reine marchoit ensuite , & sa magnificence ne cedit en rien à celui du Roi. Le plus grand exercice du Prince étoit la chasse. S'il le prenoit dans un parc , il ne descendoit point de son char , où il étoit avec ses concubines , qui tiroient comme lui ; mais si c'étoit en pleine campagne , il montoit sur un Eléphant.

L'entrée de son Palais étoit ornée de plusieurs colonnes de vermeil , sur lesquelles rampoit une vigne d'or , avec des figures d'Oiseaux faites d'argent , & peintes de diverses couleurs (a). Elle étoit ouverte à tout le monde , sur-tout pour les heures de l'audience. Pendant que le Roi y écoutoit les Ambassadeurs & jugeoit les contestations , il avoit des femmes autour de lui , dont les unes le seignoient avec adresse , d'autres lui parfumoient les pieds , d'autres les mains. On lui rasoit tout le visage , excepté le menton , dont on ne coupoit jamais la barbe. C'étoient encore

(a) *ÆLIEN* parle d'un Palais du grand Roi des Indes ; ce pouvoit bien être un des descendans de Porus , qu'il met infiniment au-dessus de ceux de Susa & d'Ecbatane. *De animalibus* , L. XIII , c. 18.

36 HISTOIRE DES INDES.

elles qui lui aprêtoient à manger, & qui le servoient à table. Sa jalousie alloit à ce point que si quelqu'un avoit osé les regarder fixement, ou s'en approcher de trop près, il étoit mis à mort. Ces Princes étoient tellement amateurs de leurs cheveux, qu'on solennisoit par-tout le Roïaume le jour auquel ils se les faisoient faire.



CHAPITRE IV.

Division des Etats.

L'ESPRIT a de la peine à comprendre comment sous des Princes aussi effeminés, on voïoit néanmoins regner dans l'Etat l'ordre & la discipline qui s'y font fait admirer des Nations étrangères les mieux policées. Mais il faut se souvenir que ce luxe ne dominoit pas dans toutes les Cours. Un sage Sénat présidoit à toutes les affaires & au gouvernement; les membres en étoient nommés par le peuple; le Roi n'y avoit que sa voix; si ce Conseil étoit accusé d'erreur ou de prévarication, les Parties en appelloient au peuple, qui faisoit instruire la cause de nouveau, & reformoit la Sentence s'il étoit nécessaire; enfin tout le pays étoit partagé en sept Classes, dont chacune avoit ses Chefs & ses Surveillans, qui en contenoient les particuliers dans le devoir. La premiere

de ces Classes étoit celle des Brachmanes ou Sages ; la seconde , des Laboureurs ; la troisième , des Pasteurs ; la quatrième renfermoit les Marchands & les Artisans ; la cinquième , les Soldats ; la sixième étoit pour les Surveillans ; & la septième , pour les Conseillers du Roi & du Peuple.

Première
classe. Les
Brachmanes.

Le Prince n'avoit que le sceptre & l'éclat de sa pourpre au-dessus des Brachmanes. Leur application continuelle à la recherche de la vérité , la pureté de leurs mœurs , la retraite & l'austerité de leur vie leur avoient acquis tous les honneurs & les privilèges dont les Prêtres jouissoient chez les Egyptiens , & les Mages parmi les Perses. Ces Sages étoient (b) de deux sortes ; les *Brachmanes* propres ou naturels ; & les *Germans* ou *Samanéens*. Les premiers venoient d'une famille particulière , & les autres pouvoient être de tous les états.

Leur éducation.

Dès que la femme d'un Brach-

(b) PORPHYR. de abst. L. IV. *Indorum, Apud*
STRABO, L. XV, p. 712.

manes avoit conçu , on présumoit que c'étoit d'un fils ; & les principaux de la Secte venoient l'en féliciter, former des vœux à ses pieds pour la prospérité de son fruit, & lui prescrire des leçons de sagesse & de tempérance pendant les jours de sa grossesse. On jugeoit du mérite futur de son fils par la maniere dont elle recevoit ces préceptes. Aussi-tôt que l'enfant étoit né, on le mettoit sous la conduite d'hommes préposés exprès, pour veiller sur la tendresse des meres & des nourrices, & empêcher qu'on n'amollît le temperament par une éducation trop délicate. D'âge en âge on les faisoit passer par differens Maîtres qui commençoient à cultiver l'esprit, & examinoient le caractere. Ceux en qui l'on ne voïoit ni dispositions ni inclinations pour soutenir la sévérité du régime des Brachmanes n'étoient point obligés de l'embrasser; les autres qui s'y portoient d'eux-mêmes étoient instruits avec soin des mysteres & des dogmes qui composoient la Secte.

Lect. Eco-
les.

Leur Ecole se tenoit dans un petit bois hors la Ville ; le plus ancien y étoit assis sur un trône d'Ebéne ; & la gravité avec laquelle il faisoit ses leçons , imprimoit un si grand respect dans l'esprit des disciples , qu'aucun n'auroit craché ni parlé pendant qu'elles duroient. Si quelqu'un avoit osé le faire, on le chassoit de l'Assemblée pour le reste du jour , comme un intempérant. Les matieres qui s'y traitoient ne demandoient pas moins de recueillement & d'attention. On y apprenoit la nécessité d'une priere continuelle , & la maniere de la soutenir, tout ce qui regardoit la Religion , les Sacrifices , les Augures. On y enseignoit la Philosophie , l'immortalité de l'ame , les mouvemens du Ciel , la construction du corps humain , les secrets de la nature. On y parloit de ce qui concerne le gouvernement, les Loix, l'autorité du Prince, les immunités du peuple. Enfin on y donnoit des préceptes sur la regle des mœurs , pour apprendre à mener une vie dure & austere , que la faim , la solitude , l'intempérie de l'air , & la rigueur des

des saisons ne pussent incommoder.

Ce ne sont pas communément les lumieres qui manquent à l'homme, c'est lui-même qui manque toujours à ses lumieres, & qui refuse d'en suivre la trace. Mais chez les Brachmanes, posseder un principe & le pratiquer, n'étoient qu'une même chose. Les fréquentes répétitions qu'ils en faisoient dans leurs Assemblées, l'exemple qu'ils s'en donnoient mutuellement, les reproches auxquels on étoit exposé pour les plus légères contraventions, & par-dessus tout, l'envie de soutenir une société qui passoit pour la plus honorable de l'État, rendoient exact jusqu'au scrupule.

On les voïoit passer la plus grande partie du jour & de la nuit en prieres, chantant des Cantiques & des Hymnes en l'honneur de la Divinité, levant les mains au Ciel où ils adressoient leurs vœux pour le Prince, pour le peuple, & pour les biens de la terre. Le reste du jour, ils se retiroient dans leurs cellules, où ils s'occupoient à la méditation de quelques vérités, à l'étude de la Phi-

Leurs Exercices.

lofophie , à des expériences utiles au public. S'il leur arrivoit dans cet intervalle de converfer avec leurs amis & d'y parler trop long-tems , eux-mêmes s'en impofoient la peine , & fe réduifoient à un filence de plusieurs jours. Le jeûne & les macérations faifoient un autre exercice , auquel ils fe croioient obligés.

Ils font
les Sacrifica-
teurs,

Une vie toute occupée de la priere & de la contemplation ; attiroit la confiance du peuple. Le Sacrifice demande des mains pures , & un Prêtre qui en connoiffe les Rits ; deux avantages qui appartenoient aux Brachmanes. Au fouvenir de la moindre faute , ils fe purifioient le vifage , les mains , les pieds , quelquefois tout le corps & leurs habits. L'étude de la Religion renfermoit celle des Sacrifices , & ils en fetoient toutes les circonftances , fuivant la Loi & les ufages du Pays. Religieux obfervateurs de la mététempfiofe , fans que l'on fçache qui leur en avoit enseigné les principes ; jamais ils n'ensanglantoient leurs Autels ; ils n'offroient que ce qui étoit

appelé *Victimes pures* (c), c'est-à-dire de l'encens, ou autre chose de cette espece. Eux seuls avoient droit de prononcer les prieres convenables; & si on ne les avoit invités pour présider à l'oblation, on étoit persuadé qu'elle n'auroit point été agréable aux Dieux. Il en étoit de même pour les augures & la divination (d). Il n'étoit permis qu'à eux d'en exercer le ministere; & ce devoit être pour des sujets publics & importans; les causes des particuliers n'étoient pas dignes de leur attention. Mais s'ils se trompoient trois fois consécutives, ils étoient condamnés à un silence perpétuel; & l'on ne pouvoit sans crime les forcer à le rompre.

On donnoit à la Philosophie les momens que la priere ou les exercices de religion ne remplissoient pas. Soit par un reste de tradition, soit par les seules lumieres de la nature, ils reconnoissoient (e) un Dieu

Leurs Dogmes.

(c) Voyez PHILOSTRATE *in vita Apollinij*, L. VIII, c. 7, Sect. 12, p. 347.

(d) ARRIANUS *de Indicit*, c. 11.

(e) STRABO, p. 713. PHILOSTR. *ubi supra*, c. 7.

créateur de l'Univers, qui pré-
 doit à tous ses mouvemens, & le
 remplissoit par son immensité. Ils
 donnoient au monde la figure sphé-
 rique, & plaçoient la terre dans
 le centre. Ce monde, suivant leur
 doctrine, étoit une espèce d'animal
 particulier qui engendroit tous les
 autres. Ils s'étoient imaginé que l'eau
 en étoit le principe de composition,
 & que le Ciel avec les Astres ne par-
 ticipoient pas à la nature des quatre
 Elémens. Ils confessoient l'immorta-
 lité de l'ame, & un Jugement qui
 décide de son sort éternel. Sur le
 discours que l'un d'eux, nommé Ca-
 lane, tint à Onesicrite envoié par
 Alexandre, il semble qu'il leur restoit
 encore quelques vestiges de la tra-
 dition sur l'innocence où furent créés
 nos premiers parens. Il lui parloit
 d'un âge heureux où la terre ouvroit
 d'elle-même son sein, & donnoit tout
 en abondance; où l'on voïoit cou-
 ler des ruisseaux de lait, de miel,
 d'eau & de vin. Mais il ajoutoit que

Jupiter en courroux de voir l'homme abuser de ses dons, avoit frappé la terre d'anathème, & changé en ingratitude son ancienne fécondité; source de tous les maux que ressentoit l'humanité.

Il étoit des Brachmanes, dont l'application se bornoit à l'étude des Loix & des Coutumes de la Nation. Comme on ne les écrivoit point (f), il se trouvoit peu de personnes qui en fussent instruites, excepté un certain nombre de Brachmanes. Le Prince s'adressoit à eux dans les circonstances rares & difficiles, pour sçavoir comment il devoit décider. Il se transportoit (g) dans le lieu de leur demeure; il y mangeoit avec eux des herbes, des fruits & des légumes, mais rien de ce qui avoit vie; & la fierté de ces Philosophes étoit si grande, qu'ils tiroient les places au sort, pour ne lui pas ceder d'eux-mêmes la première. Trop heureux encore quand ils le recevoient racieusement. Ils ne le souffroient

(f) STRABO, p. 716.

(g) PHILOSTRATES, L. III, c. 26, 27 & 33.

qu'un jour parmi eux, & c'étoit pendant la nuit qu'ils lui donnoient audience.

Leur orgueil,

Le dernier objet de leur Philosophie regardoit la regle des mœurs. Ils commençoient leurs études, disoient-ils, par la connoissance d'eux-mêmes, soit pour l'esprit & les inclinations, soit pour le corps. Mais comme toute leur conduite ne respiroit qu'un fonds d'orgueil inépuisable, leurs lumieres sur ce point se convertissoient en ténèbres. Ces reflexions sur eux-mêmes aboutissoient à leur persuader que hors leur Secte, il n'y avoit qu'ignorance, mollesse & corruption; à croire (h) que rien ne leur étoit caché, pas même les pensées & le nom d'un étranger; à se dire inspirés par la Divinité même (i), avec qui ils conversoient familièrement; à se mettre au-dessus du reste des hommes, & se regarder comme des Dieux. Le Brachmane Iarchas osa le dire nettement à Apollonius.

(h) PHILOTRATES, . c. 18.

(i) PALLADIUS & S. AMBROSIIUS, *De mirabilibus*
Brachmannis,

Voilà où conduisoit la sagesse des Payens ; & plus elle étoit grande , plus elle y amenoit efficacement. Ceux qui n'osoient le proferer hautement n'en étoient pas moins persuadés dans le cœur , & ne doutoient point de leur future apotheose.

Il est vrai que la vie des Brachmanes avoit tout ce qui étoit nécessaire pour en imposer aux yeux du peuple. Eloignés du tumulte & du commerce des hommes , ils habitoient hors les Villes , sous des arbres touffus , ou dans des cavernes , se pratiquant peu les uns les autres ; uniquement occupés de leurs prieres , des Sacrifices ou de l'étude. Ils étoient presque toujours nus⁽¹⁾, même dans la plus rigoureuse saison , excepté lorsqu'ils offroient des victimes , d'où ils furent appelés *Gymnosophistes* : alors ils prenoient une espece de turban , & un petit corset de lin , ce qu'ils nommoient l'habit de cérémonie ou sacré , avec un bâton & un anneau , auxquels ils attribuoient toutes sortes de vertus par-

Leur vie

(1) PHLOSTRAT, Ibid. t. 15.

ticulieres. Ils couchoient sur la dure (m), ou sur de simples peaux, & ne vivoient que des fruits de la terre, ou de lait. Ils ne gardoient de leurs récoltes que ce qui étoit nécessaire pour l'année, afin de ne pas ralentir le travail.

Quand ils avoient passé trente-sept ans d'une si rude carrière, il leur étoit permis d'habiter les Villes, d'embrasser la vie commune & aisée, de s'habiller comme le reste des Indiens, de porter des pendans - d'oreilles d'or, ou autres ornemens; de manger de la chair, pourvu que ce ne fût pas des animaux dont le service peut être utile, d'épouser plusieurs femmes, pour multiplier le nombre des Brachmanes. Mais dans quelque état qu'ils fussent, il leur étoit défendu de révéler à leurs femmes la doctrine & les mysteres de la Secte. Car, disoient-ils, si elles ne sont pas discrettes, elles divulgueront ce qui ne doit point être connu; & si elles gardent le secret, il est à craindre que la science ne les enor-

(m) STRABO, p. 712.

guelles, & qu'elles ne se séparent de leurs maris.

Quoiqu'ils eussent quitté leur premier régime, on n'avoit pas moins de vénération pour eux. Ils étoient, comme auparavant, exemts du tribut & des impôts que tout Sujet doit à son Prince. Ils avoient droit (*) de prendre par tout les fruits qui leur convenoient, & de se faire donner l'huile nécessaire pour se frotter le corps. Les Grands étoient obligés de les recevoir chez eux & à leur table, où ils faisoient la loi. C'étoit parmi eux que le peuple prenoit la plupart des Conseillers qu'il donnoit au Prince.

Leurs Privileges.

Cette prétendue force d'esprit où les amenoit la Philosophie, leur rendoit la vie & la mort également indifférentes. Ils regardoient comme des songes le bien ou le mal, le plaisir ou le chagrin qui pouvoient leur arriver, puisque l'on passoit rapidement de l'un à l'autre. Mais ils souffroient des maladies qui faisoient languir le corps, & donnoient de la

Ce qu'ils pensoient sur la mort.

(*) STRABO, p. 716.

lenteur aux fonctions de l'esprit, en-
visageant cette vie comme le pre-
mier moment de notre conception,
& la mort comme le jour de notre
véritable naissance. Dès qu'ils se sen-
toient attaqués d'une indisposition
considérable, ou cassés de vieillesse,
ils n'hésitoient pas de terminer leur
carrière par une mort volontaire. Ils
dressoient eux-mêmes le bucher qui
devoit leur servir d'autel; ils y mon-
toient parés de leurs plus riches or-
nemens; & après avoir chanté quel-
ques Hymnes, ils se couchoient sur
la face, & se laissoient réduire en
cendre, sans donner la moindre mar-
que de douleur ni de sensibilité.
Quelle étrange sagesse que celle qui
conduit l'homme à sa propre destru-
ction!

Des Ger-
manes.

La seconde espèce de Brachma-
nes (o) se formoit de plusieurs parti-
culiers de différentes familles, qui de-
mandoient à faire profession dans cette
Secte. On les nommoit *Germanes* &
Samanéens. Celui qui vouloit em-

(o) STRABO. p. 713, PORPHYR. L. IV. *De absti-
nentiâ*, PHILOST. L. II, c. 30. APULEIUS, *in Florid.*

Or, si un genre de vie alloit le déclarer aux Principaux de la Ville; il énonçoit tous ses biens, & leur en cédoit le fonds; sur quoi l'on se chargeoit d'entretenir sa femme; & le Roi prenoit soin des enfans s'il y en avoit. Après cette première démarche, il se présentoit devant les Chefs des Samanéens pour supplier. Là on l'interrogeoit sur la sincérité de sa résolution, & sur le desir qu'il avoit de se livrer sans réserve à l'étude & à la pratique de la Philosophie. On examinoit jusqu'à la troisième génération de sa famille, s'il n'y avoit personne à qui l'on pût faire des reproches d'arrogance, d'intemperance, ou d'usure. S'il ne se trouvoit rien qui flétrit leur réputation, on recherchoit les mœurs & la conduite de l'aspirant, on éprouvoit s'il avoit de la mémoire; si la modestie étoit feinte ou véritable; s'il n'étoit point adonné au vin ou à la bonne chère; d'un caractère bouffon, hardi, orgueilleux ou fatirique, & s'il avoit toujours eu de la docilité pour ses anciens Maîtres.

Leur vie

Ils différoient des premiers Brachmanes en ce qu'ils habitoient presque tous au-delà de l'Hyphase vers le Gange, qu'ils avoient des maisons & des Temples fort ornés, que le Prince leur entretenoit. On annonçoit par le signal d'une cloche le tems de la Priere publique, où l'on se rendoit ponctuellement, soit dans le Temple, soit dans les maisons particulières, dont il n'étoit pas permis de sortir jusqu'au son de la cloche qui avertissoit de sa fin. Alors des Officiers donnoient à chacun aux dépens du Roi, une écuelle de ris ou d'autres légumes que l'on mangeoit avant que de se séparer. Leurs habits étoient d'écorces d'arbre, ou d'un certain cotton qui naissoit autour. Ils vivoient dans une rigoureuse continence, & ne buvoient jamais de vin. Aussi versés dans la connoissance des Loix & des Sacrifices que le pouvoient être les Brachmanes, le Prince venoit les consulter, & préloient également aux Oblations du peuple. Ils menaient comme eux une vie extrêmement dure, & s'ap-

plussieurs de plus à la Magie, aux Enchantemens & à la Nécromancie. D'autres faisoient profession de servir le public par la Médecine, qu'ils réduisoient presque toute à des breuvages & des fomentations. Ceux-ci ne trouvoient pas de difficulté de communiquer aux femmes leurs plus précieuses découvertes.

Lettre d'Alexandre au Chef des Brachmanes.

Ces hommes extraordinaires furent l'objet qui frappa le plus Alexandre dans son expédition des Indes. Sur le récit qu'on lui avoit fait de leurs sentimens & de leurs manieres de vivre, il en voulut voir quelques-uns. La conversation qu'il eut avec eux ne fit qu'augmenter son admiration & sa curiosité. Il ordonna qu'on lui fit venir le plus célèbre de cette Société (p), nommé Dindime; mais on lui dit que le Brachmane ne viendrait pas; aiant une Loi qui lui défendoit expressément de visiter personne, de quelque condition qu'il pût être. Alexandre prit la voie de l'écriture, & lui manda qu'il avoit entendu dire des choses si extraor-

(p) ANONYMUS in *Gillettiana Landitensi*. 1569.

dinaires touchant leur doctrine & leur genre de vie, qu'il souhaitoit extrêmement d'en être instruit par lui-même, promettant que s'il trouvoit dans leurs dogmes toute la sagesse dont on lui avoit parlé, il se mettroit au nombre de leurs disciples.

Réponse de
Dindime,

Dindime lui répondit par lettre :
 » Alexandre, le desir que tu marques
 » de connoître la sagesse, me feroit
 » croire qu'on peut déjà te placer
 » au rang des Sages. Rien ne m'em-
 » pêche de te regarder comme tel,
 » que cette ardeur immodérée de
 » mettre sous tes pieds tout le genre
 » humain, & de commander à l'U-
 » nivers. La véritable Philosophie
 » apprend à se soumettre & à rece-
 » voir la Loi sans révolte. Mais ton
 » caractère & ton cœur ambitieux y
 » opposent un obstacle invincible.
 » Tu veux que je t'instruise de nos
 » mœurs & de nos usages; je n'ose
 » l'entreprendre, parce que je n'a-
 » sens peu de talent pour la parole,
 » & que le trouble & l'exercice con-
 » tinuel des armes ne te donnerent

» dans le tems de m'écouter. Je ne
 » n'avois cependant m'en dispen-
 » ser, puisque tu me le demandes.

» Mais n'a-tens pas que je te flatte :
 » nous sommes vrais, & nous ne
 » connoissons point le déguisement.

» La vie des Brachmanes est aussi
 » pure qu'elle est simple. Le plaisir
 » qui séduit le reste des hommes n'a
 » point de charmes pour nous ; la
 » raison guide nos desirs ; toujours
 » soumis aux circonstances, jamais
 » notre bouche n'exhale en murmu-
 » res dans les plus fâcheux accidens.

» Indifferens sur la nourriture, on ne
 » connoît parmi nous que le nom de
 » la délicatesse ; il n'entre sur nos ta-
 » bles que les herbes & les légumes
 » que la terre produit d'elle-même
 » sans aucun soin ni travail ; aussi ne
 » sçavons-nous des maladies que ce
 » que les plaintes & l'expérience des
 » autres nous en apprennent. La joie
 » pure dont nous jouissons n'est in-
 » terrompue que par leurs gémisse-
 » mens.

» L'égalité nous met tous dans
 » l'indépendance : elle bannit du mi-

» lieu de nous l'envie, la jalousie,
 » l'ambition, la haine. Nous n'avons
 » point de Tribunaux, parce que
 » nous ne faisons rien de répréhensi-
 » ble ; & la justice dans laquelle
 » nous vivons n'a pas encore fait
 » établir ces Loix sévères qui punif-
 » sent le crime chez les autres Peu-
 » ples. Nous craignons même qu'en
 » les introduisant elles ne fassent naî-
 » tre la pensée du mal qu'elles désen-
 » dent. Notre seule Loi est de ne
 » point violer celles de la nature. En
 » évitant tout reproche nous ne som-
 » mes point exposés à pardonner aux
 » autres, dans l'espérance qu'ils use-
 » ront d'une indulgence réciproque ;
 » encore moins achetons-nous le par-
 » don ou l'impunité à force d'ar-
 » gent ; cette sorte de grace, accor-
 » dée par l'avarice, rendroit le Juge
 » plus coupable que le criminel.

» Parmi nous, l'oisiveté est punie
 » d'un châtement rigoureux ; nous
 » craignons la volupté comme le
 » principe de tout affoiblissement.
 » Nous aimons le travail qui exerce
 » le corps, & nous détestons celui

» ne anime la cupidité. Nos occu-
 » nous ne tendent qu'à nous pro-
 » curer le nécessaire ; toute autre vue
 » nous fait horreur, & nous la regar-
 » dons comme la source de tous les
 » maux. On ne voit dans nos campa-
 » gnes ni bornes ni limites qui mar-
 » quent la propriété ; nous sommes
 » convaincus que c'est une usurpa-
 » tion contraire à la nature ; chacun
 » prend où il lui plaît ce que la terre
 » produit pour tous. Nous laissons
 » les oiseaux voler tranquillement
 » dans les airs, les animaux (9) se
 » promener dans les campagnes, &
 » les poissons nâger dans le sein des
 » eaux. Nous possédons tout ce que
 » nous pouvons souhaiter, parce que
 » nous ne voulons rien au-delà de ce
 » qu'il nous faut. Nous n'appréhen-
 » dons rien tant que ce desir insatia-
 » ble d'acquérir en propre, qui fait
 » naître mille besoins dans le cœur
 » de l'homme, & le rend plus pauvre

(9) Il est certain que dans les siècles voisins du
 Déluge, on ne vivoit point de la chair des ani-
 maux. Voyez les remarques de Casaubon sur Athe-
 née. L. I, c. II. H U E T. *Demonstr. Frép.* IV,
 c. 6.

» de jour en jour, à mesure qu'il
 » croître ses richesses.

» Nous nous échauffons au Soleil;
 » la pluie & la rosée nous rafraichif-
 » sent; les rivieres nous délaiterent;
 » l'herbe des champs & les racines
 » nous nourrissent; la terre nous sert
 » de lit; les sollicitudes n'interrom-
 » pent point notre sommeil; la paix
 » du cœur laisse toujours notre esprit
 » en liberté; l'indépendance nous
 » délivre de la crainte, & de la sujet-
 » tion à toutes sortes de maîtres;
 » nous nous regardons tous comme
 » des freres que la nature a rendus
 » égaux, & comme les enfans d'un
 » Dieu suprême, notre pere com-
 » mun, qui doit nous partager le
 » même héritage.

» On ignore parmi nous ce que
 » c'est que détruire les forêts & bri-
 » ser les rochers pour bâtir des mai-
 » sons; la nature n'a formé des an-
 » tres que pour cet usage. Là nous
 » ne craignons ni les vents ni la pluie
 » ni le froid, ni le chaud, ni les tem-
 » pêtes. Les demeures naturelles
 » nous servent de retraites pendant la

» vie & de Sepulcres après la mort.

» Nous évitons dans nos habits tout

» ce qui ressent le luxe & la mollesse ;

» la feuille, ou l'écorce des arbres

» nous servent à voiler ce que la

» bienséance ne veut pas qu'on laisse

» à découvert. Nos femmes n'ont

» point de liberté de se parer comme

» les autres ; & quand même on la

» leur accorderoit, elles ont des

» principes contraires, persuadées

» qu'un vain & fastueux attirail gêne

» plus qu'il ne décore, & que tout

» l'art du monde ne donne aucun

» prix à la beauté, comme il ne chan-

» ge rien à la laideur. Tant de soins

» deviennent donc ou superflus, parce

» qu'ils ne corrigent pas les défauts ;

» ou criminels, parce qu'ils veulent

» réformer l'ouvrage du Créateur.

» Telles qu'elles sont, nous leur don-

» nons toute notre tendresse ; & ja-

» mais on n'entend nommer parmi

» nous les crimes d'incestes, d'adul-

» tères, ou autres infidélités qui des-

» honorent la nature & violent le

» lien conjugal.

» Notre société est le regne de la

» douceur & de la paix. La seule
» pensée d'un homicide nous fait
» horreur ; nous ne provoquons
» point les étrangers ; nous ne sça-
» vons pas manier les armes ; c'est la
» douceur & non la force qui con-
» serve l'union entre nous & nos
» voisins. La fortune est notre seule
» ennemie ; nous n'avons qu'elle à
» combattre ; mais pour l'ordinaire ,
» elle voit porter à faux tous les
» coups dont elle voudroit nous
» frapper. Attentifs à ne rien faire
» contre les destins , rarement don-
» nent-ils lieu à nos plaintes. Il n'y a
» que la mort qui nous chagrine
» quand elle prévient la caducité de
» l'âge ; alors le pere n'accompagne
» pas les funeraillles de son fils. En
» quelque tems qu'elle nous enleve,
» nous ne dressons point de ces mo-
» numens fastueux qui semblent faits
» pour insulter à l'humiliation des
» mânes. Quoi de plus triste & de
» plus vil que ces malheureux d'abord
» d'un corps défiguré , que nous
» achevons de détruire par les flâ-
» mes , pour n'en pas souiller la
» terre !

» Ne te fâche point si je raproche
 » de ces premiers traits de notre ta-
 » bleau ceux qui composent le tien.
 » De quelles ~~te~~ de ravages n'as-
 » tu déjà pas défolé l'Univers? Pas-
 » sionné pour les richesses & l'am-
 » bition, combien de sang répandu
 » par tes mains ou par tes ordres?
 » Tu enlèves les enfans à leurs pe-
 » res; tu les privés de leurs obsé-
 » ques; tu violes les tombeaux; tu
 » cours avec impétuosité vers l'en-
 » droit où le Soleil se leve, comme
 » pour l'arrêter de la main. Tu ren-
 » verses les Trônes, tu traînes après
 » toi des Rois captifs pour en orner
 » ton triomphe. Des citoiens tu
 » aimes à en faire des esclaves, & par
 » l'effet du même caprice, mettre
 » les esclaves en liberté. Tu crois
 » forcer les Villes quand tu gagnes
 » les Gouverneurs à prix d'argent.
 » Sans doute que tu te flates de cor-
 » rompre ainsi le Gardien, puis le
 » du des enfers.

» Ne cesse de mettre ton image
 » sous tes yeux pour continuer à
 » t'instruire de nos mœurs. Nous

» ne connoissons point ces assem-
 » blées tumultueuses, ces Jeux, ces
 » Spectacles qui font vos délices. A
 » quoi serviroient ces Comédiens
 » au milieu d'un peuple qui en mé-
 » prise souverainement la profes-
 » sion, & qui ne fait rien qu'on puisse
 » tourner en ridicule? Il ne se passe
 » point de scenes cruelles parmi
 » nous, propres à fournir matiere à
 » vos tragédies. Les Brachmanes
 » frémiroient s'ils voïoient exposés
 » des jeunes gens aux bêtes féroces;
 » ou des hommes forts & robustes
 » s'attaquer de sens froid, se battre
 » & s'affommer les uns les autres.
 » Le Ciel fait notre spectacle favori;
 » nous en admirons avec joie l'or-
 » dre, l'économie, la régularité,
 » les mouvemens; nous sommes en-
 » chantés de contempler le Soleil,
 » voler sur un char couleur de pour-
 » pre, étaler par toutes les régions
 » ses cheveux raïonnans de lumière,
 » & revenir chaque année au point
 » dont il étoit parti. Du Ciel nous
 » passons au spectacle de la nature,
 » dont les ouvrages nous paroissent

» toujours également beaux, admi-
 » rables, incompréhensibles. Le
 » chant des oiseaux, les fontaines,
 » une fleur, un brin d'herbe épui-
 » sent nos reflexions & nous ravissent.

» Contens de ce qui croît dans
 » nos contrées, nous n'allons point
 » chercher ailleurs les différentes
 » raretés que produisent un ciel &
 » un climat nouveaux. Rien ne nous
 » touche autant que ce qui nous est
 » propre. Nous méprisons les fleurs
 » de votre éloquence, & nous les
 » condamnons comme un art perni-
 » cieux, qui n'exerce pour l'ordi-
 » naire ses talens que pour donner
 » au mensonge les couleurs de la
 » vérité, protéger le crime, accu-
 » ser l'innocence, & quelquefois ju-
 » stifier le parricide. Toute notre
 » éloquence consiste à être sinceres
 » & à ne mentir jamais.

» Voilà l'abregé de nos mœurs, &
 » voici les dogmes de notre croyan-
 » ce. Les Brachmanes ont pour ma-
 » xime de ne point ensanglanter
 » leurs Sacrifices, en égorgeant des
 » Victimes innocentes; ils ne déco-

» rent point leurs Temples de lames
 » d'or ou d'argent, ni par l'éclat
 » des pierres précieuses. Ils croient
 » que ce seroit infaler la Divinité,
 » en voulant lui donner ce qu'elle
 » n'auroit pas; ou se montrer aussi
 » puissans qu'elle, en étalant avec
 » faste toutes les richesses qu'elle
 » peut avoir. Dieu demande qu'on
 » l'honore d'un culte pur & non
 » sanglant; il veut être fléchi par la
 » priere & l'humiliation des hom-
 » mes. Il est cette Parole même (r)
 » par laquelle il a créé le monde
 » visible, par qui il le conserve, le
 » conduit & le fait vivre. Il est pur
 » esprit, & ne veut par conséquent
 » que l'offrande de nos bonnes œu-
 » vres, de nos vertus & de nos
 » actions de graces.

» Après cet exposé de notre Re-
 » ligion, fais-en le parallele avec la
 » tienne, ou du moins permets que

(r) *Nam Verbum Deus est, Hoc mundum creavit, Hoc regit & alii omnia. Hoc nos tenent omnes, Hoc diligimus, ex hoc spiritum trahimus. Et quidem ipse Deus spiritus est atque mens.* ORIGENE leur donne les mêmes lumieres, in *Philosophicis*, apud *Crusium antiq.*, Græc. tom. X.

» Je le fesse. Je ne peux souffrir l'a-
 » veuglement où vous êtes de ne
 » vouloir pas reconnoître que votre
 » origine, vient du Ciel, & qu'elle
 » vous unit intimement avec l'Être
 » suprême. Vous ne trouvez de
 » grandeur qu'à être issus d'un sang
 » illustre ; vous avilissez la noblesse
 » de votre première naissance, vous
 » rapportez tout à la chair ; c'est-là
 » que vous placez vos délices. Vous
 » la soignez avec attention ; vous la
 » délicatez, vous n'aimez qu'elle ;
 » & ce qui est un plus grand crime,
 » vous la croiez digne d'être pré-
 » sentée en sacrifice à l'Esprit im-
 » mortel. Vous ne connoissez point
 » le seul Dieu qui Est ; & vous en
 » adorez une infinité d'autres qui
 » ne sont pas. Vous en mettez quel-
 » ques-uns dans le Ciel, à qui vous
 » distribuez le soin de présider aux
 » différentes parties de votre corps.
 » Minerve réside dans le cerveau
 » comme dans le siège de la sagesse ;
 » Jupiter arrête les mouvemens im-
 » pétueux du cœur ; Mercure votre
 » Dieu de l'éloquence, réside sur les

» lèvres ; Hercule communique sa
 » force à vos membres. Cupidon
 » vous inspire les sentimens de la ten-
 » dresse ; Bacchus vous donne le
 » goût ; Cérès fait digérer les ali-
 » mens ; Venus procure la fécon-
 » dité ; Jupiter ouvre les organes
 » de la respiration ; & Apollon, re-
 » nommé par son adresse , conduit
 » vos doigts pour les instrumens de
 » musique, & les ouvrages délicats.

» Quelles Divinités, dont la puis-
 » sance a des bornes si étroites, &
 » qui ne voudroient ou ne pourroient
 » pas se charger de leurs fonctions
 » réciproques ! Leur opposition se
 » manifeste dans le culte même que
 » vous leur rendez. Il faut offrir un
 » Taureau à Jupiter, un Paon à Ju-
 » non, un Sanglier à Mars, un Bouc
 » à Bacchus, un Cigne à Apollon,
 » une Colombe à Venus, un Hibou
 » à Minerve, des gâteaux à Cérès,
 » & du miel à Mercure. Hercule
 » veut des branches de Peupliers sur
 » ses Statues & sur ses Autels, &
 » Cupidon n'aime que les Roses.
 » Vous ne pourriez changer ces or-

» Sans encourir leur disgrâce.
 » Voyez encore la contradiction de
 » leurs caracteres ; ils semblent s'é-
 » tre ligués pour vous tourmenter à
 » la fois. L'un vous appelle à la
 » guerre , l'autre au plaisir ; ce-
 » lui-ci aux soins du commerce ;
 » celui-là à la bonne chere. Tous
 » vous commandent ce qu'ils ai-
 » ment ; ils vous y invitent , ils vous
 » pressent , vous sollicitent , & ne
 » vous laissent aucun repos que
 » vous n'aiez obéi. Sont-ce là des
 » Dieux qui doivent faire le bon-
 » heur de l'humanité ? Avouez-le ;
 » ce sont vos passions dont vous
 » avez fait l'apothéose.

» Vous le reconnoissez vous-
 » mêmes dans les Divinités dont
 » vous avez rempli vos enfers. Il
 » est facile d'y retrouver vos pro-
 » pres crimes sous des symboles ho-
 » norables. Les Eumenides sont vos
 » sales pensées ; Tisiphone est le
 » reproche d'une conscience crimi-
 » nelle ; Tantale , votre insatiable
 » cupidité. Cerbere exprime le châ-
 » timent de vos excès de bouche ;

» l'Hydre, vos vices qui renaissent
 » à tout instant ; la couronne de Vi-
 » vere, vos hideux forfaits ; Pluton
 » lui-même déchu du Ciel vous ap-
 » prend que vous dégénérez comme
 » lui en méconnoissant l'Être unique
 » dont vous tenez votre origine. O
 » Peuples infortunés ! dont la Reli-
 » gion fait le crime pendant la vie,
 » & le supplice après la mort. »
 Alexandre ne répondit au Brach-
 mane, qu'en l'accusant d'orgueil &
 d'impiété.

Seconde
 classe. D. 1
 Laboureurs.

Après ces Sociétés de Sages, ceux
 qui tenoient le second rang parmi les
 Indiens (f) étoient les Laboureurs.
 Ils composoient le corps le plus
 nombreux de l'Etat ; & la recon-
 noissance du service essentiel qu'ils
 rendoient au public, jointe à leur ex-
 trême probité, les rendoit extrême-
 ment respectables. Quelque guerre
 qu'il y eût dans le Roiaume, soit
 civile soit étrangere, ils n'étoient
 jamais obligés de prendre les armes
 & les ennemis n'eussent jamais pu

(f) MEGASTHENES, apud Strab. p. 704 & seq.
 & Strab. de Indict. , c. 11 & seq.

les troubler dans leurs travaux, sans violer le droit des gens dans un point capital. On voïoit communément d'un côté de la même plaine le combat le plus sanglant ; & de l'autre, des hommes qui travailloient à l'abri de toute insulte. Cette attention pour eux les exemptoit encore des Charges & des fonctions qui regardoient le service public ; privilège accordé à ce seul état. Comme toutes les terres appartenoient au Roi en propre, ils n'étoient proprement que ses Fermiers, & ils gardoient pour eux la quatrième partie de la récolte.

La troisième Classe étoit celle des Pâtres, chargés du gros & du menu bétail, à qui seuls il étoit permis d'en élever, d'en vendre & de louer des Chevaux. Ils avoient encore une autre fonction non moins considérable ; c'étoit la Chasse. Les Indes sont remplies de Lions, de Tigres, d'Éléphans, d'Oiseaux de proie & autres animaux pernicious. La nécessité d'en purger le Pays pour mettre les hommes en sûreté, avoit fait donner aux Pasteurs la permission & le droit

Troisième
Classe Des
Pâtres & Chas-
seurs.

exclusif de chasser. Outre le revenu qu'ils en tiroient, le Roi leur accordoit encore tous les ans une certaine quantité de grain pour les récompenser de ce qu'ils retiraient les Oiseaux, qui auroient, sans leurs soins, enlevé la plus grande partie de la semence, & défolé les moissons. La plupart des Eléphants étoient un fruit de leurs Chasses; mais cette vie toujours errante les empêchoit d'habiter les Villes & les Villages; leur séjour ordinaire étoit dans les bois & les montagnes, où leurs troupeaux ne portoient aucun préjudice à la culture des terres.

Dans la quatrième Classe étoient les Artisans & les Marchands. Ils rendoient au Prince le tribut de leur Art & de leur Négoce, excepté ceux qui travailloient à construire des Armes & des Vaisseaux pour la guerre, à qui il paioit tous leurs Ouvrages. Il n'y avoit point d'autre Ministre pour ce détail & pour le manège que le Général de l'Armée, & l'Amiral de la Flote.

Quatrième Classe. Des Artisans & Marchands
Cinquième La cinquième Classe comprenoit

les Officiers & les Soldats. Unique-^{Classe. Des}
 ment occupés à la conservation de ^{Gens de guerre}
 l'Etat & de la tranquillité publique,
 ils n'avoient nul autre soin ni métier,
 & ils étoient obligés de prendre les
 armes au premier signal. Le Roi ne
 devoit leur fournir que le logement ;
 & tout ce qui concernoit la vie, l'en-
 tretien de leurs familles ou la guerre,
 regardoit le peuple. Chacun y con-
 tribuoit en nature selon son état : les
 uns donnoient des Eléphants, les au-
 tres des Chevaux ; ceux-ci des nour-
 ritures, & ceux-là des armes. Les
 Megalliens (1) Peuples au-delà de
 l'Hyphase, entretenoient cinq cens
 Eléphants & un nombre considérable
 de troupes ; les Chryséens, les Afan-
 ges & les Paranfanges, sujets d'un
 même Prince, lui tenoient continuel-
 lement sur pié une armée de trente
 mille hommes, de huit cens chevaux
 & trois cens éléphants. Après la
 guerre, ils revenoient dans leurs
 villes, où ils ne s'occupoient que
 des exercices militaires, quoiqu'ils
 eussent rendu leurs armes & leurs
 chevaux.

(1) PLINÉ, *Hist. nat.*, L. VI, c. 30.

Le sixième Etat étoit celui des Inspecteurs. Ils veilloient sur tous les autres dans les Villes & les campagnes ; ils avoient soin des Arts & du Commerce, chacun dans leur district ; ils tenoient la main à la perfection & à la fidélité des uns & des autres ; venoient rendre compte de leur commission au Roi, si le gouvernement étoit monarchique, ou aux premiers Magistrats des Villes, s'il étoit Républicain. On n'admireroit jamais assez le bonheur & la sagesse des Indiens, si l'on pouvoit se persuader ce que les Historiens rapportent de ces Officiers : Que jamais on n'en vit un prévariquer dans son ministère, tromper le Prince par de faux rapports, calomnier les bons, & protéger les méchants. Il faudroit donc qu'il eût été donné à l'Inde des hommes sans passions, & tels que le premier sortit des mains de Dieu. Pour soulager ces Inspecteurs, il y avoit des femmes chargées de veiller sur leur sexe, d'en réprimer le luxe, les mauvaises mœurs, & d'en informer le Souverain.

On connoît par la distribution de ces Officiers, quelle étoit la police du Royaume. Les uns (u) avoient inspection sur la campagne, d'autres sur la Ville, d'autres sur les Gens de guerre.

Ce pays est sujet aux mêmes inondations que l'Egypte, peut-être y font-elles encore plus considérables. Soit par la fonte des neiges (x) du Paropamisus, du Caucase, du Mont-Imaüs & des Emodes, soit par l'abondance des pluies qui y tombent pendant les mois d'Avril, de Mai, & de Juin (y), il est certain que dans cette saison, la campagne y est couverte d'eaux; & qu'après qu'elles sont retirées, il est difficile de reconnoître les bornes qui séparent les terres de chaque particulier. Pour obvier aux contestations qui pouvoient naître, il étoit des hommes dans tous les cantons, parfaitement instruits de ce qui appartenoit aux

(u) STRABO. p. 707.

(x) ARRIAN. *De Exped. Alex.* L. V. c. 9.

(y) C'est l'hiver de ce pays; & l'été commence vers la fin de Septembre, j'en parlerai plus du long dans la seconde partie.

uns & aux autres, qui retraçoient les limites de leurs champs lorsqu'elles étoient effacées. Comme on gardoit en Egypte, une partie de ces eaux dans de grands lacs (ζ), pour les répandre ensuite sur les terres pendant les mois que le ciel ne donnoit point de pluies ; c'étoit l'office de ces mêmes Inspecteurs d'ouvrir les écluses à propos, pour en donner la quantité nécessaire. Ils veilloient sur la chasse des Pâtres, sur ceux qui travailloient aux mines & dans les forêts ; ils levoient les impôts ; ils avoient soin des grandes routes, où ils plantoient des guides à chaque demie-lieue, qui enseignoient aux voyageurs les chemins, les endroits où l'on pouvoit coucher, & la distance d'un lieu à l'autre.

Ceux qui demeuroient dans les Villes étoient partagés en six Classes. Les uns avoient inspection sur les arts & les métiers ; & chaque profession avoit ses surveillans particuliers. Les autres avoient soin des hô-

(ζ) C'est un usage qui s'observe encore. TAVERNIER, tom. 3, p. 127 & *alii.*

telleries; ils y conduisoient les étrangers, & informoient du sujet de leur voïage, & ne les laissoient pas plus de trois jours (a) dans la même Ville. Ils prenoient garde qu'on ne fît rien contre les bonnes mœurs; ils vilitoient les malades, examinoient s'il n'y avoit point de contagion à appréhender; ils étoient chargés de la sépulture des morts, & de l'exécution des testamens. D'autres tenoient registre de la naissance & de la mort de tous les citoiens; ils en marquoient le lieu, le tems & les circonstances. Ceux-ci examinoient les mesures, les poids & la nature du commerce. Ils ne permettoient pas à un même Marchand de vendre deux choses différentes, à moins qu'il ne voulût paier un double impôt. Ceux-là veilloient sur le salaire des ouvriers & sur tout ce qui se louoit, marquant chaque chose d'un cachet particulier, pour éviter le change & les disputes. Enfin il en étoit qui n'avoient d'autres fonctions que de recueillir les droits du Prince;

(*) PHILOST. L. II, c. 40.

76 HISTOIRE DES INDES
mais, ce qui paroît fort raisonnable,
on ne taxoit un Marchand ou un Ar-
tisan, que sur ce qu'il vendoit, sans
avoir aucun égard à l'évaluation to-
tale de son bien. Si quelqu'un avoit
été convaincu de fraude ou de diffi-
mulation en déclarant moins qu'il
n'avoit vendu, il étoit puni de mort.

L'ordre ne se faisoit pas moins ad-
mirer parmi ceux qui présidoient à
ce qui regarde la guerre. Aux uns
on donnoit le soin des batteaux né-
cessaires pour traverser les Fleuves;
aux autres, celui de tenir toujours prêt
un certain nombre de bêtes de som-
me pour le transport des vivres &
des bagages; ceux-ci étoient char-
gés des armes & des machines de
guerre; ceux-là, des Soldats; quel-
ques-uns des chariots, d'autres des
Eléphants.

VII classe.
Les Sénateurs.

Il est étonnant que ceux qui com-
posoit le Conseil du Prince fussent
rejetés dans la septième & dernière
classe. Placés néanmoins les plus près
du Trône, ils en partageoient les
soins & les honneurs; ils entroient
dans toutes les délibérations, leur

autorité l'emportoit quelquefois sur celle du sceptre ; ils prononçoient sur la vie & sur la mort ; ils possédoient les premières dignités de l'Etat.

Ces Sénateurs paroissoient d'autant plus illustres & respectables que leurs familles étoient en possession de ces titres de tems immémorial. Car telle étoit la constitution du Roïaume, qu'il n'étoit pas permis de passer d'une Classe à l'autre, pas même par le mariage ; un Laboureur ne pouvoit se faire Artisan, ni celui-ci entrer dans le négoce, ou devenir Soldat. Sage réglemeut, où les enfans profitoient des lumières de leurs pères, en ajoutoient de nouvelles, naissoient ce qu'ils devoient être, cherchoient à distinguer leur famille, & ne pouvoient manquer de porter les arts à la perfection.

Ces divisions d'état subsistent encore aujourd'hui ; & c'est ce que les Indiens nomment *Castes*.

CHAPITRE V.

Caractere & Mœurs des Indiens.

Premiers Indiens.

UNE ancienne tradition (b) représentoit les premiers Indiens comme une nation sauvage & guerrière, semblable à celle des Scythes qui ne rendoit aucun culte réglé à la Divinité; qui n'avoit point de Temples; ne connoissoit pas les loix & les douceurs de la société; négligeoit de cultiver les terres, ou en ignoroit la maniere; ne vivoit que des fruits de son arc & de son javelot, & dévoroit plutôt les chairs crues qu'elle ne les mangeoit. Ce fut, disent les Grecs, la vie des Indiens jusqu'au tems où Bacchus entra dans leur Roïaume, & en changea la face. Sa victoire fit leur bonheur. Il leur fit sentir la tristesse & l'opprobre d'une vie qui dégradoit l'humanité, les agrémens d'un com-

(b) ARRIAN. in Indict. c. 7.

merce sociable ; & quand il les eut persuadés , il leur donna des Loix , des Princes & des Dieux (c).

Quoi qu'il en soit de ce récit , & du tems auquel la chose seroit arrivée , il est certain que lorsqu'Alexandre entra dans les Indes , il y trouva les peuples communément très policés , instruits dans tous les arts utiles ou nécessaires à la vie , formés à la profession des armes , habitans des Villes parfaitement fortifiées , & conduits par de sages loix. Le peu qui nous reste des Historiens du même siècle , suffit pour nous en tracer le tableau.

Ceux mêmes (d) qui font profes-

Figure & habits des Indiens.

(c) Il est inutile d'avertir les Sçavans que tout ceci est du stile des Grecs.

(d) ARRIAN. L. V. c. 4.

(e) *Ibid.* c. 9. PLUT. *in Alex.* Q. CURT. L. VIII PHILOST. L. II. c. 4.

basses Provinces (f), le long du
 fleuve Indus, les hommes y étoient
 noirs comme en Ethiopie, avec cette
 seule différence que les Indiens a-
 voient les cheveux longs & plats,
 & les Ethiopiens extrêmement courts
 & crépus. Ils se laissoient croître la
 barbe, & en faisoient ^{un} de leurs
 plus beaux ornemens. Les uns la
 peignoient en blanc (g), les autres
 en roux; ceux-ci en rouge, ceux-là
 en pourpre, en verd, ou d'autres
 couleurs. Leurs habits étoient diffé-
 rens. Dans quelques endroits, on
 avoit conservé l'usage des peaux de
 Lions ou de Tigres; ailleurs on se
 couvroit d'une grande pièce d'étoffe,
 qui prenoit depuis la tête jusqu'aux
 genoux; & les Soldats portoient un
 turban & une corte fort légère. Ces
 habits, quelque forme qu'on leur
 donnât, étoient, pour l'ordinaire,
 blancs, faits de laine, ou d'écorce,
 ou de ce coton qui naissoit autour

(f) ARRIAN I. V. c. 4. & in *Indicis*, cap. 6.
 CTESIAS, apud Laurentium Rhodomum, l. 23.
 HEROD. L. III. c. 101. STRABO, p. 60.
 (g) NEARCHUS apud Arrian, *Indicis*, cap. 10.
 POMPON. MELA L. III *De India*,

de certains arbres , & que l'on a quelquefois appellé du lin , quoique cette plante , telle que nous l'avons , ne croisse pas dans les Indes. On connoissoit les riches à leurs pendans-d'oreilles d'ivoire , à leurs robes de pourpre , à leurs souliers blancs ou bigarrés , & au parasol qu'on portoit sur leur tête , le pais , comme fort près du Tropicque , étant beaucoup plus chaud que le nôtre. Mais lorsque les Grecs , restés de l'armée d'Alexandre , y eurent introduit leur luxe & celui qu'ils avoient appris des Perses , ils devinrent plus magnifiques & plus amateurs des parures que tous les autres Orientaux (h). Dès-lors les Indiens commencerent à charger leurs robes d'or & de pierres précieuses , & à faire usage de ce que le pais avoit de brillant.

Il semble néanmoins que l'introduction de ce faste ne corrompit que les yeux , sans alterer ce fonds d'amour pour la vertu , la sincérité , l'or-

Leur caractere.

(h) STRABO. p. 709. Q. CURT. Lib. VIII , cap. 9.

dre, la paix, la tempérance qui compoient le caractère des Indiens.

Amour pour
la vertu.

Sous le nom de vertu, les païens n'entendoient qu'une certaine grandeur d'ame qui méprise les périls & la mort, qui n'envifage que la gloire; qui foule aux pieds le repos & les commodités de la vie; qui cherche l'estime & l'admiration des hommes; qui témoigne de l'horreur pour les vices grossiers, & se dévoue au bien de l'État, ou à des loix particulières qu'elle s'est elle-même prescrites. Ces dehors font éblouissans; & quand on ignore que c'est le cœur qui peut seul y mettre le prix, on ne manque pas de s'y tromper, & de rendre au phantôme de la vertu l'hommage qui n'appartient qu'à la vertu même. Ce n'est pas moins l'effet du malheur que de l'aveuglement. De-là ce respect des Indiens pour leurs Brachmanes, qu'ils regardoient comme leurs Oracles, dont ils attendoient tout le fruit de leurs sacrifices; qu'ils consultoient dans leurs doutes, qu'ils respectoient comme des Dieux. De-là ces bon-

neurs qu'ils rendirent à Alexandre, quand ils connurent sa valeur, ses conquêtes, & sa clémence pour ceux qu'il avoit vaincus. Porus lui résista avec une générosité digne du plus grand cœur; & sa défaite, bien loin d'en affoiblir l'idée, ne fit que leur en donner de l'estime. Les Indiens épris d'admiration pour ces deux héros, leur dressèrent un trophée commun (i) qui annonçoit également la gloire de l'un & de l'autre. Séduits par les impostures & par l'ardent d'Apollonius de Tyane, les Rois le prirent pour un homme divin, se crurent honorés de le recevoir à leurs tables; les Sages ne l'écoutoient qu'avec vénération, ils le regardoient comme leur Docteur & leur modèle.

Ce même respect pour la vertu avoit inspiré la Loi qui ordonnoit à des surveillans commis exprès, de se transporter dans la maison du citoyen qui venoit de mourir (l) pour y é-

Sincérité.

(i) PHILOSTRATE *in vita Apollonii*, L. II,(l) *Ibid.*, c. 30.

crire les principales actions de sa vie & son caractère, afin de ne pas laisser confondre la réputation du juste avec celle du méchant. Le Jugement devoit se porter dans la plus grande rigueur; & si les Officiers qui en décidoient étoient convaincus d'y avoir manqué de sincérité, on les déclaroit publiquement infâmes, & incapables de jamais remplir aucune Charge. Mais on leur doit ce témoignage après tous les Anciens, qu'il étoit extrêmement rare, de les surprendre en faux exposé. Ils ne tiroient pas même de monumens aux morts (*m*), persuadés que la réputation devoit tenir lieu de tombeau.

Amour de l'ordre,

Els aimoient l'ordre, & se portoient naturellement à ce qui pouvoit l'entretenir. Ce n'est pas des Nations étrangères que les Indiens avoient appris celui qui régnoit parmi eux. Renfermés comme dans un monde particulier, ils ne sçavoient point ce qui se faisoit ailleurs; & nulle part on ne se gouvernoit par

(*m*) *ARRIAN, de Indis, c. 10.*

des loix plus sages. L'Egypte, Sparte & Rome avoient bien imaginé de ranger le peuple sous différentes Tribus ; mais elles n'étoient point entrées dans ce détail qui pourvoit à tout, & ne laisse rien ignorer au Prince: encore moins étoient-elles parvenues à régler les états comme on l'avoit fait aux Indes. On y sçavoit le prix & la qualité des habits pour chaque condition (n); & personne ne pouvoit aller dans la Ville ou en voyage avec un équipage qui fût au-dessus de son rang. Les plus grands Seigneurs alloient comme le Prince, sur un Eléphant (o); ceux du second ordre, pouvoient avoir un équipage à quatre Chevaux; ceux du troisième étoient montés sur des Chameaux; & le commun du peuple alloit à cheval ou sur des Anes.

En réprimant ainsi l'ambition, Esprit de
paix. combien ne prévenoit-on pas de disputes ! C'est dans son sein que la discorde prend naissance & qu'elle se nourrit. On ne souffroit aucun

(n) CYES. *in Indictis*, cap. 23.

(o) ARRIAN. *Indictis*, c. 17.

autres animaux & les poissons, sans connoître néanmoins la délicatesse des assaisonnemens (s). Pour répondre à la frugalité des repas, ils n'avoient d'autres lits que des nattes, ou des peaux (t) qu'ils étendoient sur la dure. Leurs maisons étoient extrêmement basses (u), faites de planches ou de joncs, sans aucun ornement, & couvertes d'écaillés de tortues.

Sentimens
sur la mort.

Parmi tous ces usages, il en est peu qui ne soient à la louange des Indiens; mais on ne sçauroit excuser la maniere dont quelques-uns pensoient sur la mort. Ils la regardoient avec un œil d'indifférence qui fait frémir la nature, quand la raison & la Religion n'enseignent point à espérer un meilleur sort. On sçait déjà la barbare coutume des Brachmanes, d'abrèger par le feu le nombre de leurs années. Cette prétendue force d'esprit en séduisit

(s) MELA. L. III. ARRJAN. L. V, c. 4. PHIL. L. III, c. 27, & L. II, c. 6.

(t) CYES. *Indictis*, c. 23.

(u) ARRJAN. *Indictis*, c. 10. PLIN. Lib. VI, c. 22.

plusieurs

plusieurs autres qui se firent gloire de les imiter; & comme l'usage du Royaume étoit de bruler les morts au lieu de les inhumer, les femmes se précipitoient dans le même bûcher qui consumoit leur mari, pour lui témoigner la douleur que leur causoit sa mort, & lui donner un dernier gage de leur fidélité. Lorsqu'il en laissoit plusieurs, celle qui vouloit passer pour l'avoir aimé davantage, couroit se jeter la première au milieu des flâmes. S'il s'en trouvoit qui refusassent de suivre l'usage ordinaire, elles vivoient des-honorées, & après leur mort on les abandonnoit aux animaux de la campagne. Si l'on en croit les Anciens (x), c'étoient elles qui avoient donné lieu à cette cruelle destinée. Il fut reconnu que plusieurs avoient eu la cruauté d'empoisonner leurs maris pour en épouser d'autres. La nécessité d'arrêter un abus qui commençoit à devenir aussi commun qu'il est criant, fit ordonner par les

(x) STRABO. p. 699. DIOD. L. XVII, p. 161. & 1678. Q. CURT. L. VIII, c. 9. MELA. L. III, p. 101.

Magistrats, que toute femme qui survivroit à son mari, seroit obligée de le suivre sur le bucher. Ainsi, ce qui n'étoit dans son origine qu'un témoignage d'amitié ou de grandeur d'ame, fut désormais une loi inviolable ; & aujourd'hui (y), c'est un point de Religion. Nous en parlerons dans la seconde Partie.

Sévérité des
Loix.

Quelques autres loix qui nous restent de ce peuple, montrent quel étoit son esprit de justice, & en même-tems la sévérité de son ancienne discipline. Celui que l'on sçavoit avoir déposé en Justice contre la vérité (z), étoit condamné à avoir les extrémités des piés & des mains coupées. Celui qui avoit ôté l'usage de quelque membre à un citoïen, recevoit premierement la peine du talion, & perdoit ensuite la main qui avoit commis le mal. Celui qui avoit coupé le bras ou arraché l'œil d'un Artisan, étoit puni de mort. On traitoit de la même manière celui qui aiant découvert un poison, n'en trouvoit pas le remède.

(y) Histoire de la Navigation de Jean Hugues.

c. 3.
(z) STRABO, p. 710.

CHAPITRE VI.

Animaux des Indes.

C E n'est pas dans les hommes seuls que se fait remarquer la différence des talens & des dispositions ; la nature est remplie de semblables exemples. Toute terre n'est pas propre pour tous les fruits ; heureuse celle qui produit les meilleurs. Il est vrai que le Roïaume des Indes manque de certaines commodités de la vie ; mais il est dédommagé avec usure par l'abondance de tout ce qui lui est nécessaire , par le privilege des choses uniques , qui y attirent toutes les autres nations du monde ; soit pour contempler ses merveilles , soit pour profiter de ses richesses & de sa fécondité. Car il n'en est aucune que le besoin ou la cupidité ne mène aux Indes ; & les Indiens ne sont point obligés comme elles , d'aller donner ailleurs des preuves de leur indigence. Ils peu-

92 HISTOIRE DES INDES. /
vent même se glorifier, fans qu'on le
leur conteste, d'avoir plus de rare-
tés que tous les autres peuples. On
en sera persuadé quand on connoi-
tra la nature de quelques animaux
qui leur sont familiers, & les fruits
qu'ils recueillent dans leurs campa-
gnes.

L'Eléphant.
Maniere de le
prendre.

Le seul país des Indes, & quel-
ques Provinces méridionales de l'A-
frique, fournissent des Eléphants (a)
à tout l'univers; mais ceux des In-
des l'emportent sur les autres (aa). Cet
animal, le plus gros de tous ceux
qui sont sur la terre & le plus sin-
gulier dans sa nature, mérite d'être
considéré le premier. Aussi sauvage
par lui-même que le Tigre & le
Lion, il faut le chasser comme tou-
tes les bêtes fauves, & il n'y avoit
parmi les Indiens que les Pâtres qui
en eussent la permission. Ils enfer-
moient par un large & profond fossé
une plaine d'environ un quart de
lieue (b), où ils pratiquoient un

(a) Bochart en a traité amplement. Hieron.
Part. 1, L. 11.

(aa) TIT. LIV. L. XXXVII, c. 39

(b) STRABO. L. XV, c. 704. ARRIAN. Indi.

pont de bois, & des cabannes pour
 les renfermer. Dans cet enclos ils fai-
 soient entrer quelques femelles ap-
 privoisées (c) qui attiroient les Elé-
 phans pendant la nuit. Aussi-tôt qu'ils
 étoient auprès d'elles, les chasseurs
 sortoient de l'enceinte, retiroient le
 pont, & alloient aux villages voisins
 demander du secours. Plusieurs jours
 après, lorsqu'ils les voïoient affoi-
 blis par la faim & la soif, ils reve-
 noient sur des Eléphants familiers,
 avec lesquels ils les poursuivoient,
 & les fatiguoient, jusqu'à ce qu'ils
 les eussent épuisés. Alors ils leur
 mettoient un frein, & leur faisoient
 quelques incisions sur la bouche &
 autour du cou pour le leur rendre
 plus sensible, & les arrêter s'ils re-
 muoient encore trop violemment :
 ensuite ils les montoient & les ame-
 noient dans les étables à force de
 coups.

c. 17. PLIN. L. VIII, c. 8. PHILOST. L. II, c. 6.
 Memoires de l'Academie, t. 3, part. 3. RUYSCH.
Theat. Animal. Quoique cet Ouvrage soit propre-
 ment celui de Jonston, je le citerai néanmoins par
 le nom de Ruyseh son éditeur.

(d) Voyez MANDELSHO. Voyage des Indes, p.

Ailleurs, après les avoir fait sortir de leurs forêts (d) on les poursuivoit pendant tout le jour ; & le soir on les repouffoit avec la même ardeur vers leurs retraites. Cependant, des Chasseurs qui y étoient demeurés avoient embrasé la forêt. Les Eléphants, qui craignent extrêmement le feu, saisis par la vue de cette flâme en demeuroient si fort épouvantés qu'ils se laissoient prendre aisément ; & alors on les frappoit jusqu'à ce qu'ils fussent domtés. Néanmoins, ils n'étoient pas encore absolument vaincus. Il falloit les attacher à des pilliers (e), & les mâter de nouveau par les coups & par la faim. D'autres tomboient en langueur, & l'on étoit obligé de dissiper leur mélancolie par le chant ou par le son de quelque instrument.

Les Naturalistes ne seront pas fâchés de lire le récit de deux chasses auxquelles le Roi de Siam invita M. l'Abbé de Choisy & le Père Tachard ;

(d) *ÆLIANUS, De Animal. natura, Lib. VII. c. 6.*

(e) *ARRIAN, STRABO. ibi supra, & ÆLIANUS, L. X, c. 10.*

il confirmera la vérité de ce que nous ont dit les Anciens. Nous avons été ce matin dit l'Abbé, (d), à la chasse des Eléphants; c'est un plaisir véritablement royal. La grande enceinte est de plus de vingt lieues de tour. Il y a deux rangs de feux allumés toute la nuit; & à chaque feu, de dix pas en dix pas, deux hommes avec des piques. On voit de tems en tems de gros Eléphants de guerre & de petites pièces de canon. Des hommes armés entrent dans l'enceinte & font le triquetrac; peu à peu on gagne du terrain, & l'enceinte se rétrécit. Les feux, le canon & les Eléphants avancent jusqu'à ce qu'on puisse approcher les Eléphants sauvages assez près pour leur jeter des lacets où ils se prennent les jambes. Quand il y en a quelqu'un de pris, les Eléphants de guerre, qui sont filés à cela, se mettent à leurs côtés, & leur donnent de bons coups de défenses. s'ils font les méchans, sans pourtant les blesser; d'autres les poussent par derrière. Des hommes

(d) Journal du Voyage de Siam, p. 479.

leur mettent des cordes de tous les côtés, montent dessus & les conduisent à un poteau, où ils demeurent attachés jusqu'à ce qu'ils soient comme des moutons. Nous en avons vu prendre une vingtaine. Le Roi étoit monté sur un Eléphant de guerre & donnoit les ordres. C'est lui qui a renouvelé cette sorte de chasse qui n'étoit plus en usage. M. Constance (Ministre du Roi) m'a dit que ce Prince a présentement deux Mille Eléphants de guerre, & quarante-cinq mille hommes en faction.

A un quart de lieue de Louve, écrit le P. Tachard (g), il y a une espèce d'amphithéâtre, dont la figure est d'un grand quarré long, entourré de hautes murailles terrassées, sur lesquelles se placent les spectateurs. Le long de ces murailles en dedans, régné une palissade de gros pilliers, fichés en terre à deux pieds l'un de l'autre, derrière lesquels les Chasseurs se retirent lorsqu'ils sont poursuivis par les Ele-

(g) Voïage de Siam, L. V, p. 298.

phans irrités. On a pratiqué une fort grande ouverture vers la campagne ; & vis-à-vis, du côté de la Ville, on en a fait une plus petite, qui conduit dans une allée étroite, par où un Eléphant peut passer à peine, & cette allée aboutit à une maniere de grande remise, où l'on acheve de le domter.

Lorsque le jour destiné à cette chasse est venu, les Chasseurs entrent dans le bois, montés sur des Eléphants femelles qu'on a dressées à cet exercice, & se couvrent de feuilles, afin de n'être pas vus par les Eléphants sauvages. Quand ils sont avancés dans la Forêt & qu'ils jugent qu'il peut y en avoir aux environs, ils font jetter aux femelles certains cris propres à attirer les mâles, qui répondent aussi-tôt par des hurlemens affreux. Alors les Chasseurs les sentant à une juste distance, retournent sur leurs pas, & mènent doucement les femelles du côté de l'amphithéâtre, où les Eléphants sauvages ne manquent jamais de les suivre. Celui que nous vîmes

domter y entra avec elles, & dès qu'il y fut on ferma la barrière. Les femelles continuerent leur chemin au travers de l'amphithéâtre, & enfilèrent queue à queue la petite allée qui étoit à l'autre bout. L'Eléphant qui les avoit suivies jusques-là, s'étant arrêté à l'entrée du défilé, on se servit de toutes sortes de moïens pour l'y engager. On fit crier les femelles qui étoient au-delà de l'allée; quelques Siamois l'irritoient en frappant des mains, & criant plusieurs fois *Pat Pat*; d'autres avec de longues perches armées de pointes le harceloient; & quand ils en étoient poursuivis, ils se retiroient derrière la palissade; enfin il s'attacha à l'un d'eux, qui demeura exprès, & qui se jeta dans l'allée. L'Eléphant courut après lui; mais dès qu'il y fut entré, on laissa tomber à propos deux couliffes, l'une devant, l'autre derrière. L'animal ne pouvant ni avancer ni reculer, ni se retourner, fit des efforts surprenans, & poussa des cris terribles. On tâcha de l'adoucir en lui jetant des

Ceau d'eau sur le corps, en le frot-
 tant avec des feuilles, en lui versant
 de l'huile sur les oreilles, & on fit
 venir auprès de lui des Eléphants
 mâles & femelles qui le caressoient
 avec leurs trompes. Cependant on
 lui attachoit des cordes par-dessous
 le ventre & aux pieds de derriere,
 afin de le tirer de-là. On fit venir un
 Eléphant privé, de ceux qui ont
 coutume d'instruire les nouveaux ve-
 nus. Un Officier étoit monté dessus,
 qui le faisoit avancer & reculer pour
 montrer à l'Eléphant sauvage qu'il
 n'avoit rien à craindre, & qu'il pou-
 voit sortir. En effet, on lui ouvrit
 la porte, & il suivit l'autre jusqu'au
 bout de l'allée. Dès qu'il y fut, on
 mit à ses côtés deux Eléphants, que
 l'on attacha avec lui. Un autre mar-
 choit devant, & le tiroit avec une
 corde dans le chemin qu'on lui vou-
 loit faire prendre, pendant qu'un
 quatrième le faisoit avancer avec un
 grand coup de tête qu'il lui donnoit
 par derriere, jusqu'à une espèce de
 remise, où on l'attacha à un gros
 pilier fait exprès, qui tourne com-

me un cabestan de Navire. On le laissa-là jusqu'au lendemain pour faire passer sa colere. Mais tantis qu'il se tourmentoit au tour de cette colonne, un Brachmane habillé de blanc, s'approcha monté sur un Eléphant, & tournant doucement au tour de celui qui étoit attaché, l'arrosa d'une certaine eau consacrée à leur maniere, qu'il portoit dans un vase d'or. On croit que cette cérémonie fait perdre à l'Eléphant sauvage sa férocité naturelle, & le rend propre à servir le Roi. Dès le lendemain, il commença à aller avec les autres, & au bout de quinze jours il fut entièrement apprivoisé.

Malgré la masse énorme de cet animal qui porte jusqu'à vingt piés de circonférence, il est d'une docilité & d'une industrie qui approchent de l'intelligence humaine. Il est susceptible d'attachement, d'affection & de reconnoissance jusqu'à sécher de tristesse quand il a perdu son Gouverneur. On le voit transporté de douleur, & vouloir se donner la mort, lorsque dans les

de fureur il l'a tué ou mal-
traité.

On reconnoît cette espèce de tendresse en différentes occasions. L'absence de leur compagne contribue plus que tout autre moïen à les rendre sôuples & à leur faire oublier leur propre force; car on prétend qu'ils ne s'attachent jamais à d'autres. Il est des endroits où on les prend dans des fosses profondes, dont on recouvre légèrement la superficie. Quand la mere s'apperçoit que son petit y est tombé (*h*), le chagrin qu'elle en ressent & l'amour qu'elle a pour lui, la font précipiter dans le même piège, quoique l'instinct lui fasse connoître qu'elle y perdra la liberté & peut-être la vie. Elle ne l'abandonne jamais dans le péril, & elle s'y fait tuer la premiere. Quand elle est obligée de passer un Fleuve (*i*), elle le prend sur sa trompe & ne le quitte qu'à l'autre rivaige. S'il a la force de nâger, il

(h) AN. L. IX, c. 8.

(i) Idem L. VII, c. 15. PLIN. L. VIII, c. 5.

PHILOSTR. L. II, c. 14 & 15.

entre dans l'eau le premier, avant que la masse énorme des autres fasse enfler, & lui rende le passage plus difficile. S'ils en rencontrent un dans la campagne qui soit malade ou blessé, il n'est point de bons offices qu'ils ne lui rendent, allant chercher l'herbe & les remèdes qui peuvent le soulager. S'il meurt, ils ne laissent pas son corps exposé; ils l'enterrent & recouvrent sa fosse de branches d'arbres.

On les dressoit à avoir pour le Prince une vénération digne de sa majesté. Aussi-tôt qu'ils l'appercevoient (1), ils fléchissoient les genoux pour l'adorer à la manière des Orientaux, & se relevoient un moment après. Quelques Rois des Indes en avoient vingt pendant la guerre qui faisoient la garde alternativement autour de leur tente; & dans les combats ils n'avoient pas de plus zélés défenseurs. Ce que l'on raconte de celui que Porus menoit est presque incroyable. Cet an-

(1) PHILOST. L. XIII, c. 22. PLIN. L. VIII, c. 1.

mal (*m*) sentant son maître épuisé
 par les traits dont il étoit couvert,
 le baissa de lui-même pour le des-
 cendre sans le blesser, & lui arracha
 avec sa trompe les flèches dont il
 étoit hérissé. Mais voïant qu'il per-
 doit tout son sang, il le rechargea
 sur son dos, & l'emmena dans son
 quartier.

Ælien (*n*) raconte un trait pareil
 d'un Seigneur Indien. Il avoit trou-
 vé un jeune Eléphant blanc, qu'il
 éleva avec grand soin. Cet animal
 lui servoit de monture ordinaire, &
 lui donnoit toutes les marques de la
 plus tendre amitié. Le Roi informé
 de sa douceur & de son adresse, le
 demanda pour lui; mais le Seigneur
 à qui il appartenoit ne put s'en dé-
 tacher, & pour éviter les suites de
 son refus, il se sauva dans des mon-
 tagnes. On l'y poursuivit par ordre
 du Prince; & monté sur le haut d'un
 rocher il y soutint un long assaut,
 lançant les traits & se défendant à

Plin. L. III, c. 21. & Q. CURT. L. VIII,

f. ult.

(n) L. III, c. 46.

coups de pierres, parfaitement secouru par son Eléphant, qui le jetoit avec toute la justesse possible. Les Soldats monterent néanmoins, malgré cette généreuse résistance. Alors l'animal plein de fureur, se jetta au milieu d'eux, en renversa plusieurs avec sa trompe, les écrasa, mit les autres en fuite, reprit son maître blessé, & se retira avec lui. Quel reproche, ajoute le même Naturaliste, pour ces hommes ingrats, qui ont reçu leur éducation, ou peut-être leur nourriture, de gens qui les avoient pris en amitié, & cependant les abandonnent quand ils les voient délaissés par la fortune! Ce sont tout au plus les amis de notre prospérité & de nos secours, qui ne nous recherchent qu'autant que nous leur sommes utiles.

Lorsque Pyrrus entra de force dans Argos, un de ses soldats monté sur un Eléphant, reçut une blessure dangereuse & fut jeté par terre. L'Eléphant aiant perdu son maître dans la foule, fit des efforts incroyables jusqu'à ce qu'il

trouvé. Alors il le releva avec sa trompe, le mit sur ses dents, & retourna en fureur vers la porte de la Ville, renversant & foulant aux piés tout ce qui se rencontroit devant lui (o).

A son instinct d'humanité, l'Éléphant joint une force extraordinaire, & proportionnée à une taille qui le rend le plus puissant de tous les animaux. On en dressoit pour les batailles, qui faisoient la terreur de l'ennemi, par le ravage qu'ils causoient dès qu'on leur avoit donné le signal de s'avancer. C'étoit au son des trompettes & des tambours, ou par le spectacle du sang déjà répandu, dont ils ont horreur, ou par la vue de quelques liqueurs qui en approchent, comme le jus de mûre ou de raisin (p). Aussi-tôt ils entroient en fureur, se jettoient au travers des bataillons, & portoient de toutes parts l'effroi, le désordre & la mort. Le bruit & le mugissement épouvantable de ces animaux causoient en-

(o) *Pyrrus. in Pyrrus.*

(p) *MIACHAB. C. VI, v. 34.*

core plus de trouble parmi les Chevaux que parmi les hommes. Du premier abord, ceux-là se frapportoient de terreur, on ne pouvoit les faire avancer, ils se dressoient les uns sur les autres & renversoient les Cavaliers. César n'en avoit qu'un (g) lorsqu'il livra la bataille à Cassonellan, Roi des Bretons; & il lui suffit pour mettre toute l'armée en fuite. C'étoit l'usage qu'en faisoient principalement les Perles, les Syriens, & les Romains qui les imiterent (r).

Quelquefois ils bâtissoient sur le dos de ces bêtes monstrueuses, de grandes Tours de bois à plusieurs étages, où montoient des Archers, qui tiroient en assurance, aiant presque tout le corps à couvert. Dans la bataille qu'Antiochus Eupator livra à Judas Machabée (s), ce Roi de Syrie avoit plus de trente Eléphants de cette sorte, sur chacun desquels étoient trente-deux hommes qui lançoient des flèches de tous côtés &

(g) POLYEN. *Strat.* L. VII, c. 6.

(r) PLIN. *Lib.* VIII, c. 5.

(s) I MACH. C. VI, v. 27.

un Indien qui le conduisoit. Aux Indes on les plaçoit sur le front (r) de l'armée, à cent pas l'un de l'autre, où ils servoient de rempart contre l'ennemi, jusqu'au moment qu'il falloit les animer & les lâcher. Porus en mit deux cents sur une même ligne lorsqu'Alexandre vint l'attaquer (u).

Les Romains s'en servirent depuis dans la lice & le combat des Gladiateurs. Ce fut l'an 655 de Rome, qu'on en donna le spectacle pour la première fois (x). D'abord on ne les faisoit combattre que contre des Taureaux; mais ensuite on les mit contre des hommes. Pompée, à la Dédicace du Temple de Venus, en lâcha vingt dans le Cirque contre des captifs de Getulie, peuples d'Afrique; & les circonstances de ce combat le rendirent mémorable à la postérité. Un Eléphant qui eut les pieds coupés, se traîna vers un gros de Gétules qui s'interma. Il leur arrachoit leurs

(r) *De Anim.* l. XVII, c. 29.

(u) *Strabon.* de *Exped. Alex.* l. V, c. 15.

(x) *Plin.* l. VIII, c. 7.

boucliers, & les jettoit en l'air avec tant de force & d'adresse qu'aucun ne retomboit sur les spectateurs. On eût dit qu'il les désarmoit, moins par colere & par vengeance que pour réjouir le peuple. L'un d'eux mourut d'un coup de javelot qui lui perça l'œil & la temple, ce qui parut un prodige. Enfin les Gétules sans armes, blessés ou épuisés par la longueur d'un si furieux combat, se trouverent hors de défense. Le peuple en fut touché de compassion & demanda à Pompée de les laisser sortir de l'arène; mais il ne voulut point le permettre, & les fit tous périr, malgré les cris & les lamentations de l'assemblée qui le chargeoit de toutes sortes d'imprécations. César donna le spectacle de vingt Eléphans contre cinq cens hommes. Les Empereurs Claude & Néron le répéterent dans la même proportion avec des Eléphant chargés de Tours.

Il falloit avoir excité & provoqué long-tems cet animal pour le mettre en fureur. La cruauté &

entièrement opposée à son instinct naturel. Un Prince voulant faire mettre en pièces trente hommes qui lui avoient déplu (y), les fit attacher à des poteaux, & lâcha contre eux autant d'Eléphans avec des Satellites qui les attaquoient pour les mettre en colere. Ils y entrerent à la vérité ; mais ce fut contre ceux qui les inquiétoient, & jamais le Prince ne put les rendre ministres de sa passion. Cet animal respecte la foiblesse, & un ennemi qui ne lui est point égal en force. S'il passe au milieu d'un troupeau de brebis, il les range avec sa trompe, de peur de les écraser en les foulant. Lorsqu'ils se battent entre eux, jamais ils n'endommagent leurs deffenses pour ne pas se défarmer contre d'autres ennemis.

On ne croiroit pas que ces masses lourdes & énormes fussent susceptibles de la mémoire, de l'adresse & de l'industrie qui ont étonné dans plusieurs. Mutianus qui avoit été trois fois Consul à Rome (z),

(y) R. L. VIII, c. 7.

(z) Idem. c. 3.

assûroit en avoir vû un qui connoissoit les lettres grecques, & qui écrivoit en arrangeant des caracteres, les mots qu'on lui disoit. Un autre ayant été rudement châtié par son maître dont il ne pouvoit retenir les leçons, passa toute la nuit dans une attitude rêveuse, & exécuta parfaitement le lendemain ce qu'il n'avoit pû faire la veille.

Presque tous entendoient la plus grande partie de la langue Indienne pour ce qui les regardoit. Il y en avoit de si doux, qu'un enfant de douze à treize ans les montoit (a), les conduisoit aisément, & leur faisoit faire tout ce qu'il vouloit. Il semble qu'on en peut tout croire, après ce que rapporte Arrien, le plus sincere, le plus critique & le moins fabuliste de tous les Anciens. Il dit (b) en avoir vû un qui avoit deux cimbales aux jambes, sur lesquelles il jouoit avec sa trompe un air régulier, pendant que plusieurs

(a) PHILOST. in vita Apollonii. Lib. II. cap. 11.

(b) In Indiar. c. 14. Item PHILOST. L. II. c. 13. f. 4.

autres dansoient en cadence autour de lui.

Il est honteux pour l'homme que cet animal lui fasse des leçons (c) de modestie. Jamais on ne le voit toucher sa femelle. L'instinct lui inspire une horreur particulière pour l'adultère ; & l'on raconte plusieurs traits qui le font bien connoître. Un Indien dégoûté de sa femme, à qui les années avoient ôté le don de plaire, résolut de la faire mourir pour en épouser une autre qu'il aimoit passionnement. Il l'égorgea, & alla l'enterrer en secret dans l'étable de

(c) *ÆLIAN. L. VIII, c. 17. Quemadmodum moderatè Elephanti suas libidines contineant explicare convenit. si igitur ab omni immoderata libidine castissimi sunt. Numquam enim neque vi aut protervius, neque nimis lascivè societatem veneris cum femina faciunt : sed tamquam generis successione carentes, liberis procreandis dant operam : sic hi, sua stirps ut ne deficiat, complexu venero junguntur. Neque id sanè plusquam semel in vita, & eo dumtaxat tempore quam se iniri femina patiuntur. Us autem quisque eorum uxorem impleverit, non eam amplius attingit. Apertè porro ac palam in aliis locis non coeunt, sed succedentes, aut se se in arbores densas & frequentes occultant, aut in concavum locum & profundum, ad occultationem abduunt. Hæc de Elephantorum continentia.*

son Eléphant. Peu de jours après, l'animal voiant une nouvelle épouse, la prit avec sa trompe & l'amena à la sépulture de celle qui l'avoit précédée. Il ouvrit lui-même la fosse & découvrit à sa nouvelle maîtresse le cadavre de la première. Il le lui fit regarder avec attention, & lui montra par ce trait de cruauté & de barbarie, quel étoit le caractère de celui qu'elle avoit choisi pour son époux.

Un autre dans le même royaume, aiant (d) apperçu la femme de son maître commettre un adultere, alla sur elle & la perça de ses deffenses avec son complice, pour faire connaître au mari son zèle & sa fidélité. On vit la même chose à Rome sous l'Empereur Tite, avec cette différence que l'Eléphant jetta une couverture sur les deux adulteres, afin de dérober, s'il étoit possible, la connoissance de leur faute.

Cet animal (e) est seize ou dix-huit mois dans le ventre de sa mère, après lesquels il naît de la grosseur d'un

(d) *ÆLIAN. L. XI, c. 15.*

(e) *Idem. L. IV, c. 31.*

veau. Il n'est dans sa force qu'à l'âge de cinquante ou soixante ans ; c'est alors seulement qu'on peut bâtir une Tour sur son dos. De son nez pend une masse de chair longue & creuse, que l'on nomme la trompe ou quelquefois sa main (f), parce qu'elle lui rend des services infinis, soit pour l'industrie, soit pour la force. Il s'en sert pour porter à sa bouche. De celle-ci sortent deux dents, ou deffenses prodigieuses qui croissent jusqu'à six pieds de haut, d'où nous vient l'ivoire. Comme si cet animal en connoissoit le prix, & qu'il appréhendât d'être tué pour ce sujet (g), il les cache en terre lorsqu'elles lui tombent par vieillesse ou par quelque autre accident. Les Anciens les ont prises pour ses cornes (h). Sur le dos, il a la peau comme un treillis épais (i),

(f) *Mansu dita Elephanti, quia propter magnitudinem corporis difficile aditus habebant ad postum.*
CICERO. *De Nat. Deor.* L. II, n. 123.

(g) *PLIN.* L. VIII, c. 3.

(h) *V. PHILOST.* L. II, c. 13. Bochart est du même avis, parce qu'il prétend qu'elles viennent du veau. *HEROZO.* Part. I, L. II, c. 24.

(i) *Ibid.* c. 10.

ou plutôt une barde d'armure qu'on ne fauroit presque entamer ; mais sous le ventre , elle est beaucoup plus tendre ; ce qui inspira à Eléazar (*l*) de se mettre sous celui qu'il croïoit porter Antiochus , & de lui enfoncer son épée dans le corps ; quoiqu'il prévît bien qu'il seroit écrasé par sa chute. Tout le monde fait qu'il ne se couche point pour dormir (*ll*).

Sa nourriture ordinaire est l'herbe & le blé , mais il aime extrêmement les douceurs , comme le sucre d'orge (*m*), dont on lui donne pour l'apprivoiser. On fait boire du vin de pais (*n*), c'est-à-dire , de la bière à ceux que l'on destine pour l'armée. Les autres qui sont plus foibles & qui servent pour le labourage (*o*) ne boivent que de l'eau , qu'ils aiment mieux quand elle est trouble. Ils sont exposés à différentes mala-

(*ll*) MACH. C. VI, v. 43.

(*m*) On dit que c'est parce qu'il n'a point de jointures aux jambes. Voyez sur cela le *III^e des erreurs populaires*, t. 1, p. 241 & suiv.

(*n*) PLIN. L. VIII, c. 7.

(*n*) ALIAN. L. XIII, c. 3.

(*o*) PAJN. L. VIII, c. 1.

die dont les Indiens connoissent les remèdes, ce qui fait vivre cet animal deux & trois cents ans (p). Apollonius de Tyane, ou Damis (q), disoient dans leur relation avoir vû dans la ville de Taxile, celui du céleste Porus avec deux cercles d'or à ses épaules, où il étoit écrit en caracteres grecs, qu'Alexandre l'avoit par estime consacré au Soleil. Il auroit eu alors plus de quatre cents ans. Mais ils se sont rendus suspects par trop d'amour pour le merveilleux.

Le Rhinocerot, que les Indiens nomment aujourd'hui *Abadu*(r), approche beaucoup de cet animal pour la grosseur & pour la figure. On en voit dans l'île de Java, & il est assez commun dans les Roïaumes de Bengale & de Patane. Les Anciens en ont souvent parlé, mais sans en donner de description exacte. L'Écriture s'en sert comme d'un exemple,

Rhinocerot;

(p) *IN. C. 10. ELIAN. L. IV, c. 31. STRAB.*
L. XV, p. 705.

(q) *apud PHILOST. L. II, c. 27.*

(r) *MANDELLA. VOYAGE AUX INDES L. II, p.*

pour nous faire connoître la force de Dieu même (s). *Cujus fortitudo similis est Rhinocerotis.* Pline (t) s'est contenté de dire, qu'il avoit une corne sur le né, comme son nom le porte; qu'il l'aiguifloit sur la pierre lorsqu'il vouloit le battre contre l'éphant, pour qui il a une aversion naturelle; qu'il étoit à peu près de la même grandeur; mais qu'il avoit les jambes plus courtes, & que son poil tiroit sur la couleur du buis. Élien qui est entré dans un si grand détail sur d'autres animaux très-communs, n'a pas cru nécessaire de décrire le Rhinocerot, parce que tout le monde en avoit vu à Rome dans les combats que les Empereurs avoient fait donner pour l'amusement du peuple. Strabon dit (u) en avoir vu à Alexandrie, & ne s'explique pas plus au long que Pline, quoiqu'il cite Artemidore. Dion Cassius (x) s'est borné à nous apprendre qu'il n'en avoit jamais paru à Rome avant

(s) NUMER. C. XXIII, n. 22.

(t) Hist. Nat. L. VIII, c. 20.

(u) GREG. L. XVI, p. 774.

(x) Hist. L. LI, p. 560.

Le triomphe d'Auguste.

Il faut donc avoir recours aux modernes pour connoître un animal aussi extraordinaire. Bontius (y) & le Pere le Comte (z) qui l'avoient examiné plusieurs fois, en parlent à peu près de la même maniere. Voici les termes du Missionnaire: Le Rhinocerot est l'un des animaux les plus singuliers qui soient au monde. Il a quelque chose, ce me semble, de semblable au Sanglier, si ce n'est qu'il est beaucoup plus grand, que les piés en sont plus gros & le corps plus lourd. Sa peau est toute couverte de larges & épaisses écailles de couleur noirâtre, & d'une dureté extraordinaire. Elles sont divisées en petits quarrés ou boutons, élevées environ d'une ligne au-dessus de la peau, à peu près comme celles du Crocodile. Ses jambes paroissent engagées dans des espèces de Bottes, & sa tête envelopée par derrière d'un capuchon aplani; ce qui lui a fait donner par les Portugais le nom de *Moi-*

Sa figure &
sa nature.

(y) *Medicam. Indor.* L. XVI.

(z) Membires de la Chine

ne des Indes. Sa tête est grosse, sa bouche peu fendue, son museau allongé, & armé d'une longue & grosse corne, qui le rend terrible aux Tigres mêmes, aux Buphles & aux Elephans. Mais ce qui paroît encore de plus merveilleux en cet animal, est la langue, que la nature a couverte d'une membrane si rude, qu'elle n'est guère différente d'une lime; ainsi il écorche tout ce qu'il veut lécher. Au reste, comme nous voïons ici des animaux qui se font un ragoût des chardons, dont les petites pointes picotent agréablement les fibres ou les extrémités des nerfs de leur langue, de même le Rhinocerot mange avec plaisir des branches d'arbres hérissées de toutes parts de grosses épines. Je lui en ai souvent donné dont toutes les pointes étoient très-rudes & très-longues, & j'admirois avec qu'elle avidité & quelle adresse il les plioit sur le champ & les brisoit dans sa bouche sans incommoder. Il est vrai qu'il en étoit quelquefois un peu ensanglanté; mais cela même lui en rendoit le goût plus

agréable, & ces petites blessures ne faisoient aparamment sur sa langue d'autre impression que celle que fait le sel ou le poivre sur la nôtre. L'Auteur auroit pu ajouter que cet animal a deux espèces d'ailes d'une peau extrêmement difforme, qui lui enveloppent le ventre comme une housse, & qui ressemblent pour la figure aux ailes d'une Chauve-souris.

Quoique le reste du corps soit en quelque sorte cuirassé, comme on le peut voir dans Ruysch (a), & que l'on s'expose aux plus grands dangers en lui faisant la guerre, cependant les Indiens le chassent comme les autres animaux, parce qu'il leur est d'un grand usage après sa mort. Les Maures en mangent la chair, quelque dure qu'elle soit. Sa corne n'est pas moins curieuse qu'utile. Lorsqu'on la fend par le milieu (b), on y aperçoit des deux côtés la figure d'un homme dessinée par de petits traits blancs, & celles de dif-

Ses propriétés.

(a) RUYSCH. *Theatr. Animal.* t. 2, p. 66. TAB. XXXVIII.

(b) HERBELOT. *Bibliot. Orient.* p. 959.

férens oiseaux ou d'autres animaux, comme dans les cailloux d'Egypte. La plûpart des Rois des Indes boivent dans des coupes faites de cette corne, parce qu'elle sue à l'aproche de quelque venin que ce soit. Au lieu des peuples de Java (c) font un grand cas de cet animal, parce qu'il n'a rien dont ils ne se servent pour la Médecine. Ils y emploient sa chair, son sang, sa corne, ses dents & sa peau, même ses excréments. Ils sont persuadés qu'il n'y a point de meilleur antidote contre toutes sortes de poisons; & ils lui attribuent les mêmes qualités que les Anciens donnent à la Licorne. Souvent on se sert de sa peau avec les écailles pour faire des boucliers.

Le Chameau & le Dromadaire rendent aux Indiens (d) & à la plûpart des Orientaux les mêmes services que nous recevons des bêtes de charge, avec cette différence qu'ils

(c) MANDEL. P. 377.

(d) ARISTOT. *Hist. Anim.* Lib. V, c. 7 & suiv.
PHILOST. Lib. II, c. 6. PLIN. Lib. VIII, c. 14.
POLYEN. L. VII, n. 6. RUYSCH. t. 2, p. 67. Voyages de Tavernier.

portent un millier pesant & même au-delà, & qu'ils font cinquante lieues par jour sans se fatiguer; mais ils ne sont point propres pour tirer des voitures. Comme il seroit très-difficile de les charger dans leur situation naturelle, à cause de la hauteur de leurs jambes, on les accoutume de bonne heure à se baisser pour rendre la chose plus facile. Dès qu'ils sont nés, on leur plie les quatre piés sous le ventre, & on leur met une couverture sur le dos, dont les bords sont chargés de pierres, afin qu'ils ne puissent se relever pendant vingt jours. On les forme ainsi à cet exercice jusqu'à ce qu'ils se redressent aisément avec leur poids. Celui qui les conduit ne cesse de chanter & de siffler dans le chemin; & plus il élève la voix, plus ils avancent. Ils passent aisément quatre ou cinq jours sans être incommodés de la soif, même dans les plus grandes trêves; ce qui a fait croire à quelques naturalistes qu'ils avoient un réservoir d'eau dans l'estomac. Mais on

a découvert la fausseté de cette supposition, premierement par des anatomies ; secondement, parce qu'il y en a dans l'Afrique qui ne boivent jamais, & qui n'ont d'autre rafraichissement que l'herbe verte dont ils se nourrissent. Le Chameau est naturellement timide, insupportable au Cheval par sa mauvaise odeur, & il se laisse dévorer sans aucune résistance par le Tigre & par le Lion. On assure qu'il vit un siècle lorsqu'il ne lui arrive point d'accident. Il n'a de dents qu'à la machoire inférieure ; & il differe du Dromadaire en ce que celui-ci a deux bosses sur le dos, disposées en long, & que le Chameau n'en a qu'une.

Je profiterai ici d'une addition qui a été faite aux Mémoires de l'Académie des Sciences (e) pour l'Histoire des animaux. Elle contient les réponses que l'Ambassadeur des Perles fit aux questions que Monsieur Constance lui proposa de la part des Missionnaires. 1^o Qu'on voyoit en

(d) T. III, Part. 1, p. 80.

Perse des Chameaux qui avoient deux bosses sur le dos, mais qu'ils étoient originaires du Turkestan, & de la race de ceux que le Roi des Mores avoit fait venir de ce païs, qui est le seul endroit que l'on sache de toute l'Asie, où il y en ait de cette espèce; & que ces Chameaux étoient fort estimés en Perse, parce que leur double bosse les rendoit plus propres pour les voitures. 2°. Que ces bosses n'étoient pas formées par la courbure de l'épine du dos, qui n'étoit pas plus élevée en ces endroits qu'en d'autres. Mais que c'étoient seulement des excrescences d'une substance glanduleuse, qui s'élevent à un demi pié de haut. 3°. Que c'est une erreur de croire qu'il y a dans l'estomac de cet animal une eau à laquelle les voïageurs ont recours dans l'extrême nécessité. Ces éclaircissements furent publiés par le Pere Gouye Jésuite, en 1688.

La Giraffe (*Camelopardus*) nous Giraffe.
est moins connue. Elle ne ressemble
au Chameau, dont les Anciens lui

avoient donné le nom (f), que par la tête & la maniere dont elle la porte, la tenant encore plus fiere & plus droite. Son poil est rougeâtre & tacheté de blanc, ou blanc tacheté de roux, & sa taille plus ou moins grosse, aprochant de celle d'un Cheval fin ; mais elle est extrêmement mince sur les reins à peu près comme le Singe. Le célèbre Pachymere qui étoit à Constantinople lorsqu'on y en amena une sous le règne de Michel Paléologue, vers la fin du treizième siècle, la dépeint un peu différemment & plus en détail. Elle est, dit cet Historien (g), de la grandeur d'un Ane, blanche & marquée de rouge comme une Panthere. Sa figure ressemble à celle d'un Chameau, aiant une bosse qui s'éleve depuis la queue jusqu'aux épaules ; les jambes de devant plus longues que celles de derriere, le cou fort long, & la tête petite

(f) PLIN. L. VIII, c. 18. AGATHARCH. *Apud*
Thocium cod. 250. *Vide* RUYSC. t. 2, p. 69.

(g) PACHYMERE. Hist. L. III, c. 4.

comme celle d'un Chameau, le ventre blanc, & une raie noire le long du dos. Ses piés sont déliés & fendus comme ceux du Cerf. Elle est si douce, qu'elle se laisse toucher & conduire par un enfant. Quand on l'attaque, elle n'a pas d'autres deffenses que ses dents, & comme elles sont fort plattes, elle s'en fert plutôt pour repouffer ceux qui l'incommodent, que pour les blesser.

On trouve dans les Indes deux sortes de Chevaux ; les uns familiers ou domestiques, & les autres sauvages. Ceux-ci sont proprement la Licorne, *Unicornis*. Quoique cet animal soit un des plus dangereux & des plus méchans (h) qu'il y ait dans la nature, cependant les Indiens le prennent à la chasse (i), & viennent à bout de le domter, soit pour en faire leur monture, soit pour l'atteler à des chars de course qu'ils

Cheval &
Licorne.

(h) Pl. XXI, v. 22.

(i) *Æsian.* L. XIII, c. 9. & L. XVI, c. 9 & 20.
Plin. L. VIII, c. 21.

font tourner sans cesse dans un ménage ou une place exprès. Mais on ne peut plus le vaincre quand on le prend au-dessus de deux ans ; & à quelque soumission qu'on l'ait amené, il faut encore que son frein soit armé de pointes de fer. Il a la corne noire, quelquefois longue de trois piés ; on en fait des gobelets à boire ; & l'on assure que la liqueur qu'on y a laissée quelque tems, est un contre-poison assuré.

Ane sauvage.

Celle de l'Ane sauvage a, dit-on, la même vertu. Si l'on en croit Ctesias (1), cet animal est de la grosseur d'un Cheval. Il a une baie blanche sur le front, & une corne d'une coudée, dont la partie supérieure est rouge, & l'autre noire, la tête tirant sur le pourpre, l'œil bleu, & le corps blanc, marqué de raies & de taches de différentes couleurs, qui font une peau admirable. Lorsqu'il commence à fuir devant les Chasseurs, il ne court pas en-

(1) *In Indis* c. 25. *ÆLIAN*, L. IV, c. 52. V. *RUYSCH*, t. 2, p. 14.

cote avec une grande rapidité ; mais
 insensiblement sa légéreté s'augmen-
 te par le mouvement, & il s'élançe
 avec tant de vitesse, qu'il n'est au-
 cune espèce de Chevaux qui puisse
 l'attraper. Il faut le surprendre lors-
 qu'il s'écarte pour mener paître ses
 petits, que sa tendresse ne lui per-
 met pas d'abandonner. Il s'expose
 pour eux à tous les périls; il combat
 contre les Chasseurs avec une fureur
 incroïable, frappant de sa corne &
 des piés de derriere les hommes &
 les chevaux ; il ne succombe que
 quand il est hérissé de traits, & qu'il
 a perdu son sang & la vie. Aussi-tôt
 les Indiens lui coupent la corne du
 front & celles des piés, que l'on dit
 être d'un vermeil, ou cinnabre par-
 fait ; & ils emmenent les petits qu'ils
 familiarisent peu à peu.

Le Lion

Il n'est pas étonnant qu'ils y réus-
 sissent, puisqu'ils ont le talent d'a-
 privoiser le Lion, & qu'ils le dres-
 sent pour s'en servir à la chasse (m)

(*) ARIST Hist. Anc. L. VI, c. 31. ÆLIAN
 L. XVII, c. 26. RUYSCII, p. 78.

comme d'un Chien, ou même pour l'atteler (n). Sa force, son courage, sa majesté lui ont cependant mérité d'être le Roi des animaux. Il en use aussi comme d'un domaine qui lui appartient, n'ayant point d'autre nourriture. Ceux-ci le respectent, ils tremblent tous devant lui; mais je ne fais pas quel instinct il tremble lui-même devant le Coq & l'Eléphant (o). Jamais il n'attaque l'homme (p) que quand la vieilleffe ne lui permet plus de lancer une autre proie. Alors il s'approche des Villes, & dévore ceux qu'il trouve dans la campagne. Quelquefois le sentiment de cette foiblesse lui inspire de se joindre à d'autres, pour s'aider réciproquement; & cette ligue devient d'autant plus dangereuse qu'on ne peut leur faire la guerre sans attirer ceux qui sont dans toute leur force, que l'on voit bien-tôt courir au secours. Un Ancien (q) dit

(n) PLIN. L. X, c. 45.

(o) ÆLIANUS. Lib. III, c. 31. & Lib. VII, c. 36.

(p) PLIN. L. VIII, c. 16. V. BOCH. Hieroz. Part. I, L. III, c. 2.

(q) POLYB. *apud eundem.*

en avoir vû en Afrique qu'on avoit attachés en croix pour intimider les autres.

Dans un autre tems, il ne craint point le Chasseur le plus redoutable. Il le regarde avec assurance & fierté, il en reçoit les premières attaques, commence ensuite à battre la terre avec sa queue, puis à s'en frapper les reins, & allume ainsi par degré cette fureur qui n'a point d'exemple, & à laquelle on compare les transports les plus violens. Comme il y a toujours plusieurs personnes contre lui, il examine avec attention, de quelle main partent les traits qui le blessent, & ceux qui ne font que l'effleurer ou qui le manquent. Il s'attache principalement aux Chasseurs qui l'ont percé; & lorsqu'il peut les saisir, il les met en pièces; mais il borne sa vengeance à renverser les autres & à les tourmenter. La Lionne est plus aveugle dans sa colere. Aussi sensible à la perte de ses Lionceaux qu'à ses propres blessures, elle se jette tête baissée, & les yeux fixés contre terre

sur ceux qui veulent les lui ravir; & jamais elle ne manque ou de les sauver, ou de périr pour leur deffense. Ce que les Naturalistes (r) raportent de sa fécondité lui est particulier dans le reste de la nature. Ils disent qu'elle ne porte que cinq fois; la première, elle a cinq petits; la seconde, quatre; la troisième, trois; la quatrième, deux; & la dernière, un seulement. Quelquefois elle se joint au Léopard, & l'on connoît les Lions qui en viennent, en ce qu'ils n'ont pas la criniere si belle que ceux dont l'espèce n'est point altérée. Les uns & les autres craignent extrêmement le feu. Il y en a de blancs & de roux.

Combien d'hommes devroient rougir du contraste d'humanité ou de tendresse naturelle qui se trouve entre eux & cet animal! Quoique le plus féroce de tous, il est néanmoins le seul qui n'oublie pas ceux dont il a reçu la vie. Lorsqu'il les voit hors d'état par leur grand âge de se procurer de la nourriture, il ne les a-

(r) ALIAN, L. IV, c. 34.

bandonne plus (s), il chasse pour eux, & les avertit par ses rugiffemens qu'ils ont de quoi manger. Bien des meres s'estimeroient heureuses, si leurs enfans ne leur avoient pas enlevé par la plus criante injustice un bien que la vieillesse leur rendoit plus nécessaire.

Le Léopard & la Panthere, sont le mâle & la femelle (t) d'une même espèce. Quoique cet animal ne soit pas si gros que le Lion, il n'en est ni moins cruel ni moins dangereux quand on l'attaque; mais il est rare de le voir porter les premiers coups à l'homme. Cependant les Indiens méprisent sa fureur, & savent en tirer avantage. Ils le chassent comme le reste des bêtes fauves; ils en mangent la chair, & gardent les petits. Lorsqu'ils les ont addoucis & familiarisés, ils en font présent au Roi, où ils les gardent pour s'en servir à la chasse. Le Léopard y est dressé naturellement, & il porte avec foi l'a-

Léopard &
Panthere.

(s) PLIN. L. IX, c. 1.

(t) PLIN. L. VIII, c. 17. ALIAN. L. IV, c. 49. L. V, c. 40 & L. XV, c. 14. PHILOST. in vita Apul. L. II, c. 14. RUYSCH. t. 2, p. 81.

pas qui attire sa proie. Il exhale de son corps une odeur si douce, que les Chevreuils & les Dains en sont extrêmement flattés, & s'en approchent sans en connoître le péril. Mais comme sa tête leur fait horreur, & qu'ils se sauvent aussitôt qu'ils l'ont apperçue, il a l'adresse de la cacher sous des feuilles, & de ne faire aucun mouvement que lorsqu'ils sont près de lui, pour se jeter inopinément sur eux. Cette sorte de chasse est encore en usage aujourd'hui parmi les Indiens (u), où il n'est permis d'en avoir qu'au Roi. On prétend que quand la Panthere a des petits, le Léopard n'ose plus se défendre contre elle, quoique beaucoup plus fort, & qu'elle s'en autorise pour lui faire souffrir toutes sortes de mauvais traitemens. Parce que cet animal aime le vin, les Anciens l'ont regardé comme un symbole & un attribut de Bacchus (x).

(u) THEVEN. Voyage des Indes. L. I, c. 5, p. 32
édit. in-4. de 1684.

(x) V. PHILOST. Iconum L. I, n. 19. & la
note d'Olearius. PIERIUS. Hierog. Lib. XI, fol.
84.

Tous ces animaux se voient aussi fréquemment dans l'Arabie & la Lybie qu'aux Indes ; mais c'est ici principalement que se trouve le Tigre, dont le nom rapelle la férocité. Pour le prendre (y), les Pâtres ou Chasseurs de ce roïaume épient le moment où la mere est allé chercher de la nourriture pour ses petits, & ils les enlevent. Mais lorsqu'elle ne les trouve plus, elle entre en fureur, l'odeur lui en fait trouver la trace, & elle court d'une vitesse incroyable jusqu'à ce qu'elle ait attrapé les Indiens qui fuient devant elle sur les Chevaux les plus legers. Lorsqu'elle est près de les atteindre, ils lâchent un de ses petits qu'elle prend entre ses dents, & qu'elle reporte dans la taniere. L'esperance de les recouvrer tous de la même maniere, lui donne de l'ardeur & la fait revenir avec plus de promptitude. Mais les Chasseurs ont des batteaux préparés sur le bord d'une riviere, & écha-

Tigres

(y) PLIN. L. VI, c. 20. & L. VIII, c. 18. V. BOCH. *Hierog.* Part. I, L. III, c. 7 & 8. OPIEN. *De la Chasse.* L. I, RUYS. t. 2, p. 84. Mémoire de l'Acad. t. 3, part. 3.

134 HISTOIRE DES INDES
pent ainsi à sa colere. Ils aprivoisent
ces petits, & en font le même usage
que de ceux de la Panthere.

Cet animal a un attrait particulier
pour la chienne, & de ce mélange
il vient une troisième espèce fort u-
tile pour la chasse. Les Indiens con-
duisent plusieurs Chiennes dans une
forêt, & les attachent à des arbres.
Lorsque les Tigres viennent, ils en
dévorent quelques-unes, & se joi-
gnent aux autres, dont il naît une
forte de Chien naturellement cruel
& chasseur, qui ne redoute pas mê-
me la Panthere & le Lion, & qui se
laisse plutôt déchirer & couper les
membres, que d'abandonner sa proie.
Sopithe Roi des Indes, donna le
plaisir de ce spectacle à Alexan-
dre (τ), & le Héros en fut extrê-
mement surpris.

Manticore. C'est uniquement sur la foi de Ctesias (a) que les Anciens ont parlé (b)

(τ) DIOD. L. XVII, p. 661. & Q. CURT. L. IX, c. 1.

(a) CTESIUS in *Indict.*

(b) ARISTOT. L. II, *De Animal.* c. 1. PLINIUS L. VIII, c. 21. ALIANUS, L. IV, c. 31. PAUSANIAS *Befficus.*

de la Manticore; & si elle existe, c'est le plus singulier de tous les animaux. On la peint comme ayant la face & les oreilles d'un homme, les yeux bleus, & le reste du corps rouge, presque de la grosseur, de la force & de la figure d'un Lion. Armée d'un triple rang de dents, elle dévore les hommes aussi-bien que les bêtes fauves, ce qui lui a fait donner le nom qu'elle porte. Ces armes meurtrières n'étoient encore que la plus foible partie de ce qu'elle avoit de redoutable. Sa queue d'environ une coudée, étoit hérissée de differens traits, longs d'un pié & aussi durs que le fer, qu'elle lançoit par devant & par derriere à cent pas de distance, dont le venin étoit sans remédes.

Il n'y avoit que l'Eléphant dont ils ne pussent percer la peau; aussi les Chasseurs ne l'attaquoient que montés sur cet animal. Soit que Philostrate parle de lui-même (c), ou

(c) Car il est certain que la vie d'Apollonius est composée sur différens Mémoires. Voyez les Préfaces d'Olearius.

qu'il rapporte fidèlement ce qui étoit dans le Journal de Damis, il dit (d) qu'Apollonius demanda à Jarchas si ce que l'on disoit de la Manticore étoit vrai; & il ajoute que l'Indien lui répondit qu'il n'en avoit jamais entendu parler. Rûysch croit qu'on l'a confondu avec le Tigre (e).

Dragons.

Si les monstres ne font pas la beauté d'un Païs, ils le rendent du moins singulier & remarquable; c'est ce que l'on peut dire des Dragons des Indes. Quelque fécondes que l'Égypte & l'Éthiopie fussent en ce genre, elles ne produisoient cependant rien de semblable à ce que l'on voit encore dans les Indes. Des Égyptiens, qui connoissoient la curiosité de Ptolémée Philadelphie pour les raretés de la nature, lui apor-
 tent d'Éthiopie deux Dragons (f), dont le plus grand avoit quatorze coudées, ou vingt-un piés de long; c'étoit tout ce qui avoit paru de plus

(d) L. III, c. 45.

(e) THEATR. ANIM. TOM. 2, p. 85.

(f) ÆLIANUS, L. XVI, c. 39.

monstrueux

monstrueux. Mais ce n'étoit rien par comparaison à ce que l'on trouvoit aux Indes. On en a vu qui portoient jusqu'à (g) trente coudées & même le double, si l'on en croit différentes relations. Alexandre, suivant un Naturaliste (h), en découvrit un de soixante & dix coudées que l'on tenoit dans un antre par respect ou par curiosité, dont les yeux & le sifflement effraierent les Macédoniens.

Le Dragon n'est dans sa figure qu'un Serpent d'une grosseur extraordinaire; & il y en a de trois sortes. Les uns (i) habitent sur le haut des montagnes, d'autres dans les cavernes & les campagnes, d'autres dans les marais. Les premiers sont les plus grands de tous; ils ont les écailles dorées, du poil ou une espèce de barbe assez longue sur le front & sur la mâchoire, les sourcils fort ouverts, le regard affreux & cruel, le cri extrêmement aigre

(g) S. AMBR. *De Mirabilibus* Brach. p. 63. STRABO. L. XVI, p. 75. VOÏEZ BOGHART. *Miers*. Parc. 2, L. III. c. 13.

(h) ALIANUS, L. XV. c. 21. RUYSCH. tom. 3, *De Serpentibus*, p. 34.

(i) PHILOSTR. L. III, c. 6 & seq.

& perçant, une crête rouge sur la tête semblable à un charbon allumé. Ceux du plat Pais, ne différoient que par la couleur de leurs écailles, qui sont argentées, & par l'usage qu'ils ont de fréquenter les rivières. Les autres qui vivent dans les marais sont presque noirs, plus lents à la course, & n'ont point de crêtes, comme toutes les femelles. Strabon dit (1) que c'est contre toute vérité que les peintres leur donnent des ailes; mais les Naturalistes & les Voïageurs conviennent aujourd'hui qu'il en est plusieurs de cette espèce.

Pierre précieuse dans sa tête.

Les uns & les autres sont très-communs, sans être absolument dangereux; car on prétend (m) que leur morsure n'est pas venimeuse. Cependant Ruysch prouve le contraire par différens exemples.

On trouve dans la tête de cet animal une pierre précieuse (n) qui jette autant de feu que le diamant,

(1) STRABO. L. XVI, p. 775.

(m) PLINIUS. L. XXIX, c. 4. *Loc. cit.* p. 32.

(n) *Idem.* L. XXVII, c. 10. SOLINUS. c. 30. PHILOSTR. L. III, c. 8. ISIDOR. *Orig.* L. XVI, c. 23. MARSILL. FICINUS. *De Triplici vita.*

naturellement taillée à différentes facettes, par où elle donne toutes sortes de couleurs. Mais pour conserver sa qualité & son brillant, il faut la tirer dans l'instant même que l'on coupe la tête au Dragon, sans quoi elle perd tout son prix; & si l'Ouvrier ne la travaille dans ces premiers jours, il ne lui est plus possible de vaincre sa dureté. Ficin dit que lorsqu'on l'a laissée quelques tems dans le vinaigre; elle se remue d'elle-même en ligne directe, & qu'ensuite elle décrit plusieurs cercles.

La superstition donnoit différentes vertus au corps de ce monstre. Elle disoit (o) que sa tête mise sous la porte des maisons les rendoit heureuses; que ses yeux pétris avec le miel guérissoient des fraieurs nocturnes; que la graisse du cœur enfermée dans la peau de Dain, & attachée au bras avec un nerf de Cheval, rendoit le jugement d'un procès favorable; que ses dents mises dans une peau de chèvre liée avec un nerf de cerf appaisoit le courroux d'un Maître.

Vertus prétendues de sa chair.

(o) PLINIUS. L. XXIX, c. 4.

tre irrité ; que sa chair broïée devoit le sort de tous les enchantemens, guérissoit plusieurs maladies, & devenoit un contre-poison souverain.

Manieres
de les pren-
dre.

De-là cette ardeur avec laquelle les Indiens lui faisoient la chasse. Ils étendoient à l'entrée des cavernes une grande pièce d'étoffe brochée d'or, qui servoit de charme aux yeux de ce monstre ; & lorsqu'ils l'avoient endormi au son de quelques instrumens, ils lui coupoient la tête. Il y avoit plus de risque & de peine pour ceux des montagnes, qu'il falloit poursuivre long-tems, & attaquer avec la flèche & la lance. Cet animal est par instinct ennemi mortel de l'Eléphant (p) ; il examine les endroits par où il a coûtume de passer, monte au haut d'un arbre, se jette sur lui, & l'entourre par tout le corps ; après qu'il lui a déchiré le ventre, il lui met sa tête dans les narines, lui fait perdre presque tout son sang & l'étouffe. Mais sa haine devient ici le symbole de celle des

(d) PLINIUS. L. VIII, c. 31. & 32. ALIANUS. L. VI, c. 21. POMP. MELA, L. III. De Indis.

hommes , presque toujours également pernicieuse & meurtriere pour l'un & l'autre ennemi. L'Eléphant meurt, il tombe , & par sa chute il écrase celui qui lui a donné la mort.

Sans les inondations qui arrivent tous les étés dans ce País, il seroit encore infecté par d'autres Serpens & insectes de différentes espèces (q) que la chaleur y fait naître & y entretient en très-grande quantité. De ce nombre est une espèce de Vipere très-dangereuse , & quelques autres reptiles dont la piquure est mortelle quand on ne se sert pas des simples qui en guérissent , & que la nature a heureusement rendu communs. Il est de ces Viperes qui ont neuf à dix coudées , d'autres un demi pié seulement , & celles-ci sont beaucoup plus à craindre , aussi-bien que le Scorpion & une infinité d'autres , que leur petitesse met à couvert de toutes les poursuites. Mais tous les ans la terre en est purgée par le dé-

(q) NEARCHUS & ARISTOBULUS apud Strabonem, L. XV, p. 706. & ARRIAN. De Indis. cap. 15. ROB. KNOX, Relat. de Ceylan, tom. 1, p. 73.

bordement des eaux ; sans quoi les maisons ne seroient pas habitables. Les Macédoniens en souffrirent beaucoup avant que d'en savoir le remède. Plusieurs en moururent, & les autres furent long-tems obligés de suspendre leurs lits à des branches d'arbres pour s'en garantir (r).

Les Four-
mis.

Les Fourmis qui découvrent les mines d'or, sont d'autant plus singulieres dans leur espèce ; qu'elles rendent un plus grand service, & qu'on n'en voit que dans la Province des Derdes, vers la source de l'Indus, & quelquefois en Ethiopie (s). Cet animal (r), ressemblant aux Fourmis ordinaires, est de la grosseur d'un Renard. Il a le poil de la couleur d'un Chat, & court avec toute la vitesse imaginable. Sa nature lui indique les endroits de la terre où est l'or le plus pur ; il s'y creuse un terrier, & jette dehors la mine qu'il y

(r) DIOD. L. XVII, p. 560.

(s) PHILOSTR. *in vita Apoll.* L. VI, c. 1.

(r) HEROD. L. III, c. 102. MEGASTHENES
apud Strabonem, L. XV, p. 705. PLINIUS. L. XI
c. 31. ARRIAN. *De Indis*, c. 15. CLEM. ALEX.
Prod. g. L. II, p. 207. POMP. MELA. L. III. *De*
Indis. V. BOCHART, *Hieroglic.* Part. II, L. VI, c. 4.

a trouvée. Mais, image naturelle d'un cœur avare, il n'en fait aucun usage, & ne veut pas permettre aux hommes d'en profiter, gardant jour & nuit son trésor, & écartant avec cruauté quiconque s'en approche, même sans aucun dessein de le lui ravir. Il n'y a que les plus grandes ardeurs du Soleil qui puissent l'obliger à rentrer dans son antre pour en fuir les rayons. Lorsque la Fourmi avide de sa proie, est forcée d'en interrompre la garde, les Indiens profitent de ce moment, ils se tiennent plusieurs heures en embuscade, faisoient le tems où ils ne sont point aperçus, enlèvent la mine, & se sauvent sur leurs Chameaux en toute diligence, de peur d'être dévorés.

Malgré le grand nombre de témoignages anciens qui parlent de cet animal extraordinaire, on n'en trouve aucun vestige dans les Voyageurs modernes. Mais ils assurent (u) qu'il y a dans toutes les Indes & aux Iles une si grande quantité de Four-

Fourmis
communes.

(u) Recueil des Voyages Hollandois, tom. I., p. 376. edit. d'Hollande.

mis, & qu'elles y font tant de mal, qu'il faut l'avoir vû pour le croire. On ne peut rien laisser sur la terre, ni vêtement ni toile, qui ne soit aussitôt couvert de ces insectes. Elles creusent un pain tout entier en un moment. Pour en éviter l'incommodité, autant qu'il est possible, les lits, les coffres & les armoires des Indiens sont élevés sur quatre piés, qui posent dans des vases pleins d'eau, & que l'on a soin d'éloigner de la muraille. Ceux qui veulent avoir des oiseaux, & les empêcher d'être mangés par les Fourmis, sont obligés de les mettre sur un grand bâton ou pié fait exprès avec un vaisseau rempli d'eau. S'ils étoient suspendus en l'air, elles s'y glisseroient par la corde; car elles marchent aussi aisément sur un plafond que sur la terre. Il y en a d'un doigt de long.

Gryphon,

Le Gryphon, suivant les Anciens, aprochoit de la premiere espèce de Fourmi. Ceux qui en parlent (x), le

(x) CYTESIAS. *in Indiciis*. c. 13. HEROD. L. III. c. 116. & L. IV, c. 13. PLIN. Liv. VI, cap. 2. PHILOSTR. L. III, c. 48. ALIAN. L. IV, c. 27.

représentent

représentent comme un animal qui tient du terrestre & de l'aérien. Ils le disent à quatre piés, de la grosseur d'un Lion; mais couvert de plumes; la tête & le bec d'un Aigle; noir par tout le corps, excepté sur la poitrine qui approche du rouge, & aiant des ailes à l'ordinaire, ou une membrane fine & déliée qui fait le même effet que des plumes. Les Anciens l'avoient consacré à Apollon, & l'ateloient au char du Soleil, parce qu'on croïoit qu'il pouvoit regarder fixement les raïons de cet Astre (y). Comme la Fourmi des Indes, il habitoit les déserts & les montagnes, il tiroit la mine d'or, & la gardoit avec le même attachement. Mais plus cruel & plus redoutable, il ne craignoit que le Lion, le Tigre & l'Elephant; & les Indiens ne s'exposoient à l'attaquer qu'après s'être assemblés en grand nombre. Ils alloient au clair de la Lune lui enlever ce riche butin, lorsqu'ils le croïoient endormi;

PHOTIUS *Codice 72. SERVIUS in Eclog. VIII.*
 RUYSCH. tom. 2. Mem. de l'Acad. tom. 3. Part 3.

(y) PIERIUS. *Hierogl. L. XXIII, fol. 167.*

146 HISTOIRE DES INDES
mais il s'éveilloit presque toujours ;
& alors il falloit acheter par un sanglant combat, qui coûtoit la vie à plusieurs , ce qui servoit à enrichir les autres. On ne peut cependant dissimuler que cet animal ne soit regardé comme imaginaire (z), même par quelques Anciens (a), du moins suivant la figure qu'on lui donnoit ; quoiqu'il y ait encore aujourd'hui un oiseau gris-blanc & très-cruel que l'on nomme Gryffon (b).

Singe.

Il seroit presqu'inutile de parler du Singe, si l'on ne devoit faire remarquer que c'est des Indes qu'il tire principalement son origine. On en voit dans ce Roïaume de toutes les couleurs & de toutes les sortes, (c), des gris, des roux, des blancs, des noirs ; & il en est venu en France de plus gros que des chiens ordinaires qui avoient la face d'un bleu

(z) *Dudum ea que finxit de Grypho etiam explosse antiquitas*, dit BOCHARD, *Hiern. c. 1. Part. II, L. VI, c. 2. Vide RUYSCH. tom. I, ad calcem.*

(a) ARRIAN. *Indic. c. 15. PLIN. L. X, c. 49.*

(b) Il y en avoit un dans la Ménagerie de M. le Duc, il y a quelques années.

(c) ALIAN. L. XV, c. 14. PLIN. L. VIII, c. 21.

est leste parfait. Cet animal est si commun dans quelques Villes (d), que souvent les maisons en sont couvertes, & qu'ils blessent toujours quelqu'un dans la rue quand ils trouvent de quoi jeter aux passans. En quelques campagnes, ils se postent sur des rochers, & accablent les Voïageurs à coups de pierres. Leur instinct d'imitation en fait tout le mérite & l'utilité. Dans les endroits où croissent le poivre (e) & le cocos, les Indiens se servent de son adresse pour en recueillir ce qu'ils ne pourroient avoir sans leur secours. Ils montent sur les premières branches, ils en cassent les extrémités où est le fruit, l'arrangent par terre, comme par jeu & se retirent. Les Singes qui les ont examinés avec attention, viennent aussi-tôt après sur les mêmes arbres, les dépouillent jusqu'à la cime, & disposent ces branches comme ils l'ont vû faire aux Indiens. Ceux-ci reviennent pendant la nuit, & enlèvent la récolte.

(d) THEVENOT. Voïage des Indes, chap. VI.

(e) PHILOSTR. L. III, c. 4.

Manière de
les prendre.

C'est par cette même envie de vouloir copier les hommes, que le Singe leur enseigne la maniere de le prendre. Les uns (f) portent des coupes pleines d'eau ou de miel, s'en frottent le visage devant eux, & y substituent adroitement de la glû, puis il se retirent. Les Singes qui les ont vûs de dessus un arbre ou un rocher, s'aprochent auprès de ces coupes pour en faire de même; mais ils s'aveuglent & se mettent dans l'impossibilité de fuir. D'autres portent des boîtes qu'ils mettent & ôtent plusieurs fois, & ils en laissent de petites enduites de glû. Quand ils sont retirés, les Singes viennent pour les mettre, & ne peuvent plus les ôter ni éviter le Chasseur. Quelquefois on porte encore des miroirs où l'on se regarde à différentes reprises, & l'on en laisse d'autres où sont des ressorts qui se relâchent & ferment dès qu'on les touche. Le Singe vient prendre ces miroirs pour s'examiner, & aussi-tôt il se trouve

(f) STRABO, L. XV, p. 699. DIOD. L. XVII ;
P. 560.

les deux pattes de devant engagées, & hors d'état de faire un pas. Mais le Lion lui fait une guerre plus cruelle. Il en aime la chair & fait qu'elle lui est bonne pour différentes maladies; ainsi il le recherche avec avidité, & en fait sa nourriture.

Il s'épou-
vantent les
Macedoniens

L'aventure qui arriva aux troupes d'Alexandre à l'occasion de ces animaux, est singulière. Comme elles marchent toujours en ordre, elles se trouverent dans des montagnes où il y avoit beaucoup de Singes (g), & l'on y campa la nuit suivante. Le lendemain, quand l'armée se mit en marche, elle aperçut à quelque distance une quantité prodigieuse de Singes qui s'étoient assemblés & rangés par escadrons. Les Macédoniens qui ne pouvoient rien soupçonner de pareil, crurent que c'étoit l'ennemi. On sonna la bataille, chacun se mit en armes, & se disposa au combat. Mais Taxile, Prince du País, qui s'étoit déjà rendu à Alexandre, lui dit ce que c'étoit que cette armée prétendue, & qu'il lui suffisoit d'avan-

(g) STRABO. ubi supra.

cer pour la mettre en fuite.

Leur attachement mu-
tuel.

Leur attachement les uns pour les autres est peut-être sans exemple dans le reste des animaux. On peut juger par ce trait singulier que rapporte le Baron Tavernier (h) :

» Revenant d'Agra avec le Chef ou
 » Président des Anglois qui retour-
 » noit à Surate, nous passâmes à qua-
 » tre ou cinq lieues d'Amenabad
 » dans une petite forêt de ces arbres
 » qu'on appelle *Mangues*. Nous y
 » vîmes quantité de gros Singes,
 » mâles & femelles, & plusieurs de
 » celles-ci tenoient leurs petits entre
 » leurs bras. Nous avions chacun no-
 » tre carosse, & le Président An-
 » glois fit arrêter le sien pour me
 » dire, qu'il avoit une excellente &
 » curieuse arquebuse; & sachant que
 » je tirois bien, il me pria de l'é-
 » prouver sur un de ces Singes. Un
 » de mes Valets qui étoit du País,
 » m'ayant fait signe de ne m'y pas
 » hasarder, je tâchai de dissuader le
 » Président de son dessein. Mais mal-
 » gré tout ce que je pus lui dire, il

(h) TAVERNIER. Voyage des Indes. L. I. c. 3.

tua d'un coup d'arquebuse une
 femelle de Singe, qui demeura
 étendue entre deux branches, lais-
 sant tomber ses petits à terre. Je
 vis aussi-tôt arriver ce que mon
 Valet avoit prévu. Tous les Sin-
 ges qui étoient sur ces arbres au
 nombre de plus de soixante, des-
 cendirent incontinent en furie, &
 se jetterent sur le carosse du Pré-
 sident, qu'ils auroient étranglé,
 sans le prompt secours qu'on y
 apporta, en fermant les portieres,
 & en mettant tous nos domestiques
 pour les chasser. Quoiqu'ils ne
 vinssent point à moi, je ne laissois
 pas de craindre la fureur de ces
 animaux, qui étoient gros & puis-
 sans; & ils poursuivirent le carosse
 du Président près d'une lieue; tant
 ils étoient irrités.

Il n'est parlé du Poéphage que
 dans *Ælien* (1). Cet animal, une
 fois plus gros qu'un Cheval ordi-
 naire, est extrêmement recherché
 des femmes Indiennes pour la beauté
 de son poil. Celui de la queue a trois

Poéphage.

(1) *De animalibus*, L. XVI, c. 11.

152 HISTOIRE DES INDES.
piés de long ; il est plus fin que les
cheveux , & elles s'en fervent dans
leurs coëffures de cérémonies. Mais
c'est un ornement qu'il n'est pas aisé
d'avoir. Outre que le Poéphaque est
fort rare , sa grosseur ne diminue
point sa légereté. On ne le prend
qu'à force de chevaux & de chiens.
Quand il se sent pressé , il s'acule ,
cache sa queue dans des ronces ou
des feuilles , & se défend avec ar-
deur. Souvent les chiens ne peuvent
le vaincre ; alors les Chasseurs lui
lancent des traits empoisonnés, dont
le venin est si prompt, qu'il en meurt
bien-tôt après. La peau est aussi pré-
cieuse que la queue, mais la chair
n'est d'aucun usage.

Souris des
Indes.

Ce qu'on appelle Souris des In-
des est un forte de bête, grosse com-
me un Chat, de la figure & du poil
d'une Marmotte.

Caméléon.

Tout ce que les Anciens ont dit
du Caméléon des Indes , est telle-
ment rempli d'incertitudes , de faul-
setés & de superstitions , qu'on est
forcé d'abandonner leur témoignage
pour suiyre celui des Modernes ; &

parmi ceux-ci on ne peut rien lire de mieux que la Dissertation de M. Perault (1), apuïée également sur l'érudition littéraire & sur la dissection d'un animal de cette espece. La plus grande partie de ce que je dirai n'en fera qu'un extrait. D'autant plus que ses observations se trouvent conformes à celles de Mademoiselle de Scuderi dans une Relation qu'elle a publiée de deux Caméléons qui lui furent apportés d'Afrique.

Cet animal ressemble pour la taille à un gros Lezard, excepté qu'il a deux oreilles fort grandes & fort larges, qu'il rabaisse sur son cou. Sa demeure ordinaire est dans les rochers. Il a quatre piés; & cinq doigts à chacun, dont il se sert pour se percher sur des branches d'arbres ou de buissons, auxquelles il s'attache encore avec sa queue qu'il y entortille. Son mouvement est aussi tardif que celui de la Tortue; excepté sur les arbres, où il se plaît davantage que sur la terre. Les plus longs ne portent pas plus de onze à douze

Enfure de
cet animal.

(1) Mem. de l'Acad. tom. III, part. I, p. 53.

154 HISTOIRE DES INDES
pouces depuis la tête jusqu'à l'extré-
mité de la queue, & un peu plus de
trois pouces de circonférence, en-
core se rétrécit-il quelquefois de la
moitié par tout le corps. Nous avons
vu le nôtre, dit M. Perrault, défen-
flé pendant un long espace, & bien
plus long-tems qu'enflé. En cet état
il paroïssoit si décharné, que l'épine
du dos étoit aiguë, comme si la peau
eût été collée sur les os; ce qui fai-
soit paroître plusieurs éminences. Les
côtes se pouvoient compter, & les
tendons des bras & des jambes se
faisoient voir très-distinctement. Cet-
te maigreur se connoissoit encore
quand il se contournoit le corps, car
il sembloit que c'étoit un sac aride
que l'on tordoit; ce que Tertullien
a remarqué quand il a dit que cet
animal n'est qu'une peau vivante. Or
cette maniere de s'enfler & de se
défenfler dans le Caméléon est telle,
qu'il paroît difficile de ne la pas attri-
buer à l'air qu'il respire; quoiqu'il
soit encore plus difficile de conce-
voir par quelles voies l'air peut pas-
ser du poulmon dans l'habitude du

corps, ainsi qu'il semble s'y communiquer. Cependant, malgré cette grande maigreur, on ne pouvoit sentir le battement du cœur, qui étoit encore plus caché & plus obscur que le mouvement de la respiration.

Sa peau étoit fort froide au toucher; la superficie en étoit inégale & relevée par de petites bosses comme le chagrin, mais pas si rudes, parce que chaque bosslette étoit fort polie. La couleur de ces petites éminences, lorsque le Caméléon étoit en repos à l'ombre, & qu'on avoit été quelque tems sans le toucher, étoit d'un gris bleuâtre, à la réserve du dessous des pattes, qui étoit d'un blanc tirant sur le jaune, & de quelques intervalles où l'on appercevoit la peau, qui étoit d'un rouge pâle & jaunâtre. Il y a aparence que la couleur naturelle de la peau du Caméléon, qui, selon Aristote, est le noir, étoit dans le nôtre ce gris qui le revêtoit par tout lorsqu'il étoit en repos, & qui est demeuré à l'envers de la peau lorsqu'il a été écorché.

Changement
de couleur.

Le dessus conserva encore que que
tems les taches & les différentes
couleurs qui y étoient quand il mou-
rut ; mais elles s'effacèrent presque
toutes quand la peau fut deséchée.
Or ce gris qui coloroit tout le Ca-
méléon exposé au grand jour , se
changeoit , lorsqu'on le mettoit au
soleil ; & tous les endroits de son
corps qui étoient frapés de la lumière,
prenoient , au lieu de leur gris bleuâ-
tre , un gris plus brun & tirant sur
le minime. Le reste de la peau qui
n'étoit point éclairée du soleil chan-
gea son gris en plusieurs couleurs
éclatantes , qui formoient des ondes
de la grandeur de la moitié du doigt.
Elles étoient toutes de couleur isa-
belle par le mélange d'un jaune pâle
dont les grains se colorerent , &
d'un rouge clair , qui étoit la cou-
leur du fond de la peau qui paroif-
soit entre les grains. Lorsque le so-
leil cessa de donner sur lui , la pre-
miere couleur grise revint peu à peu,
& se répandit par tout le corps.
Aiant été manié par quelqu'un de
la compagnie qui vouloit l'examiner

de près, il parut aussi-tôt sur les épaules & sur les jambes de devant, plusieurs taches fort noires de la grandeur de l'ongle; ce qui n'arrivoit point quand il étoit manié par ceux qui le gouvernoient. Quelquefois il devenoit tout marqueté de taches brunes, qui tiroient sur le verd. Ensuite on l'envelopa dans un linge, où aiant été deux ou trois minutes, on l'en retira blanchâtre; mais pas si blanc que celui dont parle Aldrovande, qui sembla disparoître, étant devenu, suivant ce Naturaliste, entierement semblable au linge dans lequel il avoit été mis. Le nôtre, qui avoit seulement changé son gris ordinaire en un gris fort pâle, se rebrunit peu à peu quelques momens après. Cette expérience nous fit connoître qu'il n'est pas vrai que le Caméléon prenne toutes les couleurs, excepté le blanc, comme veulent Plutarque & Solin. Car le nôtre paroissoit avoir tant de disposition à recevoir cette couleur, qu'il devenoit pâle toutes les nuits; & quand il fut mort, il avoit plus de

158 HISTOIRE DES INDES.
blanc que d'autres couleurs. Nous
avons aussi remarqué qu'il ne prend
jamais la même par tout le corps,
mais qu'il change toujours par rai-
& par taches, contre ce que dit
Aristote. Enfin pour achever l'ex-
périence des couleurs que le Camé-
léon peut prendre, on l'envelopa
dans différentes choses de diverses
couleurs; mais il n'en prit aucune,
comme il avoit pris la blanche; &
même il ne la prit que la première
fois, quoiqu'on réitérât cette expé-
rience à différens jours.

Sa nourriture.

Après l'examen de l'enflure &
des variations de cet animal, il en
restoit un troisième, non moins im-
portant; c'étoit de connoître l'ali-
ment dont il se nourrit. Tous les An-
ciens, & même quelques Modernes
ont assuré comme incontestable,
qu'il vit de l'air & des rayons du so-
leil; ce qui a occasionné le prover-
be, que ceux à qui l'on ne connoît
pas de bien, vivent du vent comme
le Caméléon. Mais cette erreur fut
découverte & démontrée par diffé-
rentes preuves. Les Naturalistes ne

étoient pas aperçus de la légéreté avec laquelle il se sert de sa langue pour prendre les animaux dont il se nourrit. Il s'y forme continuellement une glû naturelle qui attire les mouches & les autres insectes, & qu'il avale avec une si grande vitesse qu'à peine peut-on s'apercevoir du mouvement qu'il fait en la retirant. Lorsqu'on l'examina avec un microscope, parce qu'elle est extrêmement petite, on y vit quantité de petites rides en travers, qui monstroient la facilité du Caméléon à la mouvoir. En le disséquant, on trouva dans le ventricule & les intestins les mouches & les vers qu'on lui avoit vû avaler. Il vuida même des pierres de la grosseur d'un poids, qu'il n'avoit point avalées; ce qui donna sujet à de nouvelles observations. Après les avoir examinées curieusement, on s'aperçut qu'elles étoient si légères, que quand on les eut mises dans le vinaigre distillé, elles s'élevoient du fond du vaisseau lorsqu'on l'agitoit; qu'elles s'y dissolvoient; & qu'une qui se fendit

160 HISTOIRE DES INDES.
enfermoit dans son milieu la tête
d'une mouche, autour de laquelle
la matiere pierreuse s'étoit amassée.
On dit que le Caméléon ne craint
pas la morsure du Serpent (a).

Musc.

De tous les avantages que les
Anciens retiroient des Indes ou des
autres pais de l'Orient, nous n'en
avons perdu que la teinture du pour-
pre; mais cette perte a été réparée
par un grand nombre d'autres dé-
couvertes qui ne sont ni moins pré-
cieuses ni moins utiles. Le Musc est
une des principales; & nous ne
voions pas qu'ils en aient eu con-
noissance. Pline qui n'a rien oublié
de tout ce qui étoit intéressant dans
la nature, n'a pas même écrit ce
nom, que l'on trouve pour la pre-
miere fois dans Arnobe & dans A-
pulée. On ignoroit donc ancienne-
ment l'usage de ce parfum exquis,
quand il est temperé, & qui fait l'a-
me, la douceur & l'agrément de
tous les autres par un heureux mé-
lange.

Il nous vient d'un animal de la
(a) *ELIANUS. De Animal., Lib. IV, c. 33.*
grosleur

grosseur d'un Dain ou d'un Faon qui est très-commun aux Indes & à la Chine, & que l'on nomme *Mosch* ou *Musc*. Le Musc, disent nos Voïageurs (m) est si paresseux que les Chasseurs ont de la peine à le faire lever, & qu'il se laisse égorger sans aucune résistance. On lui coupe aussi-tôt une petite vessie, couverte du duvet qu'il a au nombril, on en tire une espèce de suc ou de sang caillé odoriferant; puis on l'écorche, & on le coupe en morceaux. Outre cette liqueur, qui fait l'élixir du Musc, on en compose encore de trois manieres. On prend les quartiers de derriere de cet animal depuis les rognons, on les broie avec un peu de sang dans un mortier de pierre, jusqu'à ce que le tout soit réduit en bouillie, que l'on fait sécher & que l'on met dans de petits sacs, faits de la peau de cet animal. Quand on en veut faire de moindre qualité, qui ne laisse pourtant pas d'être bon, on pile & on broie sans distinction toutes les par-

(m) LE BRUN. p. 121. PHIL. MARTIN. Atlas de la Chine. MANDESL. p. 81.

162 HISTOIRE DE SN DES.
ties de cet animal ensemble, & on
les réduit de même en bouillie, en
y mêlant un peu de sang, & on les
met comme le premier dans des sacs
de la même peau. La dernière espèce
de Musc, qui est aussi fort esti-
mée, quoiqu'elle ne soit pas si par-
faite, se fait des parties de devant
de cet animal, depuis les rognons
jusqu'à la tête, de sorte qu'il ne s'en
perd rien.

Quelques Auteurs ont prétendu
que le Musc étoit le même animal
que la Gazelle. Mais Messieurs de
l'Académie qui ont dissequé plusieurs
de celles-ci, n'ont pas même insinué
la moindre ressemblance dans leurs
Mémoires (n).

Le Filander.

Le Voïageur moderne que nous
venons de citer (o), parle d'un
animal dont la singularité ne permet
pas qu'on le passe sous silence. Voici
comme il s'en explique: Etant à la
maison de campagne du Général de
Batavia, je vis un certain animal

(n) T. III, part. I, p. 95.

(o) LE BRAUN. p. 347.

On nomme *Filander*, qui a quelque chose de fort singulier. Il y en avoit plusieurs qui couroient avec des lapins, & qui avoient leurs tanières sur une petite colline environnée d'une palissade. Cet animal a les jambes de derrière beaucoup plus grandes que celles de devant, & il est à peu près de la grandeur & du poil d'un gros lièvre; il a la tête approchant de celle d'un Renard & la queue pointue. Ce qu'il a d'extraordinaire est une ouverture sous le ventre, en forme de sac, dans lequel ses petits se cachent lorsqu'on approche d'eux. On leur voit assez souvent la tête & le cou hors de ce sac. Mais quand la mere court, ils se retirent tout au fond, parce qu'elle s'élançe fort en courant.

Tels sont les plus remarquables animaux terrestres qui se trouvent dans les Indes. Il en est encore un grand nombre d'autres singuliers & uniques dans leur espèce; mais auxquels nous ne croions pas devoir nous arrêter, soit parce qu'ils sont peu importans, soit parce que nous

les connoissons si imparfaitement qu'on ne pourroit en parler d'une maniere capable de satisfaire. La mer qui borne ce païs, l'Indus, le Gange & les autres Rivieres produisent des aquatiques aussi extraordinaires. Voici les plus intéressans.

Dauphin.

Les caracteres du Dauphin l'ont rendu le plus célèbre de tous les poissons. Les Anciens n'en ont parlé qu'avec des termes d'admiration (q). Il n'en est point, selon eux, qui nâge avec plus de vitesse & de légereté; il passe le vol d'un oiseau, & il atteint presque à la rapidité du trait; il est le seul qui ne puisse pas vivre la tête dans l'eau. Lorsqu'il plonge pour attraper les poissons dont il fait sa proie, il revient avec tant d'agilité, qu'on en voioit s'élever par-dessus les voiles d'un na-

(q) ARIST. L. IX, § 48. PLIN. L. IX, c. 8. STRABO. L. XV, p. 719. ÆLIAN. L. XII, c. 12. ATHEN. *Deipn.* L. XIII. PHILOST. *Icon.* L. I, c. 19. RUYSC. t. 1, p. 154. Vossius a recueilli fort au long tout ce que l'antiquité a dit des Dauphins. *De Idolis.* L. IV, depuis le Ch. 3 jusqu'au 37. Pierius en rapporte des choses très-curieuses dans ses Hieroglyphes. Lib. XXVI. fol. 194 & 199.

Il aime à s'aprocher des hommes, il joue agréablement devant les vaisseaux, & pousse une sorte de cris semblable à un gémissement de tendresse. Ils disent tous que cet animal étoit commun dans la mer des Indes, dans l'Archipel & dans l'Océan Atlantique. Ils lui attribuent un instinct de douceur & de reconnaissance qui pourroit aller de pair avec les plus beaux sentimens de l'humanité. Enfin les Mytologues (r) ont étendu leurs fictions jusques sur cet animal, dont ils ont fait une constellation.

Mais les Naturalistes modernes prétendent que le Dauphin est un animal imaginaire, qui n'exista jamais dans la nature, tel qu'on le dépeint. Ils veulent que ce soit ou le Porc marin (s), ou le Thon, ou la Lamie, ou le Lamantin; & il est vrai qu'on ne voit aujourd'hui aucun poisson qui ressemble au Dauphin tel qu'il est dépeint dans les armoiries,

(r) HIGIN. Fab. CXCIV. ARAT. *Phænomen.* in *Delphis & Oriens.* OVID. L. III, F. XI.

(s) Voyez les voyages des Hollandois. t. 1, p. 259.

& sur la couronne du premier Fils de France. Les meilleurs Auteurs qui en ont donné la figure, le représentent à peu près de la figure du Thon ou du Marsouin. J'ai vu faire à ceux-ci dans la Mer quelque chose qui approche de la familiarité que l'on attribue au Dauphin. Cependant on a de la peine à croire que tout ce qui a été dit de cet animal ne soit fondé que sur des fables & des impostures ; d'autant plus qu'en 1552, on prit (r) encore à Quinboroug & à Blackwal des Dauphins qui surpassoient le plus fort Cheval.

Voici ce qu'on en lit (u) dans Corneille le Brun, l'un des meilleurs, des plus exacts & des plus sinceres voïageurs que nous aïons.

» Près de Mangeloor, nous prîmes,
 » le 30 Novembre 1705, des Dau-
 » phins, tant avec des harpons qu'avec
 » des hameçons. On attache à ceux-
 » ci un paquet de petites plumes,
 » & on les jette en mer au bout
 » d'un cordeau qui tient à une per-

(r) Dictionnaire de Trévoux au mot *Dauphin*.

(u) Voïage du Levant. p. 324. & suiv.

» che. Les Dauphins qui prennent
 » ces petites plumes pour des pois-
 » sons volans dont il se repaissent ,
 » voltigent continuellement autour
 » du vaisseau , jusqu'à ce qu'ils soient
 » pris. Cela est d'autant moins ex-
 » traordinaire , que ces petits pois-
 » sons qui craignent les Dauphins ,
 » volent autant qu'ils peuvent au-
 » dessus de la surface de la Mer &
 » le font même assez loin. Mais
 » comme ils se replongent souvent
 » dans l'eau , les Dauphins s'en fai-
 » sissent , comme je l'ai vû souvent.
 » J'en ai conservé trois dans de l'es-
 » prit de vin , qui étoient tombés en
 » volant sur le tillac de notre vais-
 » seau , chose fort ordinaire. Nous
 » primes un de ces Dauphins qui
 » avoit quatre piés de long & la tête
 » grosse de dix pouces. Ils ont le
 » ventre jaune , tacheté de bleu jus-
 » qu'aux yeux ; le reste en est d'un
 » bleu clair , avec des taches d'un
 » bleu plus foncé , sur-tout autour
 » de la tête. Les nageoires en font
 » violettes , vertes & blanches , avec
 » du jaune aux extrémités. Ils chan-

» gent de couleur en mourant, &
 » ressemblent à de la porcelaine. Ils
 » ont une nageoire sur le dos depuis
 » le col jusqu'à la queue, deux au-
 » tres sur le ventre proche du col,
 » & une autre à chaque côté de la
 » tête, la queue fourchue, & la pru-
 » nelle de l'œil entourrée d'un cer-
 » cle blanc, avec une petite bouche
 » & de petites dents. Au reste, la
 » tête des mâles est beaucoup plus
 » grosse que celle des femelles, &
 » ils ont plus d'intestins. On les man-
 » ge aprétés comme la Merluche,
 » & ils ont assez bon goût ». Selon
 la figure qui en est représentée au
 même endroit, & dessinée de la
 main de l'Auteur, le Dauphin a la
 tête écrasée comme la Solle, mais
 ronde & proportionnée à un poisson
 de quatre piés, le corps presque
 semblable à l'Esturgeon, l'arrête ex-
 térieure du dos de même qu'à la Per-
 che, & la queue fourchue comme
 celle du Maquereau.

On attire aisément le Dauphin sur
 le rivage par le chant, ou le son d'un
 instrument de musique, ou l'apas de
 quelque

quelque nourriture. Il reconnoit ceux qui lui font du bien, & s'afflige quand il les voit se retirer. On a vu, & admiré tant de fois avec plaisir l'histoire qui arriva dans la Campanie sous l'Empire d'Auguste, & qui fut attestée par Mécénas & plusieurs grands hommes de ce siècle. Un enfant de Baies (x) obligé d'aller souvent à Pouffole aux Ecoles publiques, avoit apri-voisé un Dauphin en passant le Golfe qui séparoit ces deux Villes. Le poisson remarqua le tems où ce jeune homme venoit s'embarquer, & l'attendit sur le rivage. Il joua long-tems auprès de lui pour gagner son amitié & sa confiance; il l'engagea par ses mouvemens à monter sur son dos, & le transporta à l'autre bord. Après la classe de l'écolier, le Dauphin vint le prendre, & le remit au Port de Baies. Cet exercice continua sans interruption pendant plusieurs années, & toute la Ville accouroit pour en être témoin. Mais l'enfant aiant été attaqué d'une ma-

(x) PLIN. Lib. IX, c. 8.

ladie dont il mourut, le poisson erroit sans cesse sur le rivage, & ne voiant plus venir celui qu'il aimoit, il se laissa mourir de langueur.

La même chose arrivée en plusieurs endroits devient plus croïable. On l'a vu à Alexandrie sous Ptolémée Philadelphe, avec des circonstances particulieres. Un Dauphin s'aprocha d'une compagnie de jeunes gens (y) qui se baignoient dans la mer; & après les avoir tous examinés, il s'attacha à celui qui étoit le plus beau. Il vint auprès de lui, & d'abord le jeune homme en fut effraïé; mais voiant que le poisson cherchoit à lui plaire, il se rassura, il monta sur son dos, & se promena long-tems dans la Mer, en le conduisant comme il vouloit. Il y revint à différentes reprises, & cet exercice fut un spectacle public. Malheureusement il donna autant d'affliction qu'il avoit causé de plaisir. Un jour le Dauphin manqua de coucher assez bas les arêtes qu'il a sur le dos; il en entra une dans la

(y) *ÆLIAN. L. VI, c. 15.*

chair de celui qu'il portoit, qui lui perça une veine, & lui fit perdre tout son sang. Le poisson sentant le jeune homme sans connoissance, puisqu'il ne le gouvernoit plus, le ramena sur le bord; & le voyant prêt à expirer, il voulut s'en punir lui-même, & demeura sur le sable, où il mourut.

Si le trait de reconnoissance qu'on raconte, est véritable, il fait autant d'honneur à ces animaux que de honte à l'humanité. Cœranus, Négociant de Paros (τ), vit à Byzance des Pêcheurs qui avoient pris des Dauphins, & qui se préparoient à les égorger. Il les acheta, & les fit remettre dans la Mer. L'instinct leur inspira tout ce qu'auroit pu dicter la raison. Ils s'attachèrent au vaisseau de Cœranus qui revenoit en Grece, le sauverent du naufrage que fit son Navire, & le conduisirent à Paros. Cœranus conserva depuis une sorte de commerce avec eux. Quand il fut mort, ses parens l'inhumerent sur le bord de la mer. On ne fait

(b) ÆLIAN, L. VIII, c. 3.

comment les Dauphins en eurent connoissance. Ils s'aprocherent du boucher le plus qu'il fut possible, & y demeurèrent jusqu'à ce qu'il fut consumé, comme pour assister à ses funérailles. L'homme s'estimeroit heureux, si ceux à qui il a fait plaisir, ne prévenoient point sa mort pour le paier d'ingratitude.

Il est vrai que tous ne sont pas aussi traitables. Il y en a près l'île de Taprobane (a) qu'on peut appeller de vrais monstres marins, dont la dent est extrêmement dangereuse, & qui dévorent les passans. Mais les autres ont la douceur en partage. Ils aident les Mariniers à la pêche (b); ils s'aiment & se défendent les uns les autres au péril de leur vie (c); c'est pour cette raison qu'ils ne vont jamais seuls. Le plus sûr moïen pour les prendre, est de les attirer sur le rivage (d) par le son d'un organe ou d'un instru-

(a) *ÆLIANUS* L. XVI, c. 18. *ARRIAN.* *Indic.* c. 19. *STRABO* L. XV, p. 719.

(b) *PLIN.* L. IX, c. 8.

(c) *ÆLIAN.* L. V, c. 6.

(d) *PLIN.* L. XI, c. 37.

mement mélodieux. Ils n'ont d'antipathie que pour le Crocodile qu'ils méprisent en fuite, & qu'ils percent souvent avec les pointes qu'ils ont sur le dos. On ne fait pourquoi les Anciens (e) n'en vouloient pas manger la chair; à moins que ce ne fût par une suite du respect qu'ils portoient à ce poisson; comme les Cyrénéens qui lui avoient consacré un oracle (f). La même idée fit qu'Alexandre revenu à Babylone, nomma un enfant pour Prêtre de Neptune (g), parce que le Dauphin aime la jeunesse.

On ne trouve dans aucun endroit du monde, des monstres tels qu'en produisent la mer & les grands fleuves des Indes. Nous les connoissons par le témoignage des Ecrivains mêmes qui les avoient vus. Nearque (h), Amiral des Macédoniens qu'Alexandre avoit embarqués pour retourner à Babylone, aperçut par un grand calme des montagnes d'eau

Monstres
marins.

(e) Vide CASAUB. in Athen. L. VII, c. 7.

(f) STRABO. L. I, p. 56.

(g) PLIN. L. IX, c. 8.

(h) ARRIAN. Indica. c. 30. PLIN. L. IX, c. 3.
PHILOST. in vit Apol L. III, c. 57.

qui se formoient dans la Mer, avec un bruit épouvantable. Ni lui ni les Grecs n'en favoient la raison. Quand ils eurent appris des Indiens que c'étoient des Baleines, ils en furent tellement effraïés, que les rames leurs tomberent des mains, & qu'ils succrurent au moment d'être engloutis. Nearque les rassûra difficilement : il fit ranger les vaisseaux de front, comme pour livrer un combat naval ; & commanda aux troupes de pousser de grands cris & de sonner de la trompette pour épouvanter les monstres. L'expédient fut favorable ; bientôt on les vit disparoître, & se précipiter dans le sein des eaux.

Les Grecs ne furent plus étonnés de ces mouvemens extraordinaires, quand ils connurent la grosseur énorme de ces animaux. Les flots de la Mer en jettent souvent sur les côtes des Ichthyophages, & quelquefois elle se retire avec tant de promptitude qu'ils ne peuvent en suivre le torrent. Ils meurent ainsi sur l'arène, & le peuple de ce pais

s'en sert pour bâtir des maisons. Des arêtes qui sont sur le ventre, on en fait des folives, les joues servent de portes ou de tables, & chaque jointure des nœuds qui sont sur le dos, forme un mortier où l'on moule le bled au défaut de moulin. Il est de ces Baleines qui portent cent coudées de long, & dont la peau a deux piés d'épaisseur.

Parmi ces monstres, il y avoit des Eléphants marins (i), cinq fois plus gros que ceux de terre, dont une côte avoit vingt coudées de long. On donnoit à quelques-uns de ces poissons le nom des animaux terrestres auxquels ils ressembloient. On les apelloit Lions, Pantheres, Beliers, Chiens, ou autrement. Mais il y en avoit plusieurs auxquels on ne savoit quels noms donner. Quelques-uns avoient la tête d'une femme, hérissée de pointes. D'autres étoient si extraordinaires que la parole ni le pinceau ne pouvoient en faire le portrait. On en voioit traî-

(i) PLIN. L. IX. ALIAN. L. XVI, c. 12 & 18.
Consule RUYSCH.

ner de longues queues couvertes d'écaillés ou d'une espèce de poil, avec des nageoires en forme de pieds, & des pattes semblables à celles d'une Ecrevisse. Quelques-uns sortoient de l'eau pendant la nuit pour aller paître dans les campagnes, où ils ravageoient les arbres & les moissons. Il s'en trouvoit de si venimeux, que leur seul attouchement étoit un poison mortel.

Ver particulier.

L'Inde & le Gange nourrissent une sorte de Ver (1) qui n'a point de semblable dans le reste de la nature. Il croît jusqu'à la longueur de sept coudées (m), & de deux piés de circonférence. Il n'a à chaque machoire qu'une dent de quatre pouces; mais elles sont si fortes, que quelque animal qui vienne boire dans le Fleuve, soit un Cheval, un Bœuf, un Chameau ou un Eléphant, il l'entraîne, & lui déchire tout le corps, excepté les entrailles. On le prenoit avec un

(1) Ctes. Indics. n. 27. PLIN. L. IX, c. 15.
 ELIAN. L. V, c. 3. PHIL. in vitâ Apol. L. III, c. 1.
 7m) PLINIE dit soixante.

hameçon auquel on attacheoit un
 Morion ou un Chevreau. Les Pê-
 cheurs le tiroient sur le rivage, &
 le suspendoient par la queue pendant
 trois semaines. Là il jettoit une hui-
 le qui s'enflammoit d'elle-même,
 quand on la laissoit à l'air. Pendant
 que les Rois de Perse eurent l'Em-
 pire des Indes, on étoit obligé de
 leur envoier toute celle qui se fai-
 soit; & ils s'en servoient dans les
 sièges pour jeter sur les portes des
 Villes, qui prenoient feu aussi-tôt.
 Il y a une autre espèce de poisson,
 que l'on nomme également Ver, dont
 la nature est d'autant plus singuliere,
 que les différens états par où il pas-
 se, semblent moins pouvoir s'acom-
 moder à l'eau. D'abord il se forme
 dans un tuyau (n), d'où il ne mon-
 tre que ses cornes; il en sort après
 quelque tems sous la forme d'un
 vermilseau; il se renferme ensuite
 dans une bogue comme un Ver à
 soie, & reparoît avec les ailes d'un
 Papillon. On fait de ce qu'il a filé
 pour construire sa bogue, les plus
 fines étoffes du païs.

(n) S. AMBR. *Hexameron*, L. V, c. 23.

Tortue.

Quoique la Tortue ne soit pas particulière aux Indes, celles que l'on y trouve deviennent remarquables par-dessus toutes les autres par leur grandeur prodigieuse. Il y en a de trois sortes (o) ; les unes vivent sur la terre, les autres dans la mer, quelques-unes dans l'eau douce. La figure de cet animal est extraordinaire. Il a la tête fort petite, & nullement proportionnée au corps. Quoiqu'il n'ait point de dents ni de langue, il brise néanmoins les coquillages & la pierre même, par la dureté de ses levres. Ses pattes sont fort basses, & l'on en connoît la lenteur. Il a sur le dos un morceau de chair qui communique à l'écaille dont il est entièrement couvert, qui s'étend bien au-delà de son corps, & le deffend des attaques & des coups qu'on lui porteroit. Cette écaille est la principale raison qui fait rechercher la Tortue. Il y en a de cinq & six piés de long ; &

(o) PLIN. L. VI, c. 22, L. IX, c. 10 & 11, L. XXXII, c. 4. STRABO. L. XVI, p. 773. ALIAN. L. XVI, c. 14 & 17. Mém. de l'Acad. tom. III, part. 2.

si l'on en croit quelques Anciens, il en est de quinze coudées, & par conséquent assez grandes pour couvrir une chambre où plusieurs personnes peuvent habiter. Celles-ci se trouvoient principalement aux environs de l'île de Taprobane & dans le Gange. D'autres servoient à faire des Barques pour les Pêcheurs. On prend la Tortue de différentes manières. Quand elle s'écarte pendant la nuit pour aller paître dans la campagne, souvent elle se remplit trop, & n'a plus la force de se retirer. Quelquefois elle est surprise par le reflux de la Mer trop précipité, & demeure sur le sable. Ou bien on la prend sur ses œufs, semblables à ceux des oiseaux, mais dont elle fait jusqu'à cent. Carbilus Pollio, Romain célèbre par le goût qu'il avoit pour les ouvrages qui introduisent le luxe en dégénérant de l'ancienne simplicité, imagina le premier de scier l'écaille par lames, pour en plaquer différens ouvrages. Et depuis on a trouvé la manière de la fonder ou de la pétrir.

Poissons volans.

A cette pesanteur de la Torque ; la nature oppofoit dans les Indes l'agilité des poiffons volans. On appelle (p) ainfi certains aquatiques, qui fortent habituellement des Fleuves & de la Mer, & fe répandent dans les prairies en fautant comme les grenouilles.

Ils fe nomment *Hoangcioqu*, félon le P. Martini, qui dit (q) que c'eft un poiffon jaune, ou plutôt un oifeau ; car en été il vole fur les montagnes ; & quand l'automne eft paffé, il fe jette dans la Mer, & devient fort délicat. Il parle d'un autre forte d'animal que l'on voit dans la mer de Canton, qui a la tête d'un oifeau & la queue d'un poiffon. On voit auffi de ces poiffons volans en Amérique (qq), qui fortent de la Mer par groffes troupes, qui volent à la hauteur d'une pique, & à cent pas loin, mais point au-delà, parce

(p) THEOPHR. *apud Athenæum* L. VIII, pag. 332. *Vile CASAB. animadverfiones* L. VIII, c. 2. Voyages Arabes donnés par l'Abbé de Vertot p. 25.

(q) MART. Atlas Sin, p. 171 & 173.

(qq) Histoire des Annales, c. 1, art. 1.

que leurs ailes se séchent au soleil. Ils sont presque semblables à des Harans, & leurs ailes aprochent de celles des Chauvesouris.

Rien n'étoit plus célèbre que la Pourpre. Les Pheniciens la connoissoient; elle devint la source de leurs richesses & de leur luxe. Mais le nom de Pourpre (r) est très-équivoque par lui-même, soit qu'on le prenne pour la couleur, soit qu'on veuille parler du poisson dont on la tiroit. Nous n'avons pas de termes François pour exprimer les différentes sortes de coquillages d'où venoit cette teinture célèbre & précieuse; & la plupart des Auteurs, sur tout des Poëtes, ont confondu la Pourpre véritable avec le *Conchylium*, le *Murex* & le *Buccinus*. Il est cependant certain que c'étoient autant de poissons différens, qui ne convenoient que dans le genre de coquillage; mais qui produisoient chacun leur couleur propre, ou du moins

Pourpre

(r) PLIN. L. IX, c. 36. & seq. ALIAM. L. VII, c. 34. & L. XVI, c. 1. V. BOCH. part. I, L. V, c. 11. ATHEN. *Deipn.* L. III, pag. 86 & seq. PIER. *Hieroglyf.* L. XXVIII, fol. 204 & seq.

leurs nuances particulieres, comme le bleu céleste, ou plus foncé, le violet simple, ou mêlé de craie, ou de couleur de feu. Encore, comme il y avoit plusieurs espèces de Pourpres plus estimées les unes que les autres, on ne peut douter que la teinture n'en marquât la différence. Le *Buccinus* ressemble à la trompe des anciens, d'où est venu le mot de *Buccina*, qui exprime les trompettes d'à présent. La Pourpre au contraire, est droite; sa coquille finit en pointe, elle va en vis canelée, & augmente tous les ans d'un tour jusqu'au septième. La pêche s'en faisoit au Printems, dans une nasse de cordes ou d'osier, où l'on mettoit un poisson dont elle venoit sucer le sang. Elle le tiroit avec tant d'avidité, que sa langue se grossissoit à ne pouvoir la retirer. Alors le Pêcheur levoit la nasse, il écrasoit d'un seul coup le coquillage & le poisson, sans quoi le moindre instant de langueur en faisoit perdre toute la vertu, il en faignoit aussi-tôt la langue à la principale veine, & la liqueur qui en sortoit fai-

soit cette teinture si recherchée. Quelquefois on teignoit des pièces d'étoffe entières ; d'autres fois ce n'étoit que la soie filée ; & en la travaillant, on mettoit une raie pourpre & une raie blanche. Mais de quelque maniere qu'elle fût employée, elle étoit d'un si grand prix, que les Princes seuls ou les personnes extrêmement riches pouvoient en porter. C'est de cette étoffe unie ou raïée qu'étoient faits les habits des Rois de Perse. Ce qu'Alexandre en trouva dans le Palais de Persepolis, fut regardé comme la plus précieuse partie du butin, & montoit à des sommes immenses. On ne comprend pas comment cette teinture fut depuis si négligée qu'on en perdit totalement le secret, & que personne ne fait aujourd'hui la maniere de teindre l'ancienne pourpre.

Ce n'étoit pas la seule richesse que les Indiens tiraient de la Mer ; le luxe & l'idée des hommes convertirent en tresors ce que le hazard avoit fait trouver aux Pêcheurs, & qu'ils mépriserent long-tems. Mais

Perles.

la vanité fut y mettre le prix ; & quand elle y eut pris goût, elle ne connut plus de bornes à sa dépense ni aux dangers qu'elle faisoit courir à ceux qui vouloient profiter de son empressement. C'est à la Perle que ces vérités appartiennent dans tous leurs points. Le poisson qui la produit (s) est une espèce d'huitre plus grande que les nôtres, très-commune sur les côtes d'Ormus ; de Comorin & de Ceylan ou Taprobane ; on la nomme *Mere-perle*. Pour la prendre il n'est point de périls auxquels ne s'exposent les Pêcheurs. Il faut qu'ils plongent jusqu'à vingt & trente brasses dans une Mer remplie de monstres altérés du sang humain. Au lieu d'ancre pour tenir leur nasse, ils jettent dans l'eau une pierre attachée à une corde, & plongent pour chercher les coquilles ; aiant un sac pendu au cou, & deux pier-

(s) PLIN. L. IX, c. 35. ELIAN. L. X. c. 13. L. V, c. 8. ATHEN. L. III, p. 93. *suiv.* Hist. nat. des Indes de Joseph Acosta. L. IV, c. 15. Hist. génér. des Indes de Lopés Gomara. Lib. VI, c. . . Voïages des Indes. t. V, p. 265. AMM. MARCEL. L. XXVIII, c. 12.

303 à leurs côtés pour les soutenir contre les vagues (r). Plus le poisson est grand, plus il se tient avant dans la Mer; & si quelquefois on le trouve près du rivage, c'est un effet de la tempête qui l'y a porté. Lorsqu'il vient que les plongeurs viennent pour le prendre, il s'attache si fortement aux rochers, qu'on ne l'arrache qu'avec de grandes difficultés; souvent on est contraint de l'abandonner, ou même on le prend pour une pierre. C'est dans ce coquillage que se trouvent les Perles, comme de petites bouteilles d'eau, qui se durcissent à l'air, & que l'on nettoie avec art. Il est telle Huitre qui a dix ou vingt perles, & davantage (u), mais alors elles sont très-petites. Quand il n'y en a qu'une, sa grosseur & sa qualité la rendent plus précieu-

(r) Mandello dit qu'en Perse, on enferme la tête du Pêcheur dans un étui de cuir bouilli qui n'a point d'autre ouverture que par un tuyau qui va jusqu'au dessus de l'eau, p. 72, mais cela ne paroît pas possible; car comment serrer assez sur le cou pour empêcher l'eau d'entrer, sans étrangler le Pêcheur.

(u) Consultez sur-tout ce détail les voyages de Tavernier aux Indes, tom. IV, L. II, ch. 20 & 22.

se que le grand nombre des autres. La coquille même de ce poisson a son prix ; c'est ce qu'on nomme la *nacre de perle*. On peut juger par les morceaux que nous en avons, de quelle grandeur elle sont ordinairement.

Philostate rapporte (x) une méthode particulière de quelques Pêcheurs Indiens. Ils portoient un vase rempli d'un baume odoriferant, & le présentoient aux Mère-perles, qui le suçoient avec avidité. Pendant qu'elles se remplissoient, ils ouvroient avec un poinçon les jointures de la coquille, d'où il sortoit une liqueur blanche goutte à goutte, qui devenoit ferme un moment après, & formoit la perle. Si le fait est véritable, c'étoit donc une espèce d'Huitre différente des autres, quoique Plin & Athenée semblent dire que la Perle venoit par l'écoulement d'une liqueur.

Aujourd'hui, dans quelques Isles soumises aux Rois des Indes, il n'y a point de droit pour la vente des

(x) PHILOST. *in vita Apollonii*. L. III, c. 37.

Perles (y) ; mais le Prince en fait paier de très considérables pour le loier des pierres qui sont nécessaires à la pêche. La plus abondante est à Pîle Manar, près de Ceylan (z), que les Hollandois ont prise sur les Portugais. Ceux qui y pêchent paient un tribut aux Hollandois, qui font acheter par un Brachmane presque toutes les Perles que l'on en tire, & ils les ont ordinairement à bon marché ; ce qui fait que les Pêcheurs ont peu de profit de leur travail, & que les Hollandois gagnent beaucoup. La même chose se fait à Tutucorim, vis-à-vis l'île de Manar. Les Perles de ces pêches sont plus belles que celles qui se prennent dans la mer de Perse près de Bahrein, mais elles ne sont pas si grosses. On a quelquefois gâté ces deux pêches des Indes, en jettant au fonds de la mer une drogue qui chassoit les Mere-perles, & les empêchoit pendant plusieurs années d'y reve-

(y) Voyages de le Brun, p. 33.

(z) Voyages de Thevenot, tom. III, part. L. II, c. 11.

nir. Ceux qui le faisoient falloient aussi-tôt sur les côtes où il les fa-voient retirées, & devenoient riches avant qu'on eût connu que la pêche y étoit bonne. Depuis quelques siècles (a) on en a trouvé dans la mer du Nord. Ammien Marcellin dit que de son tems on en prenoit aussi dans la mer Britannique ; mais qu'elles étoient bien inférieures à celles des Indes.

Crocodile.

Quoique nous aïons déjà parlé du Crocodile dans l'Histoire des Egyptiens, nous ne pouvons cependant nous dispenser de dire ici quelque chose de ceux que l'on trouve aux Indes & dans les Isles voisines. Les plus monstrueux (b) que la nature produise, se voient dans les marais sur le bord du Gange ; & ils sont si grands, qu'un homme pourroit se tenir debout entre les deux machoires lorsqu'ils ont la gueule ouverte.

(a) Hist. nat. des Indes, L. IV, c. 15.

(b) HEROD. L. II. CTESIAS, n. 27. ARIST. L. II, c. 10. ALIAN. var. in lotis. PLIN. L. VIII, c. 21. STRABO. L. XV, p. 696. Q. CURT. L. VIII, c. 9. VOSS. de Idolol. L. III, c. 47 & seq. RUYSCH tom. II, p. 142. PIERR. Hist. L. XXIX, fol. 205 & seq.

Cet animal, suivant les Naturalistes, croît pendant toute sa vie, & il vit long-tems. Les nouvelles Relations rapportent qu'on en a pris dans l'île de Madagascar, qui avoient dix toises de long, c'est-à-dire, soixante piés, en comprenant la queue, qui a pour l'ordinaire autant d'étendue que le reste du corps. Comme il ne peut vivre que dans les Pais chauds, & qu'il y grossit à proportion du degré de chaleur, il n'est pas étonnant qu'on n'en ait pas vu de vivant en France avant 1681 (c); encore fallut-il que ceux qui l'aporterent par terre de la Rochelle, le missent souvent auprès du feu pour le ranimer. Il ne mangea plus depuis qu'il fut sorti du Vaisseau, & il mourut après qu'on l'eut gardé près d'un mois à Versailles. Lorsqu'on en fit la dissection, on ne lui trouva dans le ventricule que du sablon & des limaçons dans leur coquille. Herodote, Aristote & Pline, disent qu'il ne mange point pendant les quatre mois de l'hiver. On a fait l'expé-

(c) Mem. de l'Acad. t. III, part. III, p. 161.

rience de garder des Lézards, qui ont vécu pendant deux mois, sans prendre de nourriture ; & le Crocodile est une espèce de Lézard. Les Indiens le prennent (d) en tendant trois ou quatre rangs de gros filets en travers de la rivière, dans lesquels il s'embarasse de lui-même. Ils le tirent ensuite hors de l'eau, où il se débat jusqu'à épuiser ses forces ; ils le blessent de plusieurs coups pour l'épuiser par la perte de son sang ; ils lui serrent la gueule, & avec la même corde, ils lui attachent la queue à la tête, & les petites par-dessus le dos, afin de lui ôter tout mouvement, sans néanmoins le faire mourir.

Il seroit aisé d'entrer dans un plus grand détail sur les Poissons extraordinaires qui se trouvent dans la Mer & dans les Fleuves des Indes ; il ne faudroit pour cela que suivre Gesnere, Aldrovande & Ruysch. Celui-ci donne la description & les figures de trois cens Aquatiques d'espèces différentes que les Voïageurs ont

(d) Mem. de l'Acad. tom. III, part. 2, p. 275.

découverts depuis l'établissement du Commerce & de la Navigation. Mais nous n'avons pas entrepris de faire une Histoire naturelle complete. Notre dessein se termine à donner quelques connoissances particulieres des animaux qui ont excité l'admiration & la curiosité de tous les siècles. Nous suivrons la même regle pour les Oiseaux.

L'Aigle a toujours été regardé comme le Roi de cette espece (e), soit par la supériorité de sa force, soit par la fraieur qu'il inspire à tant d'autres animaux dont il fait sa proie, soit par sa fierté naturelle, soit par la rapidité & l'élévation de son vol. Ce furent ces caracteres qui déterminerent C. Marius, Consul pour la seconde fois, l'an de Rome 650, avant Jesus-Christ 103, à supprimer (f) les figures de Loup, de Minotaure, de Cheval & de Sanglier, que l'on portoit à la tête des

Aigle

(e) Voyez la troisième Ode du quatrième Livre d'Horace. *Qualem ministrum salmonei alitem.*

(f) PLIN. L. X, c. 4. Noël le Comte en donne une origine plus ancienne selon la Fable. *A. Mythol.* L. I, p. 85.

Légions Romaines, pour y substituer un Aigle à demi éploïé, comme un emblème qui renfermoit toute la signification des autres, & qui étoit plus propre (g) à exciter l'ardeur, le courage & l'émulation des Soldats. Aristomène l'avoit fait graver à ce dessein sur son bouclier (h).

3a grosseur.

Des six sortes d'Aigles que Pline (i) distingue, les deux plus connus & les plus remarquables sont le Melanaëtos & l'Haliaëtos, Ruysch y ajoute le Chrysaëtos, dont la nature est presque semblable. Il est difficile de déterminer la grosseur ordinaire de cet Oiseau. Les Mémoires de l'Académie des Sciences (l) donnant la description d'une Aigle femelle qui fut disséquée à Paris, disent qu'elle avoit deux piés neuf pouces de long depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue, sept piés & demi d'un bout de l'aile

(g) On en voit l'effet dans Valere Maximus L. I, c. 6, n. 11.

(h) PAUSAN. L. IV, p. 319.

(i) *IBID.* c. 3, & ARIST. L. IX, s. 32. RUYSCHE, tom I, de *avisibus*, c. 1 & seq.

(l) Tom. III, part. 2, p. 89.

à l'autre, lorsqu'elles étoient étendues dans toutes leur longueur, & que l'animal entier pesoit dix livres. Mais certainement il n'étoit pas de la grande espèce. On en trouva un même en Europe même, entre Misene & Dreïce, dans lequel il y avoit trois petits (m) qui n'étoient pas encore en état de voler, quoique leurs aïles eussent ensemble sept aunes de long. S'il est vrai que cet Oiseau vive un siècle (n), & qu'il croisse jusqu'à sa mort, on peut croire ce que dit Athénée (o), qu'au triomphe de Ptolémée on porta par ornement des Aigles, dont les aïles avoient vingt coudées. Ceux des Indes aiant toujours été regardés comme au-dessus des autres, ils doivent encore excéder en grandeur.

Les Naturalistes (p) ont remarqué que l'Aigle avoit l'œil vif, menaçant, un peu enfoncé, couvert par une saillie de l'os du front, qui

Sa nature

(m) RUYCH. tom. I, *De Avibus*, p. 1.

(n) BOCHART. *Hiéroglic.* Part. I, L. I, c. 3.

(o) *Dispens.* L. V.

(p) Mem. de l'Acad. RUYCH & ALDROVANDE;
Ornitholog. L. II, c. 2. PIER. *Hiéroglic.* L. XIX.

fait comme un sourcil avancé, au-dessous duquel est un rebord osseux, composé de plusieurs pierres jointes & posées les unes sur les autres comme des écailles: la couleur de l'œil est un isabelle fort vif & il a l'éclat d'une topaze. Sa langue ne se termine pas en pointe ainsi qu'à tous les Oiseaux; elle est cartilagineuse & presque quarrée par le bout; sa racine a deux pointes dures, semblables à celles qui sont au bas du fer d'une fleche. L'œsophage marque la voracité de cet animal. Lorsqu'on le souffle pour le dilater; il s'élargit jusqu'à deux pouces de diamètre. Ses os sont extrêmement durs & n'ont que fort peu de moële. On prétend qu'il a la cervelle si chaude, que si l'on en prenoit en poudre, elle seroit capable d'aliéner l'esprit. Son sang est épais & fibreux; son fiel acré, mordant, rouillant aussitôt tout ce qu'il touche; ses plumes mêmes sont corrosives, & rongent celles que l'on mèleroit parmi elles.

Sa voracité.

La voracité de cet animal est si grande, qu'il ravage tous les lieux

voisins qui fussent à peine à lui
 la proie qui est nécessaire
 pour sa nourriture. Aussi remarque-
 t-on qu'il ne se trouve point deux
 Aigles dans un même quartier. Aris-
 tote & Plinè disent que les Aigles
 chassent leurs petits, non-seulement
 hors de leurs aires ou de leurs nids,
 mais encore du País qu'ils habitent,
 quand ils commencent à pouvoir
 voler. Ils ne se contentent pas des
 grands Oiseaux qu'ils prennent,
 comme des Poules, des Oyes &
 des Grues: ils chassent les Lapins,
 les Lièvres, les Moutons, les Che-
 vreaux, qu'ils enlèvent & qu'ils em-
 portent. *Ælien* (q) raconte quelque
 chose de plus extraordinaire, que
 l'on avoit vu dans l'île de Crète.
 Un Aigle d'une grandeur prodi-
 gieuse attaquoit les Taureaux avec
 autant de hardiesse que les animaux
 les plus foibles & les plus timides;
 & sa fureur lui donnoit l'industrie de
 les vaincre. Après s'être posé entre
 leurs cornes, il leur déchiroit la tête
 à coups de bec; souvent il leur cre-

(q) *ÆLIANUS, De Animal. L. II, c. 39.*

voit les yeux, ou les couvroit de ses ailes, jusqu'à ce que le ~~Furieux~~ furieux s'emportât de toutes parts, & allât se jeter dans un marais ou un précipice; alors l'Aigle lui déchiroit le ventre & achevoit de le mettre à mort, pour en faire sa proie. Ne vivant ainsi que de la chair des animaux qu'il tue, il s'abreuve de leur sang, & ne boit jamais d'eau, excepté quand il est malade. On prétend (r) que le Cigne est le seul qui puisse lui résister, & que souvent il le fait avec succès. Un Ancien nous a laissé une description curieuse du combat de ces deux Oiseaux; mais elle paroît plus fondée sur son imagination que sur la vérité. Tous les autres animaux appréhendent l'Aigle au souverain degré; ils frémissent à son cri (s), & dès que le Dragon même l'entend, il se réfugie dans son antre. Les Poissons ne sont pas à l'abri de sa voracité. Il les aperçoit jusques dans le fond de

(r) STATIUS, *Thebaid.* L. III.(s) ARIST. L. IX. c. 1. ELIAN. L. II, c. 26. OVID. *Met.* L. VIII, *Fab.* 2. ISIDOR. *Origins.* L. XII, c. 7.

l'eau en planant sur la Mer ou sur les Lacs, n plonge aussitôt avec la rapidité du trait, & les entraîne sur le rivage où il les dévore. C'est pour ces motifs que les Indiens lui font une guerre mortelle (t), en le tirant avec des flèches ardentes. On dit qu'il hait le Roitelet, & qu'il en a peur.

Cette vivacité de lumière est une autre qualité de l'Aigle, qui le met au-dessus de tous les animaux. Il semble même sentir cet avantage, & être jaloux de le conserver dans son espèce. Dès que ses petits (u) commencent à prendre de la force, il les tourne contre le Soleil & les oblige à le regarder fixement. S'il s'en trouve quelqu'un des trois qui ne puisse soutenir l'ardeur & la vivacité de ses rayons, il le chasse de l'aire, comme s'il ne le jugeoit pas digne de vivre & de lui appartenir. Il s'attache aux autres avec une affection singulière, jusqu'à exposer sa

Ses yeux &
son vol.

(t) PHILOSTRAT. *Vita Apollon.* L. II, c. 3.

(u) PLIN. L. X, c. 4. ÆLIAN. L. II, c. 40.
LUCANUS. *Civ. Bell.* L. IX, v. 903. CLAUDIAN.
Prefat. in 3 Consulat. Honorii Aug.

vie pour les conserver, & combattre vivement contre ceux qui voudroient les enlever. On le voit voltiger de différentes manieres autour de l'aire pour leur apprendre à voler. Il les prend ensuite sur son dos, il les élève de plus en plus à différentes fois; il les quitte au milieu de son trajet pour les éprouver; & s'il s'aperçoit qu'ils ne puissent encore se soutenir seuls, & qu'ils courent quelque risque en tombant, il s'élance sous eux avec rapidité, & les reçoit entre ses ailes. C'est le seul de tous les Oiseaux à qui la nature inspire cette espèce de manège, que l'Écriture (x) a choisi comme un simbole expressif de la tendresse avec laquelle Dieu a protégé son peuple dans le désert.

Par ces premières instructions l'Aigle apprend à porter son vol jusqu'à la plus haute region de l'air, où il se dérobe à nos yeux, malgré sa grosseur, & il tend toujours vers le

(x) *Sicut aquila provocans ad volandum pullas suas, & super eos volitans. Expandit alas suas & assumpsit eos, atque portavit in humeris suis, Deuteronom. C. XXXII, v. 11.*

Soleil. De-là est venue la fable de ~~Salymede~~, enlevé par un Aigle pour servir le Nectar des Dieux. La superstition ajouta qu'il portoit l'ame des Heros dans le Ciel (y). On dit (z) que la raison pour laquelle les Aigles, qui n'ont pas les fibres des yeux plus fortes que les autres animaux, peuvent cependant regarder plus fixement le Soleil, & en supporter plus facilement les raions, est qu'ils ont deux paupieres; l'une dont ils se ferment entierement les yeux; l'autre, qui est plus délicate, dont ils se les couvrent lorsqu'ils regardent quelque corps lumineux, pour s'en rendre ainsi la lumiere plus supportable. Mais on ne parle point de cette paupiere intérieure dans l'anatomie des Aigles aux Mémoires de l'Académie; quoique la partie de l'œil s'y trouve très-détaillée. Quoi qu'il en soit, on convient que l'Aigle s'élève vers le Soleil à une hauteur prodigieuse. Cet instinct lui

(y) Vide KIPPINGUM, *Antiquit. Rom.* p. 509 & seq.

(z) P. ANGE, Jésuite, *Traité d'Optique.*

procure un renouvellement de force & de jeunesse, dont les Scapulaires & les Critiques mêmes conviennent. Tous les dix ans (a) ses plumes deviennent trop pesantes & moins propres pour voler. Alors, il fait un effort, il s'approche du Soleil plus près qu'à l'ordinaire; & après s'être excessivement échauffé, il se plonge tout à coup dans la Mer; ses plumes tombent, & il en renaît d'autres, qui lui rendent sa première force. C'est peut être ce que David a voulu exprimer par ces paroles: *Votre jeunesse sera renouvelée comme celle de l'Aigle* (b).

Ælien (c) lui attribue un instinct particulier de reconnoissance. Il dit que celui que Pyrrhus avoit élevé & qui le suivoit par-tout, fut si sensible à la mort de cet illustre Guerrier, qu'il ne voulut point quitter son corps, ni prendre désormais aucune nourriture. Un autre se jeta dans le bucher où il vit qu'on bru-

(a) BOCHART, *Hierosic.* II part. L. II, c. 2 & seq.

(b) *Psalms* CII.

(c) *De Animalibus*, L. II, c. 40.

loit le çallavre de celui qui l'avoit fait vivre jusqu'à ce moment. On trouve dans l'aire ou le nid de l'Aigle, une pierre nommée *aëtites* (d), que l'on dit être très-favorable à l'accouchement des femmes.

L'Autruche est aux autres Oiseaux pour sa grosseur, ce qu'est l'Aigle par la supériorité de ses caracteres. Les huit qui furent disloquées à Paris, & dont M. Perrault (e) donne la description, étoient à peu près de la même force. Elles avoient sept piés de haut depuis le dessus de la tête jusqu'à terre; savoir, environ quatre piés depuis le dessus du dos jusqu'à la plante des piés, & trois depuis la naissance du cou jusqu'au dessus de la tête. De-là jusqu'au croupion, le cou étant étendu en ligne droite avec le dos, elles avoient six piés de longueur. La queue en avoit un, l'aîle sans les plumes un & demi, & trois avec les plumes.

Autruche.

(d) PLIN. *l. iii.*(e) Mem. de l'Acad. tom. III, part. III, p. 113.
Voyez aussi PIERIUS *Hæregl.* L. XXV.

Tout paroît singulier dans cet animal. Sa tête, qu'il porte sur son cou & aussi fier que le Chameau, dont les Anciens lui ont donné le nom, a quelque chose de celle de l'Oye, avec cette différence que le bec n'est pas si long, qu'il a une grande ouverture aux narines, selon quelques-uns, les yeux fort ronds & menaçans, le cou, la tête & les cuisses sans plumes, & deux doigts seulement à chaque pié.

Set plumes.

C'est des plumes de cet animal que l'on fait les panaches & les plumets; & quoique tout le monde les connoisse, il ne sera pas inutile d'en montrer la singularité. Elles sont pour l'ordinaire blanches & noires alternativement, & quelques-unes grises; celles que nous voïons d'autres couleurs sont teintes. Tous les autres Oiseaux ont des plumes de deux sortes; les unes molles & lanugineuses, pour leur servir comme de fourures, & leur garantir du froid ou de l'eau; les autres dures & propres à voler. Celles de l'Autruche au contraire sont

toutes presque aussi molles & aussi effilées que le duvet ; & elles ne leur servent ni à voler , ni à les couvrir assez commodément pour les défendre des injures du dehors. On remarque encore dans celles des ailes une autre égalité qui leur est particulière : celles des autres Oiseaux ont toujours un côté plus large que l'autre , & se terminent en pointe ; mais celles de l'Autruche ont le tuiiau précisément au milieu de la plume. Il y a sujet de croire que cette égalité est le fondement du Hiéroglyphe des Egyptiens (f), qui représentent la Justice par une plume d'Autruche.

Pour mieux connoître la différence des siennes avec celles des autres Oiseaux , il faut remarquer que la nature les a construites de manière à être propres pour voler , ce qui dépend de deux causes. La première, que l'air résiste beaucoup au battement de l'aile , afin que l'Oiseau s'y appuie davantage ; la seconde, que le même air résiste le moins qu'il est

(f) Voyez PIERIUS , *Hiérogl.* L. XXV , p. 178.

possible au rehaussement de l'aile ; afin qu'en la relevant, l'Oiseau ne perde pas l'avantage qu'il a déjà gagné par le premier battement ; & que l'effort qu'il fait en relevant l'aile soit moindre que celui qu'il fait en l'abaissant. C'est pour ces raisons que le tuyau de leurs plumes, surtout aux ailes, a de la consistance dans toute sa longueur ; que les branches de la barbe qui y tient, quoique fort minces, sont liées entr'elles dans la longueur ; enfin qu'elles sont arondies & pliantes par-dessus, & qu'elles forment une espèce de cavité & de résistance par-dessous, dont l'arrangement augmente la force, en se soutenant les unes les autres, comme on le voit dans l'aile, dont nous parlons principalement.

Elles ne
peuvent lui
servir pour
voler.

Or toute cette mécanique, digne d'admiration, manque aux plumes & aux ailes de l'Autruche. Car les fibres des barbes qui sont aux deux côtés du tuyau ne sont jamais collées les unes contre les autres, mais flotantes & flexibles. N'étant point

crochues, mais droites & égales, elles n'ont aucune des dispositions nécessaires à faciliter l'entrelacement que nous voïons dans celles des autres Oiseaux. C'est cette observation qui a fait dire à Aristote (g), que les plumes de l'Autruche sont semblables au poil des animaux terrestres, c'est-à-dire, plus propres à couvrir son corps qu'à voler. Aussi ne s'éleve-t-elle jamais de terre. Mais elle court d'une si grande rapidité (h), qu'on ne la chasse qu'avec des Levriers ou des Chevaux très-légers, dressés à cet usage. Les Barbes d'Afrique qui y sont propres, se vendent jusqu'à cent ducats. Tous les Naturalistes ont cru que le battement des aïles de l'Autruche, ne contribuoit pas moins à la vitesse de sa course, que la hauteur & la fermeté de ses jambes. Mais M. Perrault a fait voir dans les Mémoires de l'Académie (i), que la nature

(g) *De Animalib.* L. IV, c. 4.

(h) *ÆLIAN.* L. II, c. 27. *PLIN.* L. X, c. 1.
 JON XXXIX, v. 18. *Deridet equum & ascensorem ejus.*

(i) *Tom. cit.* p. 120 & *suiv.*

particuliere des plumes de cet animal, ne lui pouvoit être d'aucun secours pour cet effet; & qu'elles ne lui servoient au plus que comme les banderolles servent à un navire, non pas comme les voiles. Ainsi qu'on se l'étoit toujours persuadé. Le mouvement des ailes de l'Autruche, dit-il, ne peut tout au plus servir que de la même manière que celui de la queue des poissons, qui est un mouvement propre à les faire avancer. Mais il est constant que ses plumes ne peuvent faire cet effet, étant bouchonnées, éfilées & flottantes comme elles sont; car il faudroit pour cela que l'organe eût un plan droit, égal & ferme, tel qu'il est dans un gouvernail, dans un aviron, & dans l'aile d'un moulin à vent; ce qui n'est pas. Il y a apparence que l'Auteur du Livre de Job, avoit fait réflexion sur toutes ces choses, quand il a décrit (ii) l'Autruche comme un animal à qui Dieu a refusé l'adresse qu'il a donnée aux autres Oiseaux, & qu'il ne l'a point

(ii) Job. C. XXXIX, v. 13.

aussi pourvu d'organes commodes pour exercer l'admirable action du vol, ne faisant gueres d'autre usage de ses ailes, que de les élever pour recevoir l'impulsion du vent, lorsqu'il est favorable à sa course. Encore a-t-on remarqué depuis peu dans la chasse de l'Autruche, que souvent elle a si peu d'adresse pour ménager le vent qui donne dans ses ailes, que les Chasseurs en tirent avantage; en la poursuivant du côté que vient le vent, qui pour l'ordinaire la fait trébucher quand il est fort. On prétend (1) qu'elle a l'industrie de prendre des pierres dans sa patte, & de les jeter adroitement aux Chasseurs qui la lancent.

L'interieur de cet animal n'est pas moins remarquable que l'extérieur. Nous ne parlerons que de son estomac, où se dissolvent les matieres les plus dures; & nous suivrons encore ce que dit M. Perrault d'une des Autruches qui furent disséquées. Le gesier de ce sujet faisoit un ovale

Sa nourriture.

(1) *ÆLIAN. De Anim. L. IV, c. 37.*

qui avoit quinze pouces de long sur huit de large. Il étoit séparé en dedans en deux ventricules par une éminence formée par sa chair musculeuse, qui vers le milieu étoit plus épaisse qu'ailleurs de plus de deux pouces. On trouva ces deux cavités remplies de foin, d'herbes, d'orge, de fèves, d'os & de cailloux, dont quelques-uns étoient de la grosseur d'un œuf de poule; & environ soixante & dix liards. Ils étoient la plupart usés & consumés presque des trois quarts, étant râés par leur frottement mutuel & par celui des cailloux; non par l'érosion qu'une humeur ou esprit acide auroit causé; parce que quelques-unes de ces pièces, qui étoient pliées & creuses d'un côté, étoient tellement luisantes sur la partie relevée, qu'on n'y voïoit plus aucune trace de monnoie; au lieu que le côté qui étoit cave n'étoit point endommagé, sa cavité l'ayant garanti des effets du frottement. Tout le reste de ce qui étoit contenu dans le gesier, tant les pierres.

pierres, que les os, les légumes & le foin, étoit verdi.

Les Naturalistes anciens n'avoient donc pas fait attention à cette vertu & à cette attrition des pièces de cuivre, quand ils ont dit que les pierres & le fer dont les Autruches se remplissent, se dissolvoient dans leur ventricule par une vertu particulière que la nature a donnée aux ventricules de différens animaux, par laquelle les uns digerent les poissons, les autres les os & les chairs crues, & que l'Autruche a été pourvue de celle de digerer les métaux & les pierres. Car si le ventricule de cet animal avoit une faculté particulière pour digerer les métaux, il les digereroit de la même manière que les autres choses, en les fondant & les liquefiant; or c'est ce qui est contraire à l'expérience, qui montre que la dissolution des métaux se fait dans son estomac de la même manière qu'elle auroit été faite hors de ce ventricule, si le cuivre avoit été remué & broié avec des herbes, ou quelque liqueur aci-

Comment elle digere.

de ou falée, de quelque nature qu'elle puisse être. Il est donc croïable que l'Autruche étant un animal vorace, qui a besoin d'avaler quelque chose de dur pour l'aider à broïer sa nourriture, elle abuse de l'instinct que la nature lui a donné pour cela, lorsqu'elle avale du fer & principalement du cuivre, qui se change en poison dans son estomac, au lieu de se tourner en nourriture. En effet, nous avons appris de ceux qui gouvernent ces animaux dans la Ménagerie de Versailles, que les Autruches qui avalent beaucoup de fer ou de cuivre, meurent bien-tôt après, & qu'ils ont ordre d'empêcher qu'on ne leur en jette.

Ses œufs.

L'extrême chaleur de son rempe-ramment ne contribue pas peu à sa fécondité. Sa ponte est ordinairement de quatre-vingts œufs, dont chacun pèse douze ou quinze livres, & peut faire le repas de six ou sept personnes. Leur cocque est presque aussi dure que la pierre; ainsi ce n'est pas dans la crainte de les casser que l'Autruche les abandonne, & qu'elle

laisse au Soleil le soin de faire éclore ses petits. Il y a plus d'apparence que c'est ou par oubli, car elle les pond en différens endroits & les couvre de sable, ou par une dureté d'instinct, dont l'Écriture (m) fait un symbole de cruauté. Ses petits n'en viennent pas moins heureusement, puisqu'on voit les Autruches par troupeau dans plusieurs Isles des Indes, dans l'Arabie, la Syrie, l'Afrique, & l'Amérique méridionale. La crédulité des Arabes leur a fait dire que cet animal couvoit ses œufs par ses seuls regards. Voici comment s'en exprime un Voïageur (n):

» J'ai lu dans un vieux Manuscrit
 » Arabe, que lorsque cet oiseau
 » veut couvrir ses œufs, il ne se met
 » pas dessus comme font les autres,
 » mais le mâle & la femelle les cou-
 » vent avec leurs regards seulement;
 » & lorsque l'un d'eux a besoin
 » d'aller chercher sa nourriture, il
 » avertit son compagnon par son

(m) JOB XXXIX, v. 14 & seq. Item. JEREM. *Thren.* c. IV, v. 3. V. BOCHARD, *Hieros.* I. part. l. I, c. 3.

(n) LE P. VANSLEBE, *Relat. d'Égypte*, p. 103.

» cri, & celui-ci reste, continuant
 » à regarder ses œufs, jusqu'à ce
 » que l'autre soit revenu; & de
 » même encore, quand celui-ci a
 » besoin à son tour d'aller chercher
 » sa nourriture, il avertit de la
 » même manière son compagnon,
 » afin qu'il demeure, & afin qu'in-
 » cessamment l'un d'eux soit tou-
 » jours pour regarder ses œufs, jus-
 » qu'à ce que les poussins soient
 » éclos; car s'ils discontinuoient
 » d'un moment, ils se corromproient
 » & n'auroient aucun poussin. » Mais
 cette prétendue observation est une
 fable qui ne mérite pas qu'on y ajoute
 foi. Les Ethiopiens mangent ces
 œufs (o), & les regardent com-
 me un mets exquis. Ils font des vases
 de leurs cocques, ou même des bon-
 nets qu'ils estiment beaucoup. Quo-
 ique la chair de cet oiseau soit dé-
 goûtante & de mauvaise odeur, les
 Peuples de Numidie ne laissent pas
 d'en manger. Il faut au contraire que
 la cervelle ait un goût particulier &
 excellent, puisque l'Empereur He-

(o) MARMOL. Descript. de l'Afrique.

liogabale (p) fit servir celle de six cens Autriches dans un grands repas qu'il donna à toute sa Cour. *Ælien* dit aussi (q) que les Rois des Indes en faisoient leurs délices.

Avant l'année 1597 (r), on n'avoit point vû de Casoar en Europe, & nul Auteur des Anciens & des Modernes n'en avoit parlé. Les Hollandois en aporтерent un au retour de leur premier voïage aux Indes Orientales. Il leur avoit été donné comme une chose rare par un Prince de l'isle de Java. En 1671, le Gouverneur de Madagascar en envoïa au Roi un qu'il avoit acheté des Marchands qui revenoient des Indes, & qui vécut quatre ans à Versailles. C'est le premier qui ait paru en France, & depuis on en a apporté d'autres, qui ont été examinés & disséqués par Messieurs de l'Académie des Sciences.

Casoar.

Cet Oiseau est, après l'Autruche, Sa description.

(p) LAMPRIIDIUS in *Helingab. lo.*(q) *ÆLIAN L. XIV, c. 13.*(r) *Memoires de l'Acad. tom. III, part. 3. p. 159 & suiv.*

le plus grand & le plus gros de tous ceux que nous connoissons. L'un de ceux qui ont été disséqués à Paris, avoit cinq piés & demi de long depuis l'extrémité du bec, jusqu'à celle des ongles; les jambes avoient deux piés & demi depuis le ventre jusqu'au bout des ongles; la tête & le col un pié & demi; le plus grand des doigts, compris l'ongle, portoit cinq pouces de long; & l'ongle seul du petit doigt avoit trois pouces & demi. Mais l'aîle qui n'est composée que de cinq tuyaux dégarnis, étoit si petite, qu'elle ne paroïsoit point, étant cachée sous les plumes du dos. On voit par la figure qui est dans les Mémoires, que la tête, le col & la bosse de l'estomac de cet animal sont sans plumes; que le reste du corps paroît plutôt garni de poil que de plumes; que les appendices de chair dont le bec des poules est ordinairement garni, sont au bas du col en cet oiseau; que la tête est couverte d'une fort grande crête, semblable au cimier d'un casque; que le bec est fendu par le

bout; qu'au lieu de plumes, les aîles n'ont que cinq tuyaux sans barbes, & que le croupion & les piés font extraordinairement gros.

Ce qui couvre le corps du Casoar ressemble mieux à du poil qu'à des plumes, tant leurs barbes sont dures, pointues & clair semées. La plupart de ces plumes sont doubles, ayant deux longues tiges, qui sortent d'un même tuyau fort court, celles qui garnissent le croupion ont un peu plus d'un pié, & aprochent du crin du Cheval, ou des foies du Sanglier, sans jetter aucunes fibres. Leur tige est platte, noire, luisante, & par nœuds en-deffous; & de chaque nœud il sort une barbe. Tout le col du Casoar est dégarni de poil & de plumes comme la tête du Coq-d'Inde, & il est tacheté de marques bleues, violettes & rouges.

Singularité
de ses plu-
mes.

La fable s'est jointe à l'histoire pour faire du Pelican un simbole parfait de la tendresse paternelle, & de ce que nous avons de plus auguste dans la Religion. On n'a pas

Pelican.

encore découvre jusqu'à présent sur quelle autorité les Peres de l'Eglise ont dit (f), que la femelle du Pelican tuoit ses petits, à force de les caresser & de les frotter avec son bec ; qu'elle demouroit auprès d'eux pendant trois jours, donnant les marques d'une extrême douleur ; que le mâle, encore plus sensible qu'elle, se déchiroit la poitrine à coup de bec, & que le sang qui en sortoit rendoit la vie à ses petits. On ne trouve rien de semblable dans tous les Naturalistes anciens qui nous sont connus. C'est, dit Vossius (t), une fable inventée par un esprit amateur des figures & des Hieroglyphes, pour faire allusion à Jesus-Christ, qui nous a rendu la vie par l'effusion de son sang.

Il est vrai qu'il y a quelque chose dans le Pelican qui peut avoir fait naître cette idée, quoique d'une manière éloignée. Cet Oiseau a deux noms parmi les Anciens ; Aristote

(f) *PHYSIOLOGUS EPIPHANII*, c. VIII. *AUG. in Ef.* 101. *ISIDOR. Origin.* L. XII, c. 7 & alii. *Vide PIERIUM. Hierogl.* L. XX, p. 145 & seq.

(t) *VOSSIUS de Idolol.* L. III, c. 84.

(a) & Ælien (x) l'appellent *Pelican*, ou *Pelecán*, & Pline (y) le nomme *Onocrotalus*. Le premier de ces noms signifie une chose qui coupe ou qui perce; & l'autre, le bruit que fait un âne par sa voix. Les Modernes qui se sont plutôt arrêtés à la signification de ces noms, & aux rapports qu'ils ont aux propriétés de différens Oiseaux, qu'aux descriptions que les Anciens nous ont laissées de celui-ci, trouvent de la difficulté à marquer quel est l'oiseau que l'on doit appeler Pelican, & ce que c'est que l'Onocrotale. Quelques-uns (z) croient que le Butor est l'Onocrotale, parce qu'il perce la terre avec son bec, & qu'il y fait un bruit considérable. D'autres (a) veulent que le Pelican des Anciens soit la Palette, à cause de la figure de son bec qui ressemble à une coignée. Mais on voit dans les Mémoires de l'Académie, que la

(a) *De Anim.* L. IX, c. 10.(x) *Lib.* III, c. 20.(y) *PLIN.* L. X, c. 47.(z) *BELON.* Des Oiseaux, L. III, c. 2.(a) *MANDELO*, p. 88.

nature ne le lui a pas formé pour cet usage. Vossius (b) ne doute pas que ce ne soit le *Picus Martius*; & Bochart (c) rapporte plusieurs témoignages pour prouver que c'est le *Nicticorax* de David. Ce sont peut-être ces variations qui ont fait dire au Pere Hardouin (d) que le Pelican étoit un oiseau inconnu & fabuleux.

Sa description.

Cependant, la description que nous en ont laissée les Anciens, s'accorde si parfaitement avec les observations des Modernes, qu'on ne peut révoquer en doute l'existence de cet Oiseau, soit qu'on le nomme Pelican, soit qu'on le nomme Onocrotale, suivant ses deux propriétés différentes. Il en est de terre, il en est d'aquatiques, & la figure des uns & des autres, est à peu près la même. L'un de ceux dont il est parlé dans les Mémoires de l'Académie (e), avoit onze piés de long d'une extrémité des ailes à l'autre; cinq

(b) VOSSIVS. *Lac. est.*

(c) *Hierosale.* 2 part. L. II, c. 20, p. 276,

(d) PLIN. Lib. X, cap. 40

(e) Tom. III, part. 3.

dépuis le bout du bec jusqu'à celui des ongles. Le bec, qui portoit un pouce & huit lignes de largeur, avoit quatorze pouces de long; les pieds, depuis le ventre jusqu'au bout des ongles, avoient quinze pouces; le plus grand doigt en avoit quatre & demi, & le col étoit long de dix pouces.

La force de cet Oiseau surpasse sa grandeur. Aldrovande (f) rapporte d'après Sanctius qu'un Onocrotale laissa tomber un enfant Ethio-pien, qu'il avoit enlevé extrêmement haut, de même que les Aigles emportent quelquefois des Lapins & des Agneaux pour les donner à leurs petits. Comme ceux-ci, qui ont la gloire de primer sur le reste des oiseaux, il prend son essor jusques dans les nues. Culmanus dans une Lettre écrite à Gesner célèbre Naturaliste (g), parle d'un Onocrotale privé, qui s'élevoit si haut, qu'il ne paroïssoit pas plus gros qu'un Hirondelle. Après avoir suivi long-

Sa force & son vol.

(f) *Ornithol.* L. XIX, c. 2.

(g) *Ornithol.* L. III.

tems l'Empereur Maximilien, volant au-dessus de l'armée quand on marchoit, il fut ensuite nourri par l'ordre de ce Prince sur le pié de quatre écus par jour, & l'on assure qu'il vécut quatre-vingts ans en Allemagne. Ces observations se rapportent parfaitement à celles que l'on a faites sur plusieurs Pelicans qui ont été dans la Ménagerie de Versailles sous le regne de Louis XIV. On y a remarqué que c'étoient les seuls animaux dont il ne soit mort aucun pendant plus de douze ans.

Son plumage. Des deux qui furent distinqués à Paris, le premier avoit tout le plumage blanc, excepté les aîles, où il se trouvoit du noir & du brun en quelques endroits; la blancheur des autres plumes étoit mêlée d'un peu de rouge couleur de chair. Le second n'avoit point de blanc pur, mais il étoit par-tout de couleur de chair, sans aucunes plumes noires. On en a vu de gris presque par-tout le corps, à la réserve de l'extrémité des aîles, qui étoit blanche. Quelques-uns ont une touffe de plumes

dérrière la tête, d'autres ne l'ont pas; ce qui fait voir qu'il y a quelques légères différences dans le plumage de cet oiseau.

Mais il est aisé de le reconnoître à une marque qui lui est particuliere. Il a sous le bec, que nous avons dit être de quatorze pouces de long, une large poche qui s'étend jusqu'au milieu du col, & qui est sans plumes, dans laquelle il garde ce qu'il prend pour sa nourriture, jusqu'à ce qu'il l'ait préparé à la digestion. Lorsqu'il n'y a rien qui puisse l'incommoder, il l'avale entierement; mais s'il sent quelque chose d'indigeste, il rejette tout, & ne choisit que ce qui lui est bon. Les Anciens l'ont expressément remarqué comme les Modernes. Les Pelicans aquatiques, dit Aristote (*h*), avalent beaucoup de coquillages, qu'ils gardent jusqu'à ce que la chaleur ou une liqueur dissolvante les aient fait ouvrir; ils les rejettent ensuite, & ne prennent que ce qui leur est bon. Ælien dit la même chose en termes

Sa poche.

(h) *De Anim.* L. IX, c. 10 & *lib. Memorabilium.*

encore plus clairs (i). Ce qu'il dit ailleurs (l) de l'oiseau des Indes qu'il nomme *Cela*, ressemble si parfaitement en tout à l'Onocrotale, que Casaubon a remarqué que c'étoit le même oiseau sous deux noms différens. Suivant Pline (m), l'Onocrotale ne differe de l'Oie qu'en ce qu'il a sous la gorge une espèce de ventre fort grand, d'où il retire sa nourriture pour choisir ce qui lui convient.

Jean-Georges Volkamer dans ses Ephémérides de la nature, dit (n) avoir vû à la Foire de Leyde un Pelican, que son maître gardoit depuis cinquante ans. Il étoit plus grand & plus fort qu'un Aigle, mais très-semblable à cet oiseau par sa figure & par sa couleur, excepté que depuis la tête jusqu'aux ailes il blanchissoit de vieillesse. Il prétend que c'est de tous les oiseaux celui qui vit le plus long-tems, qu'il rajeunit comme l'Aigle, & que souvent

(i) *De Anim.* L. III, c. 30.

(l) *Lib. XVI*, c. 4.

(m) *Hist. nat.* *Lib. X*, c. 47.

(n) *DECAD.* III, AN, IV, p. 247 & suiv.

il passe un siècle. Il ajoûte que ce faux œsophage qu'il a sous le col, forme une capacité assez grande, pour qu'on y puisse mettre la main, comme il fit; qu'il y mania les alimens qui y étoient; qu'il les sentit à demi digérés, si chauds qu'il lui brûloient la main; & que c'est de-là qu'il les retire pour les donner à ses petits.

Puisque les Anciens avoient déjà observé comme Volkamer cette singularité du Pelican, il ne faut pas douter qu'elle ne soit le seul fondement sur lequel est fondée l'allusion des Peres de l'Eglise, quand ils ont dit que cet oiseau se déchiroit les entrailles avec le bec, pour nourrir ou faire revivre ses petits du sang qui en découle. Mais on pourroit en dire autant de la plûpart des autres oiseaux, que tout le monde fait prendre une grande quantité de nourriture, dont ils se remplissent le gosier pour la porter ensuite à leur femelle quand elle couve, ou à leurs petits.

Ce que les Peres Latins ont attribué au Pélican, n'est rien par com-

Phoenix.

paraïson aux fables puériles que les anciens Grecs nous ont débitées sur le Phoenix, oiseau aussi fabuleux que leur célèbre chimere. Ils le représentoient (o) de la grandeur d'un Aigle, la tête timbrée d'un pennage exquis, les plumes du col dorées, les autres pourprés, la queue blanche, mêlée de pennes incarnates, & les yeux étincelans comme des étoiles. Le Sénateur Manilius est le premier qui en ait donné la connoissance aux Latins au retour d'une expédition en Orient. Ce qu'il en racontoit parut si merveilleux, que le bruit s'en répandit aussi-tôt. On le crut d'autant plus volontiers, qu'il citoit le témoignage constant des Grecs & des Orientaux, & qu'on ne pouvoit espérer de s'en assurer par soi-même.

Fable sur cet
Oiseau.

L'erreur étoit aussi autorisée que le fait le plus constant; & l'on en parloit comme d'une chose avouée

(o) HEROD. L. II. PLIN. L. X, cap. 2. SOLIN. Polyhistor. cap. 33. PIER. Hieroglyph. Lib. XX, fol. 244.

pour certaine de tout le monde. Saint Clément Pape (*p*) écrivant aux Corinthiens, au nom de l'Eglise de Rome, se sert de l'exemple d'un Phoenix pour leur prouver la résurrection; il raporte tout ce que l'on disoit de cet oiseau extraordinaire. Voici comment il s'exprime: « Con-
 siderons ce prodige qui arrive dans
 l'Orient, où l'on voit un oiseau
 qui s'apelle Phoenix, qui est le
 seul & l'unique de son espèce. Cet
 animal vit l'espace de cinq cens
 ans; & lorsqu'il se sent près de
 mourir, il se fait un nid de myr-
 rhe, d'encens, & d'autres aromates;
 il y entre, & après un certain tems,
 il y finit ses jours. De sa chair
 pourrie il naît une espèce de Ver,
 qui s'étant nourri quelque tems de
 la substance de cet animal, com-
 mence d'abord à se couvrir de
 plumes; & lorsqu'il est devenu
 plus fort, il prend le nid où sont
 renfermés les os de celui dont il
 est né; & passant d'Arabie en E-
 gypte, il s'avance jusqu'à la ville

» d'Heliopolis. Là en plein jour, &
 » à la vue de tous les spectateurs,
 » il vient en volant mettre ces os sur
 » l'Autel du Soleil; & ensuite il se
 » retire. Les Prêtres Egyptiens vont
 » aussi-tôt consulter leurs annales, &
 » après d'exactes suputations, ils
 » trouvent que cet oiseau est venu
 » précisément au bout de cinq cens
 » ans ». De l'Italie la fable passa en
 Afrique, comme on le voit par Ter-
 tullien (9) qui cite cet exemple pour
 prouver la même chose que saint
 Clement. Mais les Anciens varient
 sur la mort du Phoenix. La plupart
 disent (r) que lorsqu'il sent arriver
 sa fin, il se met sur son bucher, qu'il
 l'allume par le battement de ses ai-
 les & par les rayons du soleil, qu'il
 s'y laisse consumer, & que c'est de
 ses cendres qu'il en renaît un autre,
 ce qui l'avoit fait consacrer au So-
 leil (s). La durée de sa vie fait un

(9) TERTUL. *De Resurrict. carn.* cap. 12, p. 387.

(r) Voyez ces endroits cités par le Pere Hardouin, au commencement du dixième Livre de Plin; Voyez aussi Gattakerus. *Adversar.* I, pag. 180.

(s) TACIT. *Annal.* L. VI, c. 28.

second sujet de variations. Un Roi d'Ethiopie, dont la lettre à un Pape est citée dans Vossius (1), ne lui donne que trois siècles. Herodote, Ælien, Philostrate, Orus, Ovide, Tacite, Victor, lui donnent quatre cens quarante ou cinq cens ans. Pline, sur le témoignage de Manilius, dit six cens soixante. Martial & Lactance, mille ; & les Auteurs Arabes, Egyptiens, & les Rabins, vont bien au-delà, parce, disent-ils, qu'il n'a pas mangé du fruit deffendu (2). Malgré ces contradictions, & l'aveu même de plusieurs de ces Ecrivains, qui conviennent sincèrement que ce que l'on dit du Phœnix est équivoque, Tacite n'en révoque point en doute la réalité, & il paroît convaincu qu'on avoit vu cet oiseau en Egypte dans certains tems (3). D'autres (4) qu'il en étoit venu à Rome, dont la présence avoit an-

(1) *De Idolol.* L. III, c. 99.

(2) V. BOCHART. *Hierof.* Part. II, Lib. VI cap. 5.

(3) *Ubi supra* ; & AUREL. VICTOR dit qu'il y parut la sixième année de l'Empereur Claude ; *In Claudio.*

(4) DION. CASS. L. LVII. XIII. *In Tiberio.*

noncé aux Augures de sinistres événements, comme la mort de Tibere. Le P. Martinius assure qu'on le vit paroître à la Chine au commencement du regne de Kahoar IV. Plusieurs le font venir des Indes.

Mais pour assurer qu'un oiseau extraordinaire qui paroît est le Phœnix, il faudroit être soi-même certain que c'est le même qui avoit paru plusieurs siècles auparavant ; il faudroit l'avoir vu naître des cendres ou de la chair de son prédécesseur, sans quoi on ne peut plus marquer sa naissance, la durée de sa vie, sa mort singulière, & tout ce qui fait le merveilleux de cet oiseau. Or c'est ce qui n'est pas possible, puisque la plupart des Auteurs le font naître aux Indes, quelques-uns en Arabie, d'autres vers les sources du Nil, tous dans des lieux retirés ou déserts. D'ailleurs c'est un oiseau passager qui ne donne pas le loisir de l'examiner, & qui ne revient, dit-on, qu'après plusieurs siècles. C'est donner du poids à de telles fi-

fictionns que de s'arrêter à les réfuter.

L'erreur vient de l'équivoque (y) Origine de
l'erreur.
qu'il y a dans le mot de Phœnix ,
ou *Φοινίξ* qui signifie également un
Palmier, ou un oiseau de ce nom.
Parce que la moële du Palmier est
très-nourissante, agréable au goût &
bonne pour la santé, on a dit qu'elle
faisoit vivre très-long-tems, qu'elle
guériffoit de dangereuses maladies, &
qu'elle retiroit des portes & des bras
de la mort. Le même nom de *Φοινίξ*
a fait transporter toutes ces qualités
à l'oiseau qui le portoit. Il importe
peu de savoir si ce sont les Grecs,
les Rabins, les Arabes ou les Egy-
ptiens qui ont commencé l'allusion,
& qui l'ont ornée des belles cir-
constances, du nid, des parfums,
de l'embrasement, de la mort, de
la résurrection & d'un hommage
rendu au Soleil dans la Ville où il
est adoré. On fait qu'il fut toujours
permis aux Poëtes & aux Peintres
de hazarder des fictionns, qui ne se-

(y) BOCHART. *Loco cit.* LE P. LE BRUN. *Prati-
ques superstit.* t. 1, c. 5.

roient point recevables, si elles venoient de toute autre personne. Quelques vers accompagnés de la figure d'un oiseau qui renaît de sa cendre, suffisoient pour donner du cours à l'erreur, parmi des peuples qui se repaïsoient aussi volontiers de ces sortes d'imaginations, que ceux que nous avons nommés. Bede avoit déjà découvert cette source d'illusion, en écrivant sur cet endroit du Livre de Job, où le saint Homme dit, qu'il (z) mourra dans le petit nid qu'il s'est fait, & qu'il multipliera ses jours comme le Palmier; c'est-à-dire, en stile figuré, comme le Phœnix. Tertullien, au contraire (zz), a substitué la comparaison de l'oiseau à celle de l'arbre, dans ces paroles de David: *Justus ut palma florebit.* Il a dit: *Florebit enim velut Phœnix de funere, id est de morte.*

Le Semende, Quoique toutes ces réflexions fussent connues à César Scaliger (a),

(z) Job. C. XXIX, v. 18.

(zz) *De Resur. carn.* c. 12, p. 387.

(a) *Exercit.* 233.

il a prétendu néanmoins qu'il y avoit un Phœnix réel, & que c'étoit le *Semende* ou *Semendal*, que l'on a trouvé dans les contrées méridionales des Indes. Cet oiseau (*b*) a le bec percé à trois étages, comme des tuyaux d'orgue, par lesquels on dit qu'il rend des sons admirables, lorsqu'il est sur le point de mourir. Il se forme un bucher de bois odoriferens, qu'il allume par le battement de ses ailes; il s'y brule, & de ses cendres on voit sortir un Ver particulier, que le tems change en oiseau. Mais la fable se manifeste encore dans les propriétés imaginaires de cet animal. Ce chant mélodieux inspiré par les aproches de la mort, tel qu'on l'attribue aussi au Cigne & au Phœnix, est un discours fabuleux, dont on ne peut donner aucune preuve (*c*), quoiqu'on ait avancé que certaines nations, accoutumées aux exercices de la vie champêtre, en-

(*b*) CARDAN, *De Subtilit.* L. X. *En navigationi Nicolai Contii à Poggio data.*

(*c*) PHILOST. *In vitâ A. ell. Tyan,* L. I. c. 20 & L. III, c. 49. *cum notis Olearii.*

rendoient le sens du chant des oiseaux & du cri des animaux. Il est cependant vrai, suivant le témoignage de plusieurs Anciens, qu'il y avoit aux Indes (d) un oiseau peut-être unique dans son genre, qui vivoit au milieu des flâmes sans en être endommagé, qui y mettoit ses œufs, & forçoit ses petits à y entrer. On faisoit des habits avec ses plumes, & on les passoit par le feu pour les nettoier. Les uns ont appelé cet oiseau *Semende* ou *Semendal*, & *Salamandre*. Mais celle-ci est une espèce de Lézard (e). Si n'avoit rien d'extraordinaire que de résister aux ardeurs d'un élément qui semble être fait pour tout détruire, on ne devoit pas (f) par cette raison le regarder comme fabuleux. Tout le monde fait qu'il y a dans le bas Languedoc, une sorte de toile faite

(d) *Ex variis Autoribus Arab. apud BOCHART, Dia. p. 823.*

(e) V. les Mémoires de l'Académie, Tom. III, Part. III, p. 77. & PIER. Hierogl. L. XVI, f. 119, & seq.

(f) Casaubon en donne plusieurs exemples. *Le Athen.*, L. VIII, c. 13, p. 619.

d'une

d'une pierre particuliere, nommée *Alum de plumes*, dont on se sert à table cômme d'une serviette ordinaire, & que l'on jette dans le feu quand elle a besoin d'être nettoïée, de la même maniere que l'on mettroit les nôtres à la lessive.



CHAPITRE VII.

Révolutions des Indes anciennes.

On ne trouve
point de sui-
tes des Rois
des Indes.

IL ne seroit point étonnant que dans une Histoire particulière des Indes recueillie d'un si grand nombre d'Ecrivains tant anciens que modernes, le Lecteur s'attendît à trouver une suite des Princes qui ont régné dans ces vastes & florissantes contrées. Elle nous apprendroit sans doute, beaucoup d'événemens intéressans, soit pour la guerre, soit pour la paix, soit pour les arts & les sciences; elle nous feroit connoître le caractère de la Nation & des Rois qui l'ont gouvernée; l'histoire en seroit beaucoup plus instructive & plus amusante. Mais quelques recherches que j'aie faites sur cette matière, je n'ai rien découvert; & j'ose dire qu'il n'est aucun Ecrivain connu qui ait donné cette suite de Princes que j'aurois voulu trouver.

Tous ceux qui ont écrit sur les Indes, n'en ont parlé qu'en voïageurs qui s'attachent plutôt aux curiosités, aux choses extraordinaires du pais & à son état présent, qu'à ce qui s'y est passé avant eux. Nous n'avons, d'ailleurs, point d'Ecrivains naturels de la Nation, qui nous ait donné la succession de ses Rois. Ainsi il n'est pas étonnant qu'elle nous soit entièrement inconnue.

Cependant il est certain que le Leurs forces militaires, gouvernement des Indes fut toujours Monarchique ; que les Rois y étoient plus multipliés que dans toute autre Nation du monde ; & que plusieurs d'entr'eux s'étoient acquis l'Empire sur un grand nombre d'autres. Pline (g), qui avoit sous les yeux différentes Relations, rapporte que les Indiens comptoient cent cinquante-trois Rois depuis les conquêtes de Bacchus jusqu'à celles du grand Alexandre, qui faisoient pour eux deux époques mémorables. Il est vrai que ce nombre de Souverains devient suspect par l'exagé-

(g) Hist. Nat. L. VI, c. 28 & 29.

ration de l'intervalle qu'il met entre ces deux Conquérens , en comptant 6402 ans & trois mois ; à moins que leurs années , du moins dans les premiers tems , ne fussent beaucoup plus courtes que les nôtres comme chez les anciens Egyptiens. Ce qu'il ajoûte n'a rien de contraire aux regles de la vraisemblance. Il dit que les sujets du Roi des Gangarides lui entretenoient soixante & dix mille hommes de pié , mille chevaux & sept cens éléphants ; que les Galmodresiens & leurs alliés soldoient à leur Prince cinquante mille hommes de pié , trois mille chevaux & quatre cens éléphants ; que la Province des Andares , plus riche & plus étendue que toutes les autres , avoit pour la défense de ses confins cent mille hommes de pié , deux mille chevaux & mille éléphants ; que la contrée des Prasiens dont Palimbrote étoit la capitale , pouvoit lever six cens mille Fantassins , trente mille Cavaliers & neuf mille éléphants. A la faveur de ce foible raïon de lumiere , on voit , 1°. combien les Indes

toient peuplés, puisque la seule classe des gens de guerre fournissoit un si grand nombre de combattans dans chaque Province. La raison en est aisée à concevoir, c'est que l'air y est très-pur, les alimens fort sains & abondans, & que jamais les Indiens ne sortoient de leur país pour aller s'établir ailleurs. 2^o. Il semble que l'usage étoit parmi eux de ne point paier d'impôts & de subsides annuels au Prince; mais qu'ils se chargeoient de défraier sa maison & ses troupes, comme il se pratiquoit chez les Perles leurs voisins, sous les régnés de Cyrus & de Cambyse. 3^o. On voit combien les Eléphans étoient communs dans le país, & de quelle utilité ils étoient à la guerre. 4^o. Il paroît, au contraire, que les Chevaux y étoient rares; puisque dans les armées, il n'y avoit aucune proportion de la Cavalerie à l'Infanterie. Ceux qui naissent dans le país sont d'un médiocre usage; les bons viennent de Perse.

Au défaut de plus grandes lu- Révolutions

mieres, il faut avoir recours à quelques révolutions éclatantes qui ont occasionné un changement dans le gouvernement de la partie occidentale des Indes. Ces contrées ont fait de tous tems un objet d'émulation pour les Héros de l'Asie, de l'Egypte & de la Grece. Une ancienne tradition aprenoit que Bacchus & Hercule y avoient porté leurs armes. Mais comme il y eut plusieurs Conquérens de ce nom, les Auteurs varient (h) sur ceux qui pénétrèrent les premiers jusqu'aux Indes; & après de longues discussions, on laisseroit encore des difficultés à résoudre sur ce point & des incertitudes réelles. Il semble néanmoins que ce Bacchus étoit le fils de Semele; mais on ne peut rien décider sur Hercule.

Megasthene dit dans Arrien (i), que Semiramis, qui avoit formé le

(h) VOÏEZ sur cette question Lucien *in Baccis*.
 ARRIAN. *de Exped. Alex.* pag. 318, 319 & 321.
 DIOD. L. II, p. 123. STRABO. L. XV, p. 713.
 Q. CURT. L. VIII, c. 10. PHILOST. *Vita Apoll.*
 l. II, c. 8 & 9. PLIN. L. VI, c. 16 & 17.

(i) *In Indiciis* c. 5.

projet d'envahir toute l'Asie, fut surprise par la mort, lorsqu'elle se préparoit à marcher contre les Indes.

Quoique Arrien révoque en doute l'expédition de Sesostris dans ces Provinces reculées, elle est si formellement attestée (l) par d'autres, qu'on ne peut se refuser à leurs témoignages. Mais elle n'eut aucune suite pour le gouvernement, ce Prince n'ayant pas même rendu tributaires les peuples qu'il avoit subjugués par la terreur de ses armes, content de les avoir soumis à sa puissance. Ses successeurs n'entreprirent pas même de conserver ses conquêtes.

Sous Sesostris.

Celles de Darius fils d'Hystaspes eurent des suites plus réelles. Confus d'avoir eu un si mauvais succès dans les déserts de la Scythie, il tourna ses armes contre les Indiens. Il entra dans leurs Roïaumes par surprise (m), il les réduisit sous son

Sous Darius Hystaspes.

(l) V. l'Hist. d'Egypte. p. 232 & suiv.

(m) V. l'Hist. des Perses. p. 218.

obéissance; il leur imposa un tribut de soixante talens d'or, qui font près de onze millions par an; il fit de sa conquête la vingtième Satrapie de son Empire, & rendit les peuples ses vassaux. Ils servirent désormais en cette qualité sous les enseignes de la Perse. On en voit dans le dénombrement des armées de Xercès, d'Ochus & de Darius Codoman, le dernier de cette Monarchie.

Sous Alexan-
dre,

Il est vrai-semblable que le fils d'Hyrtaspe n'avoit conquis que jusqu'au fleuve Indus; mais Alexandre s'étendit bien au-delà (n). Ce Prince à qui rien ne résista jamais efficacement que ses Soldats, avoit résolu de pénétrer jusqu'aux extrémités du continent, pour profiter des faveurs de sa fortune, & il se préparoit à passer l'Hyphase quand les Macédoniens refusèrent de le suivre. Aussi les Anciens ne connurent-ils exactement les Indes que jusqu'à ce Fleuve. Déjà le vainqueur possédoit

(n) Voilà l'Hist. des Macédoniens, Part. V, Lib. V.

fous sa puissance la plus grande partie de ce vaste Roïaume. Le bruit de sa valeur & de ses victoires contre les Perfes & les Bactriens y avoit retenti long-tems avant son arrivée. Dès qu'il fut entré sur les frontieres, Taxile, l'un des plus illustres Princes de la Nation, alla lui faire hommage de sa couronne. Mais le Héros, content de sa soumission, le laissa sur le Trône de ses peres, & lui montra que la générosité & la grandeur d'ame n'étoient pas moins estimables en lui que les vertus guerrieres, qui l'avoient annoncé de si loin. Presque tous les Rois du pais marcherent sur les traces de Taxile, & s'en retournerent aussi satisfaits. Porus qui avoit témoigné tant de résistance jusqu'au moment où il n'étoit plus en état de résister, fut moins vaincu par les armes que par l'humanité d'Alexandre. Ce Prince le traita en Roi comme il l'avoit demandé; il agrandit la puissance de son sceptre; il l'établit sur la plus grande partie des Rois qui étoient devenu vassaux & tributaires du Hé-

ros de Macédoine, & il ordonna qu'après son départ Porus représenteroit Alexandre. Nous avons en effet remarqué (o) qu'un des successeurs de cet illustre Roi des Indes, envoya des Ambassadeurs à César, pour l'assurer que quoiqu'il commandât à six cens Rois de sa Nation, il étoit néanmoins prêt à lui obéir, & à le suivre avec tous ses sujets par-tout où il voudroit le mener combattre.

L'expédition d'Antiochus - le-Grand dans les Indes, ne paroît pas avoir été bien considérable. Il y fit seulement alliance avec Sophagazone (oo), qui lui donna plusieurs éléphants & des vivres. Ne voulant pas pénétrer plus loin pour des raisons que les Historiens ne nous apprennent pas, il repartit pour l'Arachosie, laissant Androstènes de Cyzique pour avoir soin d'emporter l'argent que Sophagazone étoit convenu de lui donner.

(o) *Sutra*, p.

(oo) *POLYB. L. XI, Hist. c. 8.*

CHAPITRE VIII.

*Du Commerce des Anciens
aux Indes.*

Cette connoissance que les Indiens avoient de la valeur & du mérite du Conquéran Romain, suposoit donc en eux un commerce habituel (p) & fréquent avec les Occidentaux depuis la guerre des Macédoniens. Les Gouverneurs & les Colonies qu'Alexandre y avoit laissées, introduisirent dans le pais, non-seulement la langue (q), mais encore la Religion des Grecs; ce qui occasionna des voïages continuels & réciproques de la Grece, de la Syrie & de l'Egypte aux Indes. Le récit avantageux que l'on faisoit de ces Roïaumes nouvellement découverts, engagea Ptolémée Philadelphie à y envoyer Megasthène & Denys (r), pour lui rendre un compte exact du caractere de ces

(p) STRABO, p. 118. PLIN. L. VI, cap. 23.

PHILOST. *in vita Apoll.* L. III, c. 35.

(q) PHILOST. *Vita Apoll.* L. III, c. 14.

(r) PLIN. L. VI, c. 17. STRABO. L. II. p. 70.
L. XV. *per totum.*

contrées, du génie de la Nation, & de la force de ses Rois. Mais l'un & l'autre en imposèrent au public par les fables ridicules, dont ils crurent embellir leur relation. Il auroit fallu porter la crédulité au dernier excès pour ajoûter foi aux contes puérides qu'ils débitèrent, peut-être afin d'enchérir sur ceux de Ctesias, de Néarque & d'Onesicrite. Daimaque & Ératosthène marcherent à peu près sur les mêmes traces. Ils cherchoient plus à dire des merveilles surprenantes, que des choses véritables.

Plus ils relevoient les raretés & les richesses de ce pais, plus ils inspiroient d'envie aux Marchands d'y tenter le négoce. Philadelphie qui n'avoit pas moins à cœur d'enrichir l'Égypte, que d'y faire fleurir les sciences, leur en facilita les voies. Il fit bâtir la ville de Bérénice (s) sur le bord occidental de la Mer-Rouge. Mais ce Port ne s'étant pas trouvé aussi favorable qu'on l'avoit cru, on se servit de celui de Myos-Hormos qui étoit proche & beau.

(s) STRABO L. XVII, p. 815. PAID. *Ad an.* 259, p. 16. Edit. de Hollande, MAFFLY. *Hist.* 193. Part. I, L. I, c. 18.

coup meilleur. C'étoit - là que venoient aborder toutes les marchandises que l'on tiroit des Indes, de la Perse, de l'Arabie & de l'Ethiopie. De - là il fit tirer jusqu'à Coptos, ville bâtie sur le Nil un peu au-dessus de Thebes & à douze journées de Bérénice, un grand canal par lequel on y transportoit les marchandises, quand on ne vouloit pas se servir de chameaux; & il ordonna que l'on bâtît sur la route de fréquentes Hôtelleries, où les voyageurs trouveroient tout ce qui leur étoit nécessaire. De Coptos, les Négocians conduisoient leurs effets par le Nil jusqu'à Alexandrie, d'où on venoit les enlever de tout l'Occident; & de l'échange qui s'y faisoit, on augmentoit de jour en jour les cargaisons suivantes pour les Indes.

Pline (1) décrit exactement la route que tenoient les Marchands qui faisoient ce voiage. D'Alexandrie, ils remontoient le Nil jusqu'à Coptos; de-là ils passaient à Bérénice, & s'embarquoient à Myos-Hormos. En sortant de la Mer-Rou-

(1) Hist. nat. L. VI, c. 23.

ge, ils alloient surgir à Ocellis, Port d'Arabie à l'extrémité du Golfe, ou à celui de Cana, un peu plus oriental dans la même contrée, ou au Cap de Syagrus, aujourd'hui Fartak. De-là, sans s'arrêter, on faisoit voile pour Patale, située sur une des embouchures de l'Indus, ou pour Musiris, ou pour Barace, qui n'en étoit pas fort éloignée, ou pour l'île de Taprobane, à présent Ceylan. Les vaisseaux partoient vers le commencement de l'été, & rentroient en Egypte avant le solstice d'hiver de la même année.

Ce commerce faisoit un des grands sujets de l'ambition des Romains, & un pressant motif pour les engager à s'emparer de l'Egypte. Lorsqu'ils s'en furent rendu maîtres, ils le rendirent beaucoup plus brillant qu'il n'avoit été avant eux. Tous les ans ils y portoient du moins pour cinq millions de marchandises, & ils gagnoient le centuple sur celles qu'on en raportoit. Ce trafic leur étoit d'autant plus avantageux qu'il n'enlevoit point l'espèce de la République ou de l'Empire, & qu'il y en

amenoit beaucoup par la vente des choses rares & précieuses qui venoient du Levant. Tel étoit alors l'usage des Indiens, & principalement de ceux de Taprobane, de ne se point servir de monnoie dans leur négoce (u). Ils en avoient même peu pour l'intérieur du Roïaume; puisqu'au lieu d'argent, ils donnoient chaque année (x) mille talens d'ambre à leur Prince. Le tribut de soixante talens d'or qu'ils paioient aux Perses, provenoit aussi vraisemblablement de la vente des marchandises que ceux-ci en recevoient. L'éloignement des lieux & la maxime des Indiens, de ne jamais sortir de leurs contrées, les tenoit dans l'ignorance du prix des choses qu'on leur portoit; & aiant chez eux en abondance l'ivoire, la pourpre, les métaux, les pierreries, les perles, les soies & les épiceries, ils les donnoient pour des choses qui sont très-communes en Europe, le fer étoit la seule chose que les Loix Romaines défendoient d'y porter (y). C'est ce

(u) PAUS. Lib. III, c. 12, p. 235.

(x) CTES. p. 670.

(y) PROCOP. *De Bella Persico*. L. I, c. 19.

qui fait encore aujourd'hui l'avantage des Compagnies qui s'y sont établies depuis deux siècles.

Le profit immense que l'on retireroit de ce commerce engagea plusieurs Princes & de riches particuliers à l'entreprendre comme les Romains. Mr Huet (2) montre qu'on pouvoit le faire, & qu'on le faisoit fréquemment du côté du Nord par différentes routes; & qu'en profitant de la Méditerranée, du Pont-Euxin, de la mer Caspienne, & d'un grand nombre de Fleuves navigables qui se trouvent sur le chemin, il reste un médiocre trajet par terre. Tous les peuples du Nord étoient forcés de suivre cette route beaucoup plus pénible que celle de l'Océan, par la loi que les Romains s'étoient imposée de ne donner l'entrée dans la Mer-Rouge à aucun étranger. Quoique les Historiens aient négligé de nous apprendre l'état du commerce sous les Empereurs, depuis le regne de Tibere, il est toutefois certain que ces Princes le

(2) Voyez son Histoire du Commerce & de la Navigation des Anciens, depuis le chapitre 52 jusqu'au 56.

continuèrent avec assiduité (a). De là vint la multiplication des Daces & Cabelles pour les épiceries, drogues, étoffes, teintures, animaux & autres singularités, la plûpart peu connues aujourd'hui, comme on le voit par le dénombrement qui en est rapporté dans le Droit Civil (b).

Mais il étoit entièrement abandonné dès le cinq ou sixième siècle, à cause des guerres que l'on avoit été obligé de soutenir contre les Barbares, & des pertes que l'Empire en avoit souffertes; ou par la négli-

(a) V. PIERRE GERBERON. *Traité de la Navigation*. c. 4. Cet Ouvrage est à la tête du nouveau & curieux Recueil des voïages en Asie depuis le XII jusqu'au XV siècle. A la Haye, 1735.

(b) DIGEST. L. XXXIX, t. 4. *De Publicanis & Vectigalibus. Species pertinentes ad Vectigal, Cinnamomum, Piper longum, Piper album, Folium pentaspheron, Folium barbaricum, Costum, Costamomum, Nardi stachis, Casti turriana, Xilocassia, Smirna, Amomum, Zeugiberi, Malabarium, Aroma indicum, Calbane, Laser, Alchelucia, Sargo galla, Onix arabicus, Cardamomum, Xilo cinnamomum, Opus byssicum, Pelles Babilonica, Pelles Parthica, Ebur, Ferrum indicum, Carpasum, Lapis universus, Margarita, Sardonix, Ceranium, Hyacinthus, Sm aragdu, Adamas, Sapphirinus, Callaius, Beryllus, Chelima, Hopia indica vel asperita, Metaxa, Vestis serica, vel subserica, vel attincta, Carbäsea, Nema sericum, Spadores, Indici Leones, Læona, Pardi, Leopardi, Panthera, Purpura, item Microcorum, Lana, Ficus, Capilli Indici.*

gences des Empereurs. La soie entr'autres étoit devenue extrêmement chère en Occident, lorsqu'on y prit comme par un effet du hazard le moien de la rendre commune & de la fabriquer. Vers l'an 550, quelques Moines Indiens, étant venus à Constantinople (c), sçurent que l'Empereur Justinien souhaitoit avec empressement d'en avoir dans ses Etats. Ils lui offrirent de lui en procurer, & ce Prince les y engagea par de grandes promesses. Ils retournerent aux Indes, & rapporterent de la contrée de Serinde des Vers à soie, qu'ils firent éclore, & qu'ils nourrirent avec des feuilles de Mûriers; ils enseignèrent la maniere de mettre en œuvre la soie que les Vers formerent, & en commencerent la manufacture dans l'Empire. J'ai rapporté au long dans un autre ouvrage (d), comment les Turcs firent alliance avec les Romains neuf ans après à la faveur de leur commerce de soie, qui en diminua beaucoup le prix dans l'Empire.

(c) Proc. Hist. Arcane, c. 17.

(d) Hist. Romaine sous le nom de Lausperg, Echart. T. X, P. 22.

Jusques-là on n'en avoit fabriqué pour l'Europe (e), qu'à Tyr & à Beryte, deux Villes de Phénicie ; & elle étoit encore si chere que l'Empereur Justinien fut obligé de la taxer à huit écus d'or la livre ; ce qui revient à quatre-vingt seize livres de notre monnoie ; somme considérable, qui néanmoins causa un grand trouble dans le commerce, parce que les Marchands prétendoient y perdre.

CHAPITRE IX.

*Révolutions des Indes dans le
moien âge.*

LE commerce que les Romains, les Syriens & les Arabes établirent aux Indes, depuis qu'Alexandre eut fait connoître ces riches contrées, ne produisit aucune révolution pour le gouvernement. Bornés aux richesses & aux trésors qu'ils en re-

Liberté & indépendance
lâissées aux
Indiens.

(e) L. cit. c. 25.

tiroient, ils ne firent aucunes tentatives ni sur les peuples de ce continent, ni sur les îles adjacentes pour s'en rendre les maîtres & les assujettir; ils négocierent avec eux, comme avec des amis & des correspondans fidèles, dont ils ne vouloient point alterer la paix & le repos. C'est la différence qui se trouve entre ces peuples anciens & les conquérans des derniers siècles. Ceux-ci, après avoir découvert la route maritime des Indes, ne se sont pas contentés du commerce qu'ils y pouvoient faire comme les autres Nations; ils se sont crus en droit de déclarer une guerre ouverte aux Indiens, de s'emparer de leurs villes, de leurs ports, de leurs fonds, & de les asservir. Jusques-là ils avoient joui d'une douce franchise, qui les avoit conservés dans l'indépendance de toute domination étrangere. Alexandre lui-même n'avoit ambitionné sur eux que le titre de vainqueur, sans interrompre la suite héréditaire des Princes. Il les laissa tous sur le Trône de leurs peres,

avec les mêmes assujettissemens qu'ils avoient à des Monarques superieurs & plus puissans, comme il est encore d'usage aujourd'hui parmi eux. Connoissant leur délicatesse sur ce point, & craignant d'aggraver ses conquêtes, il renonça à la qualité de Roi des Indes. Il la céda au généreux Porus(a), comme à celui dont la grande ame méritoit de commander à toute sa Nation; & mit sous sa puissance plusieurs petits Princes particuliers, que la terreur du nom Macédonien amena de loin aux piés du Héros, ou que l'on soumit à peu de frais.

Les Princes tributaires ou vassaux accoutumés de longue main à cette espèce de dépendance, la supportoient sans murmurer, & les sujets naturellement dociles, pacifiques, & simples, ignoroient jusqu'au nom de la révolte. Leur étude principale étoit au contraire, de plaire à leur Souverain. On le voit par la maniere

Respect du
peuple pour
les Princes.

(a) ALIYANUS, L. V, c. 20. PLUT. in Alex. & in Scipio Fertuna. STRABO. L. XVI. DIOD. L. XVIII. p. 559. JUSTIN. L. XII, c. 8. Q. CURT. L. VIII, c. 13.

254 HISTOIRE DES INDES.
respectueuse avec laquelle ils s'a-
prochoient de sa personne. L'usage
étant chez les Orientaux de ne se
jamais présenter devant leur Prince
les mains vuides, les Indiens lui of-
froient communément des fleurs ou
de l'eau qu'ils en avoient distillée,
simbole de leurs sentimens à son é-
gard, & lui répétoient plusieurs fois
à genou, au pié du Trône cet élo-
ge flatteur, qui avoit passé en formu-
le. « Soiez à jamais heureux (b),
» Prince digne de nos hommages ;
» astre brillant, qui n'emprunte
» point son éclat d'un autre ; beau-
» té ravissante, qui orne la pourpre
» & le diadème ; vous qui êtes la
» source de notre bonheur, & qui
» vous levez comme un autre So-
» leil, pour répandre la lumiere &
» la joie dans le cœur de vos sujets.
» Aussi salutaire & bienfaisant que
» ce premier des astres, vous don-
» nez à la terre la vertu & la fécon-
» dité qui nourrissent les hommes.
» vous éclairez ceux-ci dans leurs

(b) PIER. VALERIANUS *Hierogl.* Lib. LV. P.
401.

» démarches, vous leur inspirez la
 » sagesse, vous les conduisez dans
 » le bien. Le Dieu du ciel a déposé
 » en vous les marques de sa puissan-
 » ce; vos mains soutiennent en son
 » nom l'un & l'autre pôle; c'est
 » par vous qu'il fait mouvoir le fir-
 » mament, qu'il conduit les étoiles
 » dans leur course, qu'il les rend
 » resplendissantes. C'est de votre
 » face qu'elles tirent leur bril-
 » lant, parce que vous êtes vous-
 » même l'image vivante de la lu-
 » mière céleste. Rien ne me fera
 » donc plus précieux, Seigneur, que
 » votre bienveillance, votre ami-
 » tié, vos bontés, vos faveurs, par-
 » ce qu'elles feront la cause & la
 » certitude de ma félicité ». On ex-
 » posoit ensuite la demande que l'on
 » venoit faire. Des sentimens aussi pro-
 » fondément respectueux, mettent le
 » Trône à l'abri de toute rébellion,
 » & sont les gages les plus assurés
 » d'une paix solide & durable.

On en jouissoit aux Indes depuis
 plus de quinze cens ans, à dater

Conquêtes
 des Tartares.

d'Alexandre, quand il s'éleva dans le Nord un Prince aussi rempli d'ambition que le Héros de Macédoine, & qui porta la désolation presque dans toute l'Asie. A ces traits on peut reconnoître le fameux & redoutable Zingiscan, que d'autres nomment Gengis, Gehinghis, Cingis, Gangius ou Guingiskan. Il n'est point d'Histoire qui présente une révolution aussi subite & aussi éclatante que celle des Tartares, dont Zingis fut, à proprement parler, le premier Kan, c'est-à-dire, Roi ou Monarque. Dans l'espace de quarante ans, lui & ses fils subjuguèrent la Chine, les Indes, la Perse, la Syrie, toutes ces vastes contrées qui sont au-dessus de la Mer-Caspienne & du Pont-Euxin, jusqu'à la Mer-Glaciale, la Russie, la Pologne, & une partie de l'Allemagne. Nos Rois mêmes en furent saisis d'étonnement, d'admiration & de crainte. Ils paroissent avoir appréhendé que les vainqueurs de la Chine ne vinssent attaquer la France, puisqu'ils mençoient tout l'univers. Réservant à un
autre

autre tems de faire usage des Mémoires que nous avons recueillis sur ce sujet, nous ne rapporterons des conquêtes des Tartares que ce qu'il est absolument nécessaire d'en dire pour l'Histoire des révolutions & de la Religion des Indes.

Parmi cette multitude presqu'infinie de peuples qui habitoient les régions septentrionales de l'Asie & de l'Europe, il en étoit un extrêmement nombreux, qui occupoit tout le pais supérieur à la Chine, aux Indes, & jusqu'à la Mer Caspienne. Ces hommes, ignorés jusqu'alors du reste des Nations, en devinrent le fléau dès qu'ils commencèrent à se faire connoître par les guerres de leur fameux Zingis Kan (c). Il naquit dans la Province de Dongouz, l'an 1154 de Jesus-Christ (d), 549 de l'Hegire, & selon d'autres (e), dix ans plus tard, dans le mois du

Commencement de Zingis Chan.

(c) V. Gerberon, Histoire des Tartares, & Poésies de la Croix, Hist. de Geingis Kan.

(d) D'HERB. Biblioth. Orient. au mot GEINGIS.

(e) ABULGASI BAYADUK Kan, Hist. général. des Tartares, part. III, c. 1. C'est aussi l'Auteur que nous suivons comme le plus probable.

Pourceau , suivant la maniere de compter des Tartares. Il étoit fils de Jessugi Bayadurkan , Prince Tartare , chef de trente ou quarante mille familles , qui lui païoient toutes la dîme de leurs troupeaux ; premier & principal titre de souveraineté parmi eux. Des Ecrivains (f) l'ont fait naître d'un vil artisan , ou pour le rendre méprisable , ou pour donner plus de merveilleux à son Histoire. Zingis n'ayant que treize ans à la mort de son pere , se vit abandonné des deux tiers des familles qui relevoient de lui par le tribut. Celles - ci mécontentes de Jessugi Bayadur , profiterent de la circonstance pour se venger & pour se mettre sous la protection de Burganay-Kariltak. Zingis , à qui la nature avoit donné supérieurement l'esprit & la valeur en partage , ne parut point ébranlé de cette désertion. Il se fit de bonne heure aimer & estimer de ses sujets : il leur inspira cet

(f) Voyez Haiton, Armenien, Histoire orientale, chap. 16, & les Observations du Moine Bacon, p. 18.

amour des armes avec lequel il étoit né ; il les polica, il les forma insensiblement aux exercices militaires ; il les anima par l'espérance de les rendre un jour les maîtres du monde entier.

Avant que d'en entreprendre la conquête, il jugea à propos d'aller passer quelque tems à la Cour du célèbre Prêtre Jean, qu'il ne faut pas confondre avec celui d'Abissinie. C'étoit (g) un Prêtre Nestorien de Syrie, ou des environs de Babylonie, que le zèle, la curiosité ou l'ambition avoient conduit en Tartarie. Ses discours & ses manieres insinuanes, gagnerent l'estime & l'admiration de ces peuples rustiques. Plusieurs le prirent pour leur Chef ; un grand nombre de familles lui rendit les honneurs qui caractérisent le Souverain. Séduit lui-même par les attraits d'une fortune qui venoit se présenter, il fut accommoder ses intérêts avec ceux de la religion qu'il prêchoit, & dans peu il

Il va à la Cour
du Prêtre
Jean.

(g) MARCO PAULO, L. I, c. 51 & suiv. Le Moine
Bacon, p. 18.

se vit à la tête d'une puissante Monarchie. C'est ce qu'on nomma le Roïamme du Prêtre Jean. Les Orientaux l'appellent Avenk, ou Ungh Chan ; & Abulfarage dit Malek Johanna, le Roi Jean.

Il soumit ses
sujets rebel-
les.

Zingis aiant épousé (h) une de ses filles, qui étoit Chrétienne, pour se procurer le secours d'un Allié aussi puissant & aussi capable de l'aider dans ses projets, retourna dans sa Province à dessein de les exécuter. Les premières armes qu'il avoit faites avec succès au service du Prêtre Jean, furent l'heureux prélude de ce grand nombre de victoires qu'il devoit remporter en son nom. Il entra dans la trente-huitième année de son âge, lorsqu'un homme des Tribus qui s'étoient soustraites à sa domination (e), vint lui donner avis que quelques-unes d'entr'elles pensoient à le surprendre. Zingis, qui avoit déjà considérablement augmenté ses forces en ramenant une

(h) D'HERBELOT.

(e) ABULG, Histoire des Tartares, part. III, ch. 2.

partie des familles révoltées, donna un rendez-vous général à celles qui étoient demeurées dans son obéissance. Il assigna à chaque Tribu le poste qu'elle devoit occuper ; il livra la bataille à ses ennemis ; il les partagea entre la mort & la captivité. Pour jeter la fraïeur parmi ceux qui voudroient désormais lui résister, il fit plonger la tête de ses principaux prisonniers dans des chaudières d'eau bouillante. Ce trait de sévérité intimida le reste des Tribus rebelles. Elles reconnurent le vainqueur pour Kan, l'an 1187, suivant Marc Paul, dont le calcul (1) ne s'accorde point avec celui du Prince Abulgasi.

Souverain d'un peuple nombreux, Zingis se crut à portée de demander en mariage la fille d'Unk-Chan, fils & successeur du Prêtre Jean. Mais le motif qu'il pensoit devoir l'autoriser dans cette proposition, fut la cause du refus qu'il essuïa. L'étendue de sa puissance & la rapidité de

Il s'empare
du Roïaume
du Prêtre
Jean.

(1) Marc Paul avoit passé plusieurs années à la Cour de Coplaï Fils de Zingis, & Abulgasi est un Prince Tartare qui a écrit l'Histoire généalogique des Princes de la Nation.

ses conquêtes, donna de la jalouſie aux Chefs de ſa Nation Unk-Chan, appréhendant que cette ſeconde alliance ne ſervit de prétexte à Zingis pour lui enlever la couronne, répondit aux Députés de ce Prince, qu'il ſacrifieroit plutôt ſa fille à Vulcain que de la lui donner pour épouſe. Zingis ſ'en crut offenſé. Il déclara la guerre au Roi Neſtorien; il le défit à la tête de ſes armées; il ſ'empara de ſon Roïaume; & fut proclamé Kan général des Tartares, l'an 1202, & 599 de l'Egire.

On le pro-
clame Kan
général des
Tartares.

Lors de cette cérémonie, un des beau-peres de Zingis lui déclara qu'il venoit de la part de Dieu, lui dire de ſ'appeller désormais Zingis, & de faire publier que tous ſes ſujets le reconnoiſſent ſous ce titre. Jusques-là il n'avoit pas eu d'autre nom que celui de *Tamuzin*, Mais celui de *Zingis* le mettoit au-deſſus de tous les Princes Tartares; *Zin* en langue Mogole, voulant dire Grand, & la terminaïſon de *gis* ajoutant le ſuperlatif, *très-grand* ou *le plus grand*.

Conquêtes
des Indes.

Zingis ſe crut obligé de ſoutenir

par de nouvelles conquêtes la haute dignité qu'il venoit de recevoir. Il entra à main armée dans la presqu'île de l'Inde en deçà du Gange, que les Tartares nomment le royaume de Tangut; & toujours précédé de la victoire il s'avança jusqu'à la capitale du pais. Le Prince (m) qui y régnoit alors comme premier Monarque des Indes, étoit d'un âge fort avancé. Il se renferma dans son Palais, & munit la place de tout ce qui étoit nécessaire pour sa deffense. Malgré ses soins & sa vigilance, Zingis s'en rendit le maître par un assaut général qu'il donna après un siège de quelques semaines. Il fit mourir cruellement le Prince Indien pour avoir deffendu sa couronne; il rasa les murailles de la Ville; il se fit reconnoître pour Souverain dans tous les Royaumes particuliers; & il y laissa des Gouverneurs chargés de contenir le peuple dans l'obéissance & la soumission où il l'avoit réduit.

De-là il alla porter ses armes victorieuses jusques dans la Chine. Les

Soumission
de la Chine,
de la Bactriane
& de la
Perse.

(m) ABULO. part. III, ch. 6.

peuples de ce Roïaume , aussi agueris que policés , lui résisterent avec une vigueur incroyable. Mais Zingis, que nul obstacle ne rebutoit, & qui pouvoit aisément renouveler ses troupes aussi souvent qu'elles en avoient besoin , sentoit ranimer son courage par les difficultés qu'il rencontroit à chaque pas. Sa constance le conduisit enfin , après quatre ans de victoires & de défaites , jusqu'aux murs de Peking capitale de la Chine , qu'il emporta comme tant d'autres places , l'an 1210. Satisfait de cette conquête , il acheva de subjuguier les Provinces septentrionales du Roïaume , & à son retour il s'empara de l'Inde en-delà du Gange. Jusqu'à sa mort , qui arriva en 1227, il n'interrompit point le cours de ses victoires , aiant à la fois plusieurs armées sur pié, qu'il commandoit par lui-même & par des Généraux , qui répondoient toujours à son attente. Ce fut ainsi qu'il réunit à son Empire la Bactriane , la Sogdiane , & le pais d'Iran , c'est-à-dire , la Perse presque toute entiere ; car elle ne fut totalement

lement asservie que par Taulai & Ugdaï, deux de ses fils & ses successeurs.

Fléchissant ainsi sous le poids des années & des fatigues d'une vie toujours errante & pénible, il sentit approcher sa dernière heure, & il résolut de prévenir les contestations qui pourroient s'élever après lui sur le partage de ses Etats. Quoiqu'il eût eu un grand nombre de femmes, toutes illustres par leur extraction, il n'adopta pour ses successeurs que les enfans qu'il avoit eus de la première, & ceux-ci furent Zuzi, Zagataï, Ugdaï, & Taulai. Il leur recommanda instamment, non-seulement de ne pas laisser enlever les Roïaumes que sa valeur avoit conquis; mais encore de marcher sur ses traces, de répondre à sa gloire, de regarder la conquête du monde entier comme l'accomplissement d'un devoir qu'il leur imposoit, & de ne quitter les armes qu'avec la vie. Pour cet effet, il les conjura de demeurer inviolablement unis entr'eux.

Mort de Zingis.

Il déclara pour son successeur sur

Tome I.

Z

Partage de son Empire.

le Trône Impérial (n) de Samarcande, Ugdai ou Oclai, dont la domination s'étendoit sur le pays des Mogols & sur tous les autres qu'il avoit subjugués jusqu'à la Chine septentrionale inclusivement. Zagataï eut la Tanoxane, c'est-à-dire, les Provinces au-delà de l'Oxus, & le Roïaume des Usbecs, qui est proprement le Turquestan. Le Chorassan, qui comprenoit la Bactriane & la Sogdiane, fut donné à Taulai avec la Perse & les Indes, dont il avoit conquis en personne une grande partie. Ses successeurs, Mangu, Coplai & Holagu se rendirent célèbres dans l'Histoire. Comme Zuzi, l'aîné des fils de Zingis, étoit mort six mois avant son pere, ses fils rentrent dans ses droits. Batu, le premier de tous, lui fut substitué, & eut en partage cette vaste étendue de pais qui est au-dessus de la mer Caspienne. Il y trouva du côté de l'Occident, une vaste carrière pour accroître son Empire, & il ne tarda pas à en profiter. Ce fut lui qui traversa la Russie,

(n) D'HARR. Biblioth. orient.

la Moravie, la Pologne, la Hongrie, & qui se préparoit à marcher vers Constantinople, quand la mort vint arrêter le cours de ses victoires de ses projets ambitieux. Tochtamifch, le neuvième de ses successeurs, prit sur le Czar Demetrius Ivanowitz, les villes de Moscou & de Volodimer en 1382. Telle est en peu de mots l'histoire de Zingis Chan, que l'on peut comparer au grand Alexandre.

Ses descendans en ligne directe avoient joui du vaste Empire des Tartares pendant près de deux siècles, lorsqu'il s'éleva un nouveau fléau de l'humanité dans la même Nation, & originairement de la même famille, le fameux Timur-Lenk plus connu sous le nom de Tamerlan. Cabull, Bifaïeul de Zingis (o), étoit la souche commune d'où ils descendoient; mais l'audace & la fortune n'avoient pas également illustré les deux branches de cette famille. Quoique vassal d'Adill (p), l'un des

Révolte de
Tamerlan.

(o) Anulo. Hist. des Tartares, p. 152.

(p) *Ibid.* part. V, c. 3.

descendans de Zagataï , Tamerlan étoit néanmoins chef de la Tribu des Burlaff, & ce titre lui faisoit souffrir avec plus de peine son état de dépendance. L'affoiblissement de la puissance d'Adill lui offrit une occasion d'en secouer le joug. Depuis quatre régnes, le Trône s'ébranloit de jour en jour par la nonchalance de ceux qui y étoient assis. Il ne leur restoit qu'une ombre d'autorité; des Tribus entières se séparoiént impunément; elles se donnoient des Kans particuliers, & se croïoient en droit de prescrire les bornes de leur obéissance & de leur soumission. Tamerlan trop foible pour former de ses propres sujets un parti capable d'attaquer le Prince, se lia avec Amir Hussein qui pensoit comme lui. Après avoir réuni leurs forces, ils déclarèrent ouvertement la guerre à Adill, son armée fut mise en déroute; les vainqueurs le firent prisonnier; ils lui lièrent les piés & les mains, & le précipiterent dans un torrent.

Il s'empare
de l'autorité.

Tamerlan donna à ce meurtre les couleurs d'un service rendu à la pa-

trie ; & pour faire croire qu'il n'en vouloit point à la couronne , il la mit sur la tête de Cabull , issu de Zagatar. Peu de tems après , elle passa à Soiruc Tamifch , & ensuite à Mahomet son fils. Mais celui qui dispo- soit ainsi du sceptre s'en reservoit l'usage & l'autorité. Il profita du nom du Prince pour faire la guerre aux autres Kans descendans de Zingis ; il les asservit ou les détrôna , & s'apropriâ enfin tellement ses victoires , qu'il parvint à se faire regarder comme le premier Kan des Tartares. Amir Hussein jaloux de voir toute la gloire des conquêtes , auxquelles il avoit eu part , rejaillir sur la seule personne de Tamerlan , cessa d'être son collegue pour devenir son rival. Ses murmures se manifesterent avec éclat ; on vit les deux chefs de tous les troubles armés l'un contre l'autre ; la plaine de Balc , dans le Roïaume qui porte ce nom près du Chorasan , fut le champ de bataille où Hussein perdit la vie à la tête de ses troupes.

Sa chute fit l'élévation de Tar-

Il monte sur

le Trône de
Zingis.

merlan. Tous les Emirs (q), les Princes, les Généraux de l'armée de Zagataï, les Kans de Terred & le Prince des Chérifs s'assemblerent à Balch ou à Samarcande, & choisirent Tamerlan pour remplir le siège impérial de Zagataï. Après la proclamation, il monta sur le Trône, il prit la couronne d'or, & se ceignit de l'écharpe impériale. Les Grands de la Nation qui assistoient à cette cérémonie se prosternerent aux piés du nouveau Souverain, ils lui adresserent leurs vœux pour sa prospérité, ils répandirent à pleines mains l'or & les pierreries sur sa tête, selon la coutume qui subsiste encore aujourd'hui chez les Tartares, non-seulement au couronnement des Princes, mais encore aux mariages des particuliers; ils lui donnerent les titres pompeux d'Empereur du siècle & de conquérant du monde, & dès-lors tout le país fut soumis à ses loix.

Il soumet la
Perse.

C'est à ce jour que les Historiens

(q) Histoire de Timur-bec traduite du Persan, L. II, ch. 1. L'Auteur, qui se nomme *Cherefed in Ali* est plutôt le Panegyriste, que l'Historien de son Héros.

Orientaux fixent l'époque du règne de Tamerlan (r), qui tombe sur l'an 1379 de Jesus-Christ 781 de l'Hégire, & le trente-quatrième de l'âge de ce Prince. Son élévation sur le Trône lui parut une obligation de marcher sur les traces de Zingis son illustre Fondateur, & de recouvrer les Provinces qui s'étoient soustraites à la domination des Tartares. Il marcha contre les Princes du Chorassan, du Segestan, de Candaliar; il les dépouilla de leurs souverainetés, & mit des Gouverneurs à leurs places. Il s'ouvrit ainsi le chemin dans la Perse qu'il subjuga toute entière.

L'an 800 de l'Hégire, 1409 de Jesus-Christ, il entreprit la conquête des Indes. Il trouva sur sa route plusieurs Châteaux occupés par des rebelles ou des brigands. Il se saisit de toutes ces places, purgea le pais de ces tyrans usurpateurs, & d'un grand nombre de Guébres ou idolâtres, adorateurs du feu, qui s'étoient réfugiés dans la Perse sur les

Il fait la conquête des Indes.

(r) D'HERB. au mot *Timour* & autres.

confins de l'Indostan. Cachemire fut la première Ville dont il s'empara, & qui fit peu de résistance. Mais il en trouva davantage devant la capitale du pais nommée Uldugin, qui passoit pour une place imprenable. Comme son armée étoit trop nombreuse pour l'occuper toute entière à ce siège, il en envoya plusieurs détachemens dans les Provinces méridionales & du côté de Dehli, où régnoit le Sultan Mahmoud. Après avoir forcé la Ville & la Citadelle d'Uldugin, il s'avança contre ce Sultan, qui avoit joint à ses meilleures troupes celles de plusieurs Princes voisins qu'une même cause animoit également. Tamerlan leur livra une bataille générale, les mit en déroute & les fit poursuivre avec chaleur jusques sur les bords du Gange. Cette campagne le rendit maître de tout le pais, qu'il distribua en plusieurs Gouvernemens aux Officiers de son armée qui avoient montré le plus de valeur. Le butin fut le partage & la récompense du soldat. Il étoit rentré triomphant à S-

marcande, le siège de son Empire, quand il aprit qu'Ahmed étoit revenu dans Bagdat, d'où il l'avoit chassé quelques années auparavant. Son grand âge ne l'empêcha pas de marcher contre le Sultan, à qui la Sainte fit évacuer la Mésopotamie. Peu de tems après, Bajazet Empereur des Turcs eut le malheur de devenir son ennemi; & cette expédition fut plus funeste au fier Ottoman qu'elle ne l'avoit été au Sultan de Bagdad. Sa défaite & son humiliation permirent au vainqueur de retourner à Samarcande, où il fit aussitôt des préparatifs redoutables pour la conquête de la Chine. Mais il fut arrêté au commencement de sa carrière. Il n'étoit encore qu'à Otrar, lorsqu'il se sentit frappé de la maladie dont il mourut, dans la soixante-fixième année de son âge, la trente-fixième depuis son couronnement, 807 de l'Hégire, & 1405 de Jesus-Christ.

A sa mort commença le célèbre Empire des Mogols, le seul qui soit

*Histoire des
Mogols ses
successeurs.*

demeuré dans sa famille, & dont la succession nous soit connue, parmi un nombre prodigieux d'autres Roïaumes répandus dans les îles & dans le continent des Indes. Il est à propos d'en donner une idée succincte tirée de l'Histoire du Pere CATROU sur les Mémoires de M. Mandouchi, Vénitien, qui avoit résidé quarante ans à la Cour du Mogol, en qualité de Médecin de l'Empereur.

Année 1405.
Miracha.

L'Iraque Persienne, le Cabulestan & les Indes (s), étoient échues en partage à Miracha troisième fils de Tamerlan. Ce Prince fit dresser son Trône dans Hérat capitale du Korafan. La politique ne lui permettoit pas d'en user autrement. Son pere s'étoit à la vérité emparé des meilleures Forteresses de l'Indostan ; il y avoit mis des Gouverneurs fidèles ; ses garnisons empêchoient le peuple de remuer, il levoit des tributs considérables sur tous les Rois, ou Gouverneurs du pais ; mais son autorité

(s) CATROU. Histoire du Mogol. BERN. MEYER. TAVERN. & autres.

ne subsistoit aux Indes que par la Année 1468. terreur de son nom. Miracha dont le vainqueur n'avoit pas acquis le même degré de terreur ou de respect, eut de la peine au commencement de retirer les fruits de la victoire que Samerlan avoit remportée sur les Indiens. Il venoit tous les ans se montrer à eux à la tête d'une armée redoutable, pour lever les tributs, & entretenir un air de domination & de souveraineté.

Le Roi de Cascar fut le seul qui Son ingratitude & sa mort. refusa de se soumettre ; il osa prendre les armes contre Miracha, & le fit prisonnier dans un combat. Mais usant généreusement de la victoire, il lui rendit la liberté à condition que le Roïaume de Cascar seroit exempt de toutes charges. Miracha, qui jusqu'à sept fois avoit éprouvé la fortune contraire dans les guerres qu'il avoit eues contre le Roi de Cascar, fut enfin assez heureux pour le vaincre & pour le prendre à son tour. Fier de son triomphe, le Tartare montra qu'il avoit moins d'humanité & de générosité que l'Indien. Loin de ren-

Année 1405.

dre à son prisonnier la liberté qu'il en avoit reçue avec tant de grandeur d'ame, il le retint dans les fers & lui fit crever les yeux. Une ingratitude si énorme, fut punie par celui là même contre qui on l'avoit exercée. Le Raia tout aveugle qu'il étoit, fut faire passer la mort dans le sein de Miracha avec une flèche empoisonnée. C'est un trait qui n'a peut-être point d'exemple. Le Prince captif étoit si habile à tirer de l'arc, qu'il donnoit juste dans le but, pourvu que l'on fît du bruit à l'endroit où il falloit tirer. Le récit de cette adresse parut fabuleux au Mogol, il voulut l'éprouver lui-même. Il se plaça à la portée du trait, & fit entendre sa voix. Le Raia décocha incontinent sa flèche du côté que la voix étoit partie, & perça le corps de Miracha, qui avoit régné 46 ans.

Année 1451.

Abouchaid
chassé & ré-
tabli.

Abouchaid son fils & son successeur révolta ses sujets par la mollesse & l'oïveté de sa vie. Ils le chassèrent du Palais, & ils établirent son frere. Mais ils mirent une hydre sur

le Trône à la place du serpent qu'ils Année 1458.
 avoient rejeté. Bien-tôt ils regret-
 terent Abouchaid; ils le firent cher-
 cher par les Faquirs, ou Pauvres
 volontaires, dont il avoit embrassé
 la profession; ils le dépouillerent
 même de ses haillons, & lui
 rendirent la pourpre. L'expérience
 qu'il avoit faite de l'adversité, lui
 aprit à user modérément de la for-
 tune. Une conduite pleine de sagesse
 & de valeur, répara son indolence
 passée & le crime tout récent qu'il
 venoit de commettre sur la personne
 de son frere, à qui il avoit fait tran-
 cher la tête pour venger son usur-
 pation & sa tyrannie. Mais s'il parut
 changé pour la douceur du gouver-
 nement, le fonds resta toujours le
 même, & plus d'une fois on vit re-
 paroître son caractère au naturel.

Tandis qu'il étoit occupé à la con-
 quête de Samarcande & des con-
 trées voisines, on travailloit à lui
 enlever la ville d'Herat. Ibraïm Mir-
 za jeune Prince, sur qui la nature
 sembloit avoir épuisé les faveurs,
 avoit su toucher le cœur d'une des

Il dissipa une
 conjuration.

Princesses du sang Mogol, qu'Abouchaïd forçoit au célibat dans son Sérail. La Princesse à qui l'absence du Roi donnoit un peu plus de liberté qu'à l'ordinaire, trouva le moïen d'y faire entrer Ibraïm; elle gagna les Eunuques en sa faveur, elle fit proclamer Roi dans le pays. Le nouveau Sultan se mit en état de conserver par les armes une couronne qu'il avoit reçue des mains de l'amour. Il se procura tous les secours qui lui furent possibles; il alla attendre Abouchaïd sur le chemin de Samarcande, dans une plaine qu'il eut le tems de choisir à son gré, & paroïsoit s'impatier des délais de la victoire. Sa présence surprit Abouchaïd, qui précédoit de loin le plus grand nombre de ses troupes. Mais celui-ci étoit trop proche pour reculer, & déjà son rival, supérieur par la multitude, commençoit à enveloper l'armée du Roi, quand le reste de ses bataillons arriva. Ibraïm, qui ne faisoit la guerre que pour les intérêts les plus sensibles du cœur, attaqua avec fureur & com-

battit avec courage. Malheureusement il étoit trop jeune pour tenir contre l'expérience d'Abouchaid. Année 1451.
 De ce premier choc son armée tumultuaire fut mise en déroute, & lui-même prit la fuite vers Damegan, très inquiet de son malheur que du fort de la jeune Princesse qui l'avoit fait couronner. Il avoit sujet de le penser ainsi. Les nouvelles de cette bataille ne furent pas plutôt arrivées à Hérat & portées dans le Serrail, que chacun y craignit pour sa vie. Les femmes & les Eunuques du Palais, mobiles de la rébellion, jugerent à propos de prévenir la justice du vainqueur par le fer ou par le poison. La Princesse qui en avoit été la principale occasion ne fut pas des dernières à s'exécuter. Elle eut le courage de donner la mort à son fils encore à la mamelle, en lui enfonçant une pièce d'or dans la gorge, qui lui ferma les organes de la respiration; c'étoit le seul fruit de ses amours avec Ibraïm. Elle prit ensuite le poison qu'elle tenoit caché depuis long-tems sous le chaton

Année 1451.

d'une bague, & elle expira dans quelques momens. Ce fut ainsi que les rebelles saurerent au vainqueur la haine que lui eût attiré le *meurtre*.

Sa fierté lui
coute la vie.

Cette heureuse issue accompagnée de tant d'autres, persuada Abouchaid, que désormais il pouvoit tout entreprendre. Sous prétexte qu'Usum-Cassan, Prince Tartare descendant de Zingis, & qui possédoit une partie de la Perse occidentale, avoit détrôné un de ses voisins successeurs de la puissance de Tamerlant, il alla lui déclarer la guerre. Usum-Cassan effrayé de voir le petit-fils de Tamerlan marcher sur les pas de son aïeul, s'efforça en vain de détourner par des soumissions l'orage qui le menaçoit. Contraint de se défendre, il retrancha sa petite armée entre des lacs & des montagnes inaccessibles, d'où harcelant sans cesse l'ennemi, il lui coupa les vivres, & consuma par la disette cette multitude effroyable de Tartares, d'Indiens & de Perses, devant lesquels il lui eût été téméraire de se présenter en bataille. Abouchaid

chaïd leconnut trop tard, qu'il est souvent dangereux de refuser la paix à un ennemi qui la demande avec des conditions avantageuses. Ce superbe Mogol réduit à une retraite qui tenoit de la fuite, fut pris par les fils d'Usum-Cassan, qui le conduisirent à la tente de leur pere. Il montra une bonne contenance en présence d'un vainqueur qui n'avoit pas osé paroître devant lui le fer à la main. Il lui en fit des reproches, & irrita par ses discours contempteurs la clémence du Sultan qui l'avoit d'abord reçu avec humanité. Condamné à perdre la tête, il subit le traitement que sa fierté méritoit. Le vainqueur poussant plus loin son ressentiment, fit appliquer un fer chaud sur les yeux des trois aînés d'Abouchaïd qu'on avoit arrêtés dans leur déroute.

Avant que de se mettre en marche pour cette funeste expédition, Abouchaïd partagea entre ses enfans les Roïaumes dont il avoit hérité & ceux qu'il avoit conquis. Samarcande & la Tartarie méridionale étoient

Année 1469.

Sec-Omor.

Il régna en paix.

Année 1493.

échues à Sec-Omor le cinquième d'entr'eux, & il s'assura des Indes aussi-tôt après la mort de son pere. La possession lui en fut confiée avec la douceur avec laquelle il gouverna ses sujets. Son règne fut celui de la paix, & sa vie une étude assidue de l'Alcoran. Il mourut d'une chute vingt-quatre ans après son élévation sur le Trône.

Année. 1493.

Babar. Il
pert Samar-
cande,

Le repos qu'il avoit procuré à ses sujets devint fatal à Babar son fils & son successeur. Schaibec-Kan fa-voit qu'ils s'étoient amollis dans le sein de la paix, & il en profita pour reprendre Samarcande qu'Abouchaid avoit enlevé à son pere plutôt par perfidie que par valeur. Sa victoire & la fuite de Babar établirent deux des plus grandes Monarchies du monde. Les Ubeks, nation du vainqueur, prirent possession de Samarcande, qui depuis a toujours été la capitale de leur Empire; & Babar, obligé de fuir, alla porter aux Indes la domination Mogole, qui y subsiste encore aujourd'hui. Après

avoir été pourſuivi de Ville en Ville, Année 1494
 Cabul fut ſa dernière retraite. Là il ſentit ſa vertu renaître après la perte de ſon Roïaume. Déjà il recueilloit ſes troupes errantes à deſſein de le recouvrer, quand Ranguildas Gouverneur de Cabul, le fit changer de ſentiment, en lui inſpirant de ſ'affer-
 mir plutôt dans la poſſeſſion des Indes, & d'y étendre ſa domination.

Ce parti aiant été préféré, on dit que l'un & l'autre ſe cachèrent ſous la mandille des Faquirs, & parcoururent tout le País pour en connoître les Cours, les Villes, les fortereſſes, le caractère, la maniere de combattre. Après s'être inſtruits de tout, ils retournerent à Cabul, & ſe préparèrent à exécuter leur projet. Barbar à la tête d'une armée nombreuſe envoïa ſommer Amwixa Roi de Dely, de quitter le nom & la qualité de Souverain, dans un País qui appartenoit aux Tartares depuis la conquête de Tamerlan. Amwixa lui fit réponſe, qu'un Roi tributaire ne ceſſoit point d'être Roi; & que, puſqu'on lui diſputoit ce titre, il

Il fait le
 conquête du
 Roïaume de
 Dely.

Année 1493. refusoit aussi à un inconnu, chassé de ses Etats, un tribut dont il n'étoit pas digne. Babar ne s'attendoit pas à une réponse aussi fiere. Il s'en vint vers Dely, & rencontra sur le fleuve Amwixa qui venoit au-devant de lui avec des troupes que la multitude rendoit formidables. Mais elles n'étoient point aguerries. Elles furent enfoncées dès le premier choc. Cette déroute les déconcerta; elles abandonnerent leur Roi, qui périt à la maniere des braves, & elles se réfugièrent hors du Roïaume dans les montagnes du Tibeth ou du Turkestan. Babar, maître du terrain, transporta son trône à Dely, où les Mogols ses successeurs ont fait depuis leur résidence ordinaire.

Année 1500.

Il s'y attribue le domaine universel,

Il établit les Loix qu'il voulut dans un Pais de conquête. La principale & qui est regardée comme fondamentale de l'Etat, est celle qui adjuge en propre au Souverain toutes les terres de l'Empire. Elles ne passent point chez les particuliers du pere au fils; mais elles retournent au Prince après la mort de celui à

qui, on en avoit donné l'usufruit. Année 1500.

Ainsi les peuples ne, sont à proprement parler, que les fermiers de l'Empereur. Les Officiers mêmes de la Cour ne subsistent que par les bienfaits de leur maître; nul n'est riche de son fonds, nul n'est grand que des gratifications du Prince.

Les Tartares, anciens sujets de Babar, accoururent en foule pour s'enrichir sous le nouveau Monarque. Ce fut alors que les Indiens donnerent indifféremment à tous les Tartares le nom de Mogols, qui n'étoit propre qu'à la famille Royale. On vit aussi un grand nombre de Persans arriver à Dely, & y chercher fortune. Les Charges dont on les honora à la Cour en attirerent d'autres. Ainsi les Mahometans étrangers devinrent bien-tôt les plus forts; ils occuperent tous les Gouvernemens & les premiers postes du Pais. Enfin les Raias ou Gouverneurs, qu'on avoit considerés d'abord par nécessité, tomberent insensiblement dans le mépris, & la Religion Mahometane devint la Reli-

Les Tartares
passent aux
Indes.

Année 1500.

gion dominante. Babar mourut en 1530, après en avoir régné cinq à Samarcande, trente à Dely, & en avoir passé trois dans l'intervalle qui sépara ces deux Roïaumes. La loi du sang mit *Amayum* sur le trône.

Année 1530.

Amayum.
Il est chassé
de son Roïaume

L'Histoire du fils retraça en partie celle du pere. *Chira*, Seigneur Patane de la race de ceux que Babar avoit vaincus, profita en homme habile du crédit & de l'avantage que lui donnoient les grandes places qu'il remplissoit à la Cour & dans les armées du Mogol, pour venger les malheurs de sa Nation. Le projet étant sur le point d'éclorre, il changea son nom de *Chira*, qui veut dire un jeune Lion, en celui de *Chircha*, qui signifioit le Lion roïal ou le Seigneur Lion. *Amayum* voulut réprimer cet orgueil, mais il étoit trop tard. Les mesures de *Chircha* étoient prises, son parti tout formé, ses troupes prêtes à se montrer au combat. Une sanglante bataille fit la ruine d'*Amayum*. Il n'échapa au carnage des siens que par la protection de quelques braves Persans,

qui le couvrirent de leur propre corps, & l'escorterent jusqu'en Perse où il se réfugia. C'étoit l'onzième année de son regne, que le tumulte des guerres civiles avoit agité sans relâche. Le Sophi ou Roi de Perse le reçut avec toute la générosité qui convient à un grand Prince envers un Empereur fugitif. Il lui donna un Palais & des Officiers, il lui assigna des revenus considérables; il fournit même à ses plaisirs; il peupla son ferrail; il l'exhorta à la patience, jusqu'au tems qu'une occasion favorable se présenteroit de le rétablir dans son Roïaume.

Chircha lui en ferma toutes les issues par la sagesse d'un régne qui ne pouvoit manquer de lui attirer l'estime & l'affection de ses sujets. C'est à lui que les Indiens sont redevables de l'établissement des *Carvenseras*, ou logemens publics, qu'il fit bâtir de distance en distance sur les grandes routes pour la commodité des Marchands, qui y trouvent à un prix modique tout ce qui est nécessaire pour eux & pour leurs

Année 1530.
Etablissement des Carvenseras.

Année 1539.

chevaux. La mort qui l'enleva la neuvième année de son usurpation fit succéder la tristesse à la joie qu'on avoit eue de le posséder. Comme il n'avoit laissé aucun enfant mâle, tous les Raias voisins aspirèrent à sa succession.

Année 1549.

Il remonte
sur le Trône.

Amayum instruit de ces troubles domestiques comprit que le moment étoit venu de rentrer dans ses Etats. Il reçut du Sophi quelque infanterie & environ douze mille chevaux, esperant que ses Sujets viendroient grossir son armée dès qu'ils le fauroient aprocher des confins. Tous les passages leur furent ouverts jusqu'à Lahor, dont il s'empara par stratagème. Cent jeunes Persans pleins de zèle pour lui, se déguisèrent en Pelerins qui revenoient de la Meque, & allerent sur le soir se présenter aux portes de la Citadelle, priant qu'on leur donnât le couvert pour cette nuit. Le Gouverneur crut faire un acte de religion en les recevant. Lorsqu'on les vouloit accablés de sommeil & de lassitude, ils se jetterent tout à coup sur la garnison ;

son; ils poignardèrent sans pitié le Gouverneur & les Soldats; & livrerent la forteresse à Amayum, qui entra dans Lahor sans résistance. De-là il avança à grandes journées vers Dely. Une seule bataille donnée à trois lieues de cette Ville, renversa toute la ressource de ses rivaux, & assura aux successeurs de Tamerlan l'Empire qu'ils possèdent encore aujourd'hui. Amayum ne survécut à son rétablissement que deux ans, neuf mois & quatorze jours. Il mourut en 1552, vingt-deux ans après avoir pris possession du Roïaume pour la première fois.

Année 1549
& suiv.

Akebar son successeur avoit hérité de la vertu & du courage de Tamerlan le plus illustre de ses aïeux. Né en Perse la première année de la retraite de son pere Amayum, il ne pouvoit avoir que treize ans lorsqu'il monta sur le trône. Son adolescence fut confiée aux principaux de la Nation, qui s'appliquèrent à lui assûrer la Couronne en retenant les troupes Persannes aux

Année 1552.
Akebar.
Il soumet les
Rois de Gu-
zarate & de
Decan,

Année 1552.
& suiv.

Indes par les établissemens avantageux qu'ils leur procurerent. Le jeune Prince avoit mis à profit les leçons de politique & de guerre que lui avoient données les Ministres de sa minorité; & il en fit usage dès que les années le lui permirent. Son Roïaume étoit plus considérable par l'étendue que par les richesses. Celles-ci se trouvent principalement dans la partie méridionale de la Presqu'île en deçà du Gange, que Tamerlan n'avoit pas subjuguée. Akebar entreprit d'en faire la conquête, & il en vint à bout malgré la résistance des Rois de Guzarate, de Decan & des Portugais, qui s'étoient puissamment établis aux Indes depuis environ soixante & dix ans.

La Princesse *Candé* ne deffendit pas avec moins de générosité la ville d'Amanadagar dont elle étoit Souveraine. Elle vit sans effroi le Mogol, déjà vainqueur de plusieurs Roïaumes, environner la Capitale de son Etat; elle le retint plus de deux mois autour de ses remparts. Enfin, obligée de céder à la constance des assiégeans, elle inventa un moyen

faire pour se venger de son ennemi. Elle fit fondre tout l'or & l'argent du País en boulets de canon, sur lesquels on grava les plus grandes malédictions contre l'usurpateur; & on les tira dans le camp des Tartares. Après ce coup de désespoir, elle se rendit à composition, & elle parut se repentir bien-tôt de sa fureur. A la vue de son vainqueur elle cessa d'être son ennemie. Akebar la mit au nombre de ses femmes, il la traita toujours en Reine, ou plutôt il la considéra long-tems comme la Sultane favorite. On trouve encore aujourd'hui plusieurs de ces boulets de canon aux environs d'Amanadagar. M. Manouchi en vit un d'or de huit livres, dont il lut l'inscription avec plaisir.

Année 1552,
 & suiv.

La conquête des deux plus riches Roïaumes du País, rendus tributaires, établit l'autorité d'Akebar dans toutes les Indes. Ce fut avec la confiance que donne un grand pouvoir qu'il abandonna la Ville, & qu'il résolut d'en bâtir une autre plus magnifique, soit pour immortaliser

Année 1557,
& suiv.

son nom, fût pour accomplir le vœu qu'il avoit fait d'ériger une Mosquée en l'honneur de Mahomet, pour obtenir du Ciel un fils qui fût l'héritier de son Empire. Agra, alors peu considérable, lui parut l'endroit le plus avantageux pour y exécuter ses desseins, & l'ouvrage fut conduit avec tant de rapidité, que bientôt on y compta plus de 660000 habitans. Plusieurs Historiens rapportent que pendant le long repos de cette paix glorieuse, Akebar entendit parler des Missionnaires chrétiens, que les Portugais entretenoient aux Indes; qu'il en fit venir quelques-uns à sa Cour; & que leurs discours sur la Religion ébranlerent son esprit. Un poison subtil qu'il prit par mégarde l'enleva subitement la cinquante-troisième année de son regne.

Année 1605.
Jehan Guir.
Révolte de
les fils.

Il y avoit quelques années que Jehan-Guir, l'aîné de ses fils, avoit tenté de lui ravir la Couronne & la vie. Ce crime méritoit une punition rigoureuse; mais la tendresse du pere fit grace à un fils dénaturé. Akebar

Il se contenta de lui montrer qu'il étoit maître de son sort, et le tenant plusieurs jours humilié dans l'obscurité d'une prison, & en lui faisant voir les têtes de cent conjurés qu'il avoit fait suspendre à un arbre. Jehan-Guir aussi frappé de ce spectacle, que honteux de la faute qu'il avoit commise, s'efforça de la réparer par un attachement plein de zèle, & mérita, suivant quelques Ecrivains, que son pere le nommât pour son successeur un peu avant que d'expirer. Cette déclaration n'ayant pas été revêtue des formalités ordinaires, Cosrou fils de Jehan-Guir, prétendit que le sceptre lui appartenoit au lieu de son pere, par la promesse qu'Akabar lui en avoit souvent réitérée lors de sa colere, & en présence de toute la Cour. Fondé sur ce seul titre, il se forma un parti de mécontents que la mauvaise conduite de son pere avoit déjà soulevés, & il lui disputa la Couronne à la tête d'une troupe de rebelles. Mais le premier combat les mit en fuite, & leur Chef fut renfermé dans une Cita-

Année 1605,
& suiv.

Année 1605,
& suiv.

delle avec ses femmes & ses enfans. Il y périt de la main de son frere Chorròm, qui esperoit s'assurer le Trône par ce lâche fratricide. Les précautions qu'il avoit prises pour ensevelir son crime dans les ténèbres, qu'il avoit choisies pour le commettre, ne purent cependant le tenir caché. L'Empereur découvrit l'auteur du meurtre, & n'eut plus que de l'indignation pour celui qu'il avoit tendrement aimé ; il l'exila dans son Gouvernement de Guzarat. Sa disgrâce ne fit qu'irriter son ambition. Il ne s'occupâ qu'à former des alliances secretes avec les Raïas voisins, à gagner les Grands du Pais, à se concilier l'amitié du peuple. Ainsi il n'eut pas de peine à rassembler une armée formidable de personnes dévouées à son service. Sachant que l'Empereur devoit faire transporter à Lahor le trésor de l'Empire, il s'avança à la tête de soixante mille hommes pour l'enlever sur le chemin. Mais un contre-ordre donné à propos frustra ses espérances, & manifesta sa révolte.

Il se vengea sur la ville d'Agra & sur les environs, qu'il mit au pillage. Année 1605,
& suiv.

Irrité de cette audace, Jehan-Guir rassembla toutes ses forces, & marcha en personne contre son fils. L'ardeur & la résolution se montreroient également de part & d'autre. Après un combat opiniâtre, les révoltés furent mis en déroute près de Dely, & le jeune Prince se retira dans des montagnes inaccessibles, d'où il tâcha d'apaiser la colere de son pere par la voie de la négociation. Pendant le combat, Sultan Bolaqui son fils signala son zele & sa fidélité pour les intérêts de l'Empereur. Non content d'avoir contribué à la victoire, il entra à la tête d'un corps d'armée jusques dans le sein du Roïaume de Guzarate, & mit le siège devant Amadabat, capitale du Gouvernement, ou Chorrôm son pere s'étoit établi une espèce de Souveraineté. Il en fit rompre les portes par des Eléphants, il s'empara de la Ville, enleva les trésors de son pere, brisa son Trône d'or, & distribua aux Officiers les diamans

Année 1605.
& suiv.

dont il étoit orné. Jehan-Guir d'autre part songeoit à poursuivre son fils rébelle, qui vouloit traiter de pair avec lui. Il envoya deux de ses Généraux pour le forcer dans son asile, avec ordre de lui livrer bataille, & de l'amener mort ou vif. Le fier Chorròm ne se découragea pas. Il recueillit le reste de son armée, & fit tête au parti de l'Empereur. Les rébelles eurent d'abord quelque avantage en de légères escarmouches, mais la confiance que leur donnoient ces petites victoires leur en fit perdre une grande. Ils furent battus & défaits dans une action générale.

Quoiqu'il ne restât qu'environ cinq mille hommes à Chorròm, il ne se regarda pas comme vaincu. Il se retira au-delà du Gange, & se retrancha derrière le canal de Thonex, qui n'est qu'un écoulement de ce Fleuve aux environs de Patna. Les Généraux de l'Empereur le poursuivirent dans sa retraite, ils lui livrerent une des plus sanglantes batailles dont l'Histoire des Indes no-

de mes fasse mention ; & quoique leur perte fût beaucoup plus grande que celle des révoltés, ils remportèrent néanmoins tous les honneurs du triomphe.

Année 1605,
& suiv.

Chorrôm resté avec trois mille hommes seulement pensa recouvrer toutes ses espérances par les intrigues de Nur-Jaham première femme de Jehan-Guir, dont il avoit épousé la nièce. La Sultane considérant que cette guerre, poussée avec tant de chaleur, étoit contraire aux intérêts de sa famille, trouva le moien de faire disgracier le plus grand fléau de Chorrôm, Mahobet-Cham, le premier des Généraux de l'Empereur. Outré de voir son zele, ses services, son sang payés d'une si noire ingratitude, ce brave Officier résolut de s'en venger. Il rassembla autour de lui plusieurs des anciens Capitaines, qui servoient depuis long-tems sous ses ordres ; & cinq mille Rageputes, les plus intrépides des Indes, embrassèrent le parti d'un Chef que la victoire avoit toujours suivi. Avec ce petit corps d'armée,

Année 1605,
& suiv.

il forma le dessein d'aller enlever l'Empereur, qui se transportoit avec sa Cour d'Agra à Cabul. Ce projet lui réussit comme il l'avoit esperé ; & s'il n'en tira pas tout l'avantage qu'il pouvoit, ce ne fut que par un excès de générosité & de respect pour son maître. Il prit le moment que l'escorte du Prince avoit déjà passé la riviere de Tziunab avant le lever du Soleil ; il investit inopinément le camp de Jehan-Guir, qui reposoit encore dans sa tente ; il dispersa sans peine les Soldats de sa garde ; & presque sans verser de sang, l'Empereur, la Sultane, Bolagui & les principaux de l'Empire tomberent entre ses mains.

Les premieres nouvelles de cette détention porterent le trouble de toutes parts ; on ne savoit auquel des trois partis il falloit s'attacher. Agra prit ouvertement celui du nouveau Vainqueur, & livra la Citadelle à un de ses amis. Pour peu que Mahobet eût voulu mal user de la victoire, il auroit pu faire l'Empereur de sa main, & choisir quelqu'un

des fils ou des petits-fils des Mogols, qui l'auroit élevé au premier rang par reconnoissance. Le fonds de vénération qu'il conserva inviolablement pour son maître, le fit user de modération à son égard. Il se contenta de lui donner une escorte pour le conduire à Cabul, de l'accompagner en personne, & de lui faire assidument sa Cour. Cette modération pensa lui être plus funeste que sa première disgrâce. La Sultane désespérée de se voir sous la puissance de son ennemi, craignit pour comble de malheur qu'il ne s'emparât de l'esprit du Prince par ses manieres insinuanes. Elle fit savoir à l'armée Imperiale que ceux qui avoient enlevé Jehan-Guir n'étoient au plus que cinq mille hommes; elle engagea les Chefs de son parti à venir la délivrer de la servitude; elle leur en marqua le moment & les moïens. Ses vœux furent heureusement accomplis. Plus de cinquante mille hommes, rassemblés de toutes les Provinces voisines, se mirent en embuscade sur les bords

Année 1605,
& suiv.

d'une riviere où l'Empereur devoit passer avec tout son cortège pour arriver à Cabul. Mahobet averti des embuches qu'on lui dressoit, jugea à propos d'abandonner ses prisonniers & de retourner sur ses pas. La crainte des ressentimens de la Sultane l'obligea à demander un asile à Rana, l'un des principaux Raias de l'Empire. Loin d'en abuser par de nouvelles entreprises, il s'en servit pour travailler au repos & à la tranquillité publique, en réconciliant par ses négociations, l'Empereur avec le Sultan Chorrôm. Ce fut la noble vengeance qu'il tira d'un Souverain qui le persécutoit. Jehan-Guir ne songea plus qu'à jouir des douceurs du repos. Il y passa le reste de sa vieillesse, & il mourut à Dimber l'an 1627, après un regne de 22 ans, que les guerres civiles avoient perpétuellement agité.

Année 1637,
Troubles
dans l'Etat.

Sa mort partagea l'Empire en trois factions. L'Imperatrice se déclara pour Scheriar l'époux de sa fille. Bolaqui avoit pour lui l'armée

Imperiale & toute la Garde du Palais. Les deux Ministres Afaph Cham, & Mahobet - Cham favorisoient ouvertement le Sultan Chorròm. La Sultane n'eut le crédit de faire reconnoître Scheriar Empereur, que dans l'étendue du Serrail. Mais ce parti, qui se terminoit à des femmes & à des Eunuques, devint bien-tôt le plus foible. Bolaqui, proclamé par les troupes, s'assura de l'Impératrice & de son gendre; il retint l'une dans une étroite prison, & fit perdre les yeux à l'autre en y appliquant un fer chaud. Ce Prince, en croïant ne travailler que pour soi, aplanissoit par ses cruautés les chemins du Trône au Sultan Chorròm son oncle. Une intrigue conduite par Mahobet & par Afaph, le mit en possession de la Couronne, sans répandre de sang. L'Histoire mérite bien d'en être rapportée. Elle fait voir que dans un País que l'on s'imagina n'être remplis que d'hommes grossiers & barbares, il n'y a pas moins de finesse qu'on en trouveroit parmi les esprits les plus déliés de l'Europe.

Année 1637,
 & suiv.
 Stratagème
 par lequel
 Chorròm mon-
 te sur le Trô-
 ne.

Aussi-tôt que Bolaqui se fut assis sur le Trône de son grand-père, il députa un des principaux *Omhras* ou Seigneur de sa Cour, vers son oncle Chorròm. L'Envoyé avoit ordre d'exiger du Sultan le tribut ordinaire, de l'engager à reconnoître la Souveraineté de Bolaqui, & même de menacer, s'il trouvoit dans le Prince un esprit de révolte. La nouvelle de son arrivée rendit ses instructions inutiles. Il trouva le Sultan qui vomissoit le sang à gros bouillons. Ce spectacle l'attendrit; il dépêcha un Courier à Bolaqui, pour l'instruire de l'état où son oncle étoit réduit. Mais la maladie de Chorròm n'étoit qu'une feinte. Ce qu'il vomissoit étoit le sang d'une Chèvre, dont il s'étoit rempli la bouche un moment avant l'entrée de l'*Omhra*. Le bruit de sa maladie fut bien-tôt suivi d'une nouvelle encore plus fausse. On publia par-tout que Chorròm étoit mort, & en effet il disparut.

Mahobet avec quelques autres Officiers les plus attachés au Prince,

eurent seuls le secret de l'intrigue. Ils parurent inconsolables, & donnèrent toutes les démonstrations du plus grand deuil. L'Envoyé y fut trompé comme les autres; il se hâta d'aller l'apprendre à son maître, & on le pria de lui demander la permission de faire porter le corps du Sultan dans le sépulcre de ses Peres. Bolaqui accorda avec joie tous les honneurs de la sépulture à un Prince de son sang, dont la mort, à ce qu'il croioit, l'avoit délivré si à propos. On prépare le convoi avec toute la magnificence possible. Le cercueil vuide étoit conduit par plus de mille hommes choisis entre les principaux Officiers du mort; Mahobet étoit à leur tête, & Chorrôm suivoit lui-même ses propres funérailles en habit déguisé. On avoit disposé par intervalles des escadrons de Rageputes, qui grossissoient la pompe funebre comme par honneur, & qui la suivirent jusqu'à Agra. D'une autre part, le ministre Afaph, instruit du secret, persuada au jeune Empereur qu'il étoit de

Année 1627,
& suiv.

son devoir & de la bienfiance d'aller au-devant du convoi, & de conduire dans le tombeau un Prince dont il n'avoit plus rien à craindre. L'artifice réussit. Bolaqui fortit assez mal accompagné hors des portes d'Agra, en habit de deuil & dans l'équipage d'un Prince qui va rendre les derniers devoirs à un parent. Effraïé de voir une escorte si nombreuse à la suite d'un mort, il comprit aussi-tôt qu'on en vouloit à sa Couronne & à sa vie. Il prit la fuite, & se refugia en Perse, pour se dérober à la cruauté d'un rival ambitieux.

Il prend le
nom de *Cha-
Jaham*.

Chorròm, maître de la Citadelle & du Palais d'Agra, prit le nom de *Cha-Jaham*, qui veut dire, *Roi du monde*. Le premier Acte de son autorité fut de s'assurer de Scheriar. Il le retint enfermé pendant trois mois avec ses deux fils; mais craignant qu'ils ne lui échappassent malgré sa vigilance, il fit murer la porte de leur prison, & les laissa tous trois mourir de faim. On assure que cet endroit n'a point encore été débouché.

ché. La guerre qu'il fit quelques années après aux Portugais, donna lieu à d'autres inhumanités qu'il exerça sur les vaincus, principalement en haine du Christianisme. Il avoit quatre fils, qu'il envoïa en différens Roïaumes de l'Empire en qualité de Vice-Rois. *Cha-Chuia* eut la Principauté de Bengale; celle de *Décan* tomba à *Orang-Zeb*; & le Roïaume de *Guzarate* échut à *Moradbax*. *Dara* l'aîné de tous demeura à la Cour. Tandis que l'Empereur se livroit à toutes sortes d'amusemens & de plaisirs, *Dara* s'emparoit du gouvernement & de l'autorité; lui seul faisoit la fonction d'Empereur, il ne lui en manquoit que le titre & la couronne. Si quelqu'un ne rampoit pas devant lui, le massacre ou le poison suivoient de près.

Année 1617,
& suiv.

Ces cruautés jointes à des manières impérieuses ne pouvoient manquer de le faire haïr universellement, & de lui enlever le Sceptre auquel il aspirait. Il avoit d'ailleurs en la personne d'*Orang-Zeb* un rival d'au-

Commencemens & caractère d'*Orang-Zeb*.

Année 1627,
& suiv.

tant plus dangereux, qu'il paroïsoit moins à craindre. La conduite de celui-ci, pleine de moderation & d'équité, faisoit un contraste hon-teux pour celle de Dara; & il n'af-fectoit tant de douceur que dans ce dessein. Dès que l'âge l'eut rendu susceptible d'ambition, il porta ses regards vers le Trône, & il forma le plan qu'il jugea plus propre à l'y mener. La nature lui avoit donné tous les avantages nécessaires à un homme qui en veut imposer. Il étoit d'une taille avantageuse, & d'un tour de visage naturellement doux. La maigreur lui donnoit un air de pénitence qu'il savoit accompagner de discours de piété. On le voïoit toujours have, le tein livide, les yeux en-foncés. Il paroïsoit rêveur & taciturne, ne parlant gueres que de zele pour la Religion de Mahomet, & pour l'observation de sa Loi. Presque toujours il portoit l'Alcoran sous le bras; ses oraisons étoient fréquen-tes; il récitoit chaque jour un cer-tain rôle des louanges de Dieu avec une attention capable d'attirer du respect. Aussi disoit-on qu'il étoit

fait recevoir au nombre des Fakirs; & lui-même assûroit qu'aussitôt qu'il pourroit se délivrer des soins du siècle, il iroit se consacrer à la pénitence près du tombeau de Mahomet. Ces discours de retraite entroient dans le système d'ambition. Par-là il vouloit se préparer un asile s'il ne pouvoit franchir les barrières qui lui fermeroient le chemin du Trône. La haute dévotion qu'il professoit en public, ne lui faisoit pas négliger l'exercice des vertus guerrières. Mais il avoit soin de donner une couleur de piété & de zele à tous ses projets. Ce fut sous ce prétexte qu'il tenta de dépouiller le Roi de Golconde, parce qu'il étoit attaché à la secte des Parlis ou Persans. Si cette entreprise ne lui réussit pas dans son entier, il en tira du moins de grands avantages.

La fortune lui réservoir ses fa-
veurs toutes pures pour une occasion plus précieuse. Une maladie dangereuse dont l'Empereur Cha-Jaham fut attaqué, donna occasion aux bruits de sa mort qui se répandirent dans

Année 1637,
& suiv.

Révolte des
fils de Cha-
Jaham.

Année 1627
& suiv.

tout l'Indostan. Cha-Chuia le plus
 vif de ses trois fils qu'il avoit établis
 Vice-Rois, se mit le premier en
 campagne avec quarante mille che-
 vaux, résolu d'enlever le Sceptre à
 Dara son aîné. L'Empereur instruit
 d'une démarche aussi éclatante, lui
 écrivit que sa maladie n'avoit point
 eu de suites; qu'il pouvoit retourner
 à son Gouvernement de Bengale;
 & réparer par une obéissance exacte
 les mouvemens que son affection lui
 avoit fait précipiter. Le Prince dissi-
 mula les ordres qu'il avoit reçus de
 son pere; il continua sa route vers
 Dely, & fut arrêté en chemin par
 l'armée Imperiale que le fils aîné
 de Dara conduisoit. Le mauvais suc-
 cès d'une bataille le découragea en-
 tierement, & il se retira aussi-tôt
 après.

Orang-Zeb
 excite son frere
 Moradbax.

Le même prétexte qui lui avoit
 fait prendre les armes servit égale-
 ment à déterminer ses deux freres
 Orang-Zeb & Moradbax. Quoique
 le premier eût fait tous ses prépara-
 tifs, il ne voulut point éclater avant
 que son frere se fût mis en marche.

Profitant alors des avances sédition-
ses que l'un & l'autre avoient faites,
il écrivit à Moradbax en ces termes
pleins de dissimulation. » Vous n'i-
gnorez pas le dessein que j'ai pris
» de vivre le reste de mes jours dans
» la retraite & dans la pénitence.
» Les grandeurs du siècle n'ont rien
» qui soit capable de toucher mon
» cœur. L'unique passion qui me
» reste est d'établir le culte du vrai
» Dieu & la Loi de son Prophète
» dans toute leur pureré. Je confi-
» dere que de tous les fils de Cha-
» Jaham, dont la mort n'est que
» trop certaine, vous êtes le seul
» qui conserviez du respect pour
» l'Alcoran. Dara est un impie qui
» n'a d'attachement que pour les
» Religions de l'Europe. Cha-Chuïa
» est un hérétique, livré à la secte
» d'Ali, & qui entretient des liai-
» sons avec les Schismatiques de
» Perse. Vive Dieu & son Prophète,
» je ne souffrirai point que l'impiété
» & l'hérésie soient assises sur le
» Trône. Vous seul, mon cher
» frère, que j'honore dès à présent

Année 1626.
& suiv.

» comme mon Seigneur, & que je
 » salue comme mon Maître, méri-
 » tez de porter la Couronne. Vous
 » êtes un vrai Musulman & le seul
 » défenseur des fidèles. Permettez
 » moi donc de joindre mes troupes
 » aux vôtres, & de défendre avec
 » vous le parti le plus juste en com-
 » battant pour la Religion. Je ne
 » vous demande pour toute récom-
 » pense de mes services que de me
 » permettre après la victoire, d'al-
 » ler couler en paix le reste de ma
 » vie près du tombeau de Mahomet
 » dans la pénitence & dans la prie-
 » re. »

Ses artifices
frauduleux.

Une Lettre si artificieuse fut reçue
 avec joie de Moradbax. Il y répon-
 dit par une autre remplie de poli-
 tesses, qui partoient d'un cœur plus
 sincere. Toutefois, lorsqu'il con-
 sentit de joindre ses troupes à celles
 de son frere, il ne comptoit pas que
 l'armée d'Orang-Zeb dût être supe-
 rieure à la sienne. Il la mesuroit sur
 les bornes étroites du Roïaume de
 Decan, & sur la médiocrité des ré-
 venus qui en provenoient. *Mac.*

ne favoit pas qu'Orang-Zeb s'étoit préparé de longue main à cette révolution; que sa frugalité lui tenoit lieu de grandes richesses; & qu'il avoit engagé Mirza-Mula, qui faisoit la guerre pour l'Empereur dans le Vifayour, à lui donner les troupes qu'il commandoit. Les deux Princes convinrent d'une entrevue dans les montagnes de Manddo. D'aussi loin qu'Orang-Zeb aperçut son frere, il descendit de son Elephant, il courut au-devant de lui, il se prosterna en sa présence, & le salua comme son Souverain. Il lui fit prendre le titre d'Empereur, il le traita en public & en particulier comme tel; par tout il lui céda le pas; & pour le commandement des armées, il recevoit toujours l'ordre de son frere, qu'il savoit amener où il vouloit par la force de la persuasion. Les troupes s'avancerent à grandes journées vers Dely.

Au bruit de leurs aproches, Dara fut effraïé pour sa personne & pour celle de l'Empereur. Il leur écrivit Il prend les armes contre son pere. que leur pere n'étoit point mort, &

Année 1627,
& suiv.

Année 1627,
& suiv.

qu'il étoit inique de venir troubler le repos de sa vieillesse. Moradbax dont le cœur étoit droit, fut ébranlé lorsqu'il vit le crime de si près. Il douta s'il iroit plus loin, quand il fut que Cha-Jaham étoit plein de vie, & qu'il étoit faux que Dara lui eût fait prendre du poison. Orang-Zeb s'aperçut de son inquiétude: il leva ses scrupules & le rassura par des Lettres que ses Emissaires lui envoïoient exprès de Dely. Comme ils avançoient de jour en jour, l'Empereur proposa dans son Conseil de se mettre lui-même en campagne, & de paroître à la tête de ses troupes, pour désarmer ses enfans par sa présence. Un ami secret d'Orang-Zeb s'oposa fortement à cet avis, par des remontrances sur la foible santé du Prince, & sur les mauvaises suites que pourroit avoir la perte d'une bataille, où la valeur ne décide pas toujours. Cha-Jaham se détermina à garder son Palais, & Dara ne crut pas devoir le quitter.

Il défait
l'armée Im-
periale.

Sur les bords de la riviere d'Ugen,
s'éleve un coteau en forme d'am-
phithéâtre

phithéâtre, où l'armée Imperiale campa pour disputer le passage aux troupes confédérées. Elle sortit d'Aggra vers la fin du mois d'Avril, dans le tems de la plus grande chaleur aux Indes. Orang-Zeb, qui conduisoit l'avant-garde des rebelles, parut le premier en présence de l'ennemi. Mais comme le reste de l'armée n'étoit pas encore arrivé, tout son soin fut d'empêcher les Imperiaux de passer la riviere qui étoit basse & guéable en plusieurs endroits. Il y rangea promptement son artillerie, & fit un feu terrible sur les ennemis, postés à l'autre rive. Cependant Moradbax, qui conduisoit l'arriere-garde arriva. Son impétuosité naturelle & sa valeur, ne lui permirent pas de délibérer long-tems. Il se jetta à l'eau avec une intrépidité qui donna du courage aux siens, & passa le fleuve à leur tête, tandis que le canon d'Orang-Zeb les soutenoit. Des deux Généraux de l'Empereur, l'un étoit d'intelligence avec les rebelles, & disposa tellement son aîle, qu'elle fut mise en

Année 1627.
& suiv.

déroute dès le premier assaut. L'autre signala son zele & son courage ; mais accablé par le feu & par la multitude des ennemis, il se vit contraint de faire sa retraite, accompagné seulement de cinq cens chevaux. La honte & le chagrin le déterminerent à passer dans ses Terres, pour ne plus reparoître à la Cour.

Cha-Jaham
cede l'auto-
rité à Dara
l'aîné de ses
fils.

Tout y fut dans la désolation quand on aprit ces tristes nouvelles. La désertion des Généraux, la perte de la plus grande partie de l'armée, l'artillerie & le butin qui alloient donner de nouveaux avantages à Orang-Zeb, les chemins ouverts de toutes parts, les mécontents qui passoient en foule dans le parti des confédérés, étoient autant d'objets capables d'abattre le courage de Cha-Jaham, & il y succomba. Inspiré sans doute par un ami d'Orang-Zeb, il remit toute son autorité à Dara ; il ordonna de ne plus reconnoître d'autre Souverain, du moins pour un tems. Cette démarche fatale causa la ruine du pere, & ôta le Sceptre des mains du fils. Bien des Sei-

gneurs, que le devoir attachoit encore à Cha-Jaham, refuserent d'obéir à Dara; & le peuple déchargé de la soumission qu'il avoit jurée au vieil Empereur, fit paroître beaucoup d'indifférence pour le nouveau.

Année 1656,
& suiv.

Malgré l'infidélité presque universelle des Grands, & le refroidissement du peuple, Dara ne laissa pas que d'assembler encore cent mille chevaux & cinquante mille hommes de pié. On tira des Arcenaux d'Agra cent piéces d'artillerie, dont les moindres étoient de douze livres de balle; tous les Officiers qui servoient le canon étoient Européens. On équipa soixante Eléphans chargés de leur Tour, dont chacun portoit sa piéce de campagne, & les bagages du Prince suivoient sur cinq cens Chameaux. A voir cette effroyable multitude s'étendre à perte de vue, & couvrir les vastes plaines qui sont aux environs d'Agra, on auroit cru que le Prince devoit forcer la victoire à se déclarer en sa faveur. Les plus sensés n'en jugeoient

Dara leve
une armée
nombreuse.

Année 1656,
& lvi.

pas ainsi, & Dara étoit presque le seul qui ne se doutoit pas de son malheur. Cependant le tems étoit venu auquel les Grands de l'Empire devoient se venger du deshonneur que Cha-Jaham leur avoit fait en débauchant leurs femmes, & des railleries ameres qu'ils avoient eues du Prince. On apercevoit aussi dans les principaux membres de ce grand Corps certain levain de haine contre le Chef.

Il est trahi
par ses Géné-
raux,

Après quatre jours de marche, il arriva sur les bords du fleuve Cham-bal, où il jugea à propos d'attendre l'ennemi. Orang-Zeb sentit qu'il auroit été téméraire de tenter le passage sous les coups d'une armée aussi nombreuse. Il eut recours au stratagème d'Alexandre contre Porus; & alla de nuit traverser le fleuve quelques lieues plus haut. Cette nouvelle jetta le trouble dans le camp de Dara; & son malheur voulut qu'il mît à la tête des troupes qui devoient repousser l'ennemi Calil-Kan, ami secret d'Orang-Zeb, Le perfide, agissant de concert avec

les rebelles, leur donna le tems de se poster avec avantage, sous prétexte de les laisser consumer par la faim, dans un lieu qui n'offroit aucune ressource. L'ardeur de Dara ne put souffrir de plus longs délais, il voulut absolument commencer l'attaque. Calil, qui s'étoit emparé du commandement général, avoit gagné le Chef des Canoniers, & lui avoit défendu d'obéir à d'autres ordres qu'aux siens. Avant qu'on fût à la portée du canon, il fit faire une décharge de toute l'artillerie, dont aucun coup ne porta sur l'ennemi. La fumée & la poussière déroboient à la vue de Dara la trahison du Général. Bien-tôt après on entendit pour la première fois trois coups qui furent tirés dans le camp d'Orang-Zeb. C'étoit le signal dont il étoit convenu avec Calil, pour l'avertir que ses troupes étoient prêtes. Le perfide courut alors vers Dara, qui commandoit le corps de bataille.

« Il est tems, Seigneur, lui dit-il,
 « d'aller vaincre un ennemi déjà
 « presque en déroute par la force de

Année 1656
& suiv.

Année 1656.
& suiv.

» votre artillerie. Les ennemis en
» manquent ; ils ne nous ont ré-
» pondu jusqu'ici que par trois coups
» de canons inutiles. Paroissez seule-
» ment & vous vaincrez. »

Sanglante
bataille.

Animé par ses discours infidieux ;
Dara fit ébranler à la fois les trois
corps d'armée, & le sien fut le plus
diligent. Ses troupes croiant mar-
cher à la victoire, poussèrent des
cris effroyables en s'approchant de
l'ennemi. Orang-Zeb les entendit
sans s'effraier ; il reçut de même
cette grêle de traits dont l'air fut
obscurci ; il fit ensuite tirer si à pro-
pos son canon, sa mousqueterie, ses
Archers, qu'on vit tomber autour
de Dara un nombre prodigieux de
morts & de mourans. Mais il lui en
restitoit encore assez pour combattre
avec espérance. Il s'avança au mi-
lieu des escadrons d'Orang-Zeb ; il
pénétra jusqu'à l'endroit où l'ennemi
avoit dressé les batteries dont on
étoit le plus incommodé ; il mit les
Canoniers Portugais en fuite ; puis il
tourna tous ses efforts vers le gros
de soldats dont Orang-Zeb étoit
environné.

Moradbax ne fut pas poussé avec moins de vigueur par Ramling, second Général de l'Empereur. Ce Raia suivi de ses Rageputes avoit enfoncé le front de bataille du Prince Mogol, & étoit arrivé assez près de lui pour pouvoir le combattre d'homme à homme. Celui-ci étoit porté sur un Eléphant de guerre, dans une espèce de trône découvert, pour donner ses ordres de toutes parts. Il reçut trois coups de flèches au visage, qui ne lui firent que de légères blessures. Le Raia, dont le carquois étoit vuide, sauta de cheval pour aller enfoncer sa lance sous le ventre de l'Eléphant du Prince. Tandis qu'il s'avançoit en téméraire, Moradbax le perça de son dard & le jeta sur la poussière. A la vue de ce malheur, les Rageputes découragés prirent la fuite, & causerent la perte de la bataille.

Leur désertion n'affoiblit point la constance de Dara; il lui restoit encore assez de troupes pour vaincre. Déjà il avoit destiné l'aile que commandoit Mahamud fils d'Orang-Zeb.

Année 1656,
& suiv.

Dès qu'il vit arriver Moradbaux au secours de son frere, il s'attacha principalement à lui, & le chargea avec tant de fureur, qu'il le mit en fuite. Orang-Zeb demeuré seul ne se deffendoit plus qu'avec peine, lorsque le perfide Calil-Kam acheva de consommer sa trahison par un mauvais conseil, qui ruina les esperances de Dara, & qui rendit inutiles tous les fruits de sa valeur. » Vous êtes victorieux, Seigneur, lui dit-il, en s'humiliant, & la premiere de vos campagnes efface la gloire de tous les Mogols. Pour couronner l'ouvrage que vous avez commencé, il ne vous reste plus qu'à poursuivre les deux freres fugitifs, & qu'à les faire servir à l'ornement de votre triomphe. Descendez de dessus l'Eléphant qui vous porte. Vous êtes trop exposé aux fléches pour soutenir plus long-tems sans péril une mêlée si dangereuse. Montons à cheval, & volons à l'ennemi. »

Cette ardeur qui transportoit Dara l'empêcha de réfléchir sur les suites

Retraite de
Dara.

du parti qu'on lui inspiroit. Monté sur un de ces chevaux Perfans que leur vitesse rend inestimables, il s'élança & se fit jour au travers des ennemis. Ses Soldats surpris de ne le plus voir sur son Eléphant, le crurent mort, & sa perte leur glaça le courage. Ils se débanderent, & prirent la fuite avec une promptitude qui étonna le Général, & qui le fit apercevoir, mais trop tard, de la trahison de Calil-Kan. Le perfide avoit déjà pris ses sûretés. Suivi d'un gros escadron dévoué à son parti, il étoit passé du côté d'Oramg-Zeb. L'infortuné Dara qui vit l'un de ses Généraux tué, l'autre tourné vers l'ennemi, ses deux freres devenus les plus forts par la désertion de ses troupes, & la plus grande partie de son armée mise en déroute, ne songea plus qu'à la retraite. Il la fit en meilleur ordre qu'on n'eût pu l'espérer de son peu d'expérience dans la guerre. Le combat finit à son départ après avoir duré dix heures, mais la guerre ne fut point terminée.

Les vainqueurs s'avancerent aux

Oramg-Zeb
trompe son
pere.

Année 1656,
& suiv.

322 HISTOIRE DES INDES
portes d'Agra, & firent le siege de
la Citadelle. Dara s'étoit retiré à
Lahor pour recueillir les restes de
son armée, & lever de nouvelles
troupes, l'Empereur demeura char-
gé de deffendre la place. L'artifi-
cieux Orang-Zeb l'en vint assurer
par un Eunuque, qu'ils n'en vouloient
point à sa personne; & qu'ils conser-
voient pour lui les sentimens les plus
sinceres de tendresse, de respect &
d'obéissance; & qu'ils n'étoient irri-
tés que contre un frere qui regnoit
en Tyran. L'Empereur répondit
qu'il étoit prêt de pardonner à ses
fils rebelles, pourvu qu'ils vissent
eux-mêmes implorer sa clémence.
Rien n'étoit plus éloigné de leur
dessein. Ils avoient résolu de s'em-
parer du Trône, quelque crime qu'il
leur en coûtât pour y parvenir. O-
rang-Zeb prit sur soi l'éclat de cette
exécution.

L'Empereur
est renfermé
dans une pri-
son.

Feignant d'être retenu à deux
milles d'Agra par une maladie, il
pria l'Empereur d'agréer que son
fils Mahamud ^{11^e} en son nom lui
faire les soumissions qu'il deman-

doit ; ajoutant qu'une meilleure santé lui permettoit bien-tôt d'aller lui-même se jeter à ses piés. Cha-Jaham y consentit & prépara au jeune Sultan des présens d'un prix inestimable. C'étoit un apas pour attirer Orang-Zee dans le piège. Mahamud entra dans la Citadelle où l'Empereur s'étoit retiré. Il gagna les Soldats du premier corps de garde ; il se fit suivre jusques dans l'intérieur du Palais par une grosse troupe , & pénétra ainsi dans l'appartement Imperial. On mit à mort sans distinction tout ce qui se trouva sur le passage, Soldats, Femmes, Esclaves & Eunuques. Mahamud parvenu à Cha-Jaham lui-même , osa prononcer l'Arrêt qui decidoit de son sort.

» Ton grand âge , lui dit-il , t'em-
 » pêche de regner. Acheves le reste
 » de tes jours dans la tranquillité,
 » & renferme-toi avec tes femmes
 » dans ces jardins délicieux que tu as
 » fait orner à si grand frais. Nous ne
 » t'exposons point la lumiere du jour ;
 » mais cède à tes enfans une place
 » que tu deshonorés. » A ces mots il

Année 1656,
& suiv.

s'éleva un grand cri de toutes ces femmes Tartares qui servent le Prince dans son appartement, & qui sont exercées comme des hommes à manier les armes. Leurs menaces furent inutiles. Il fallut céder à la force, & passer dans l'appartement des Jardins, hors l'enceinte de la Citadelle.

Orang-Zeb
feint de vouloir couronner
Moradbax son frere.

Dès ce moment, les deux Princes disposèrent des Charges publiques; tous les ordres émanèrent de leur bouche; ils partagerent par moitié les trésors de Cha-Jaham & les revenus de l'Empire. Après qu'on eut passé quelques jours à régler le gouvernement, l'armée se mit en marche pour aller à la poursuite de Dara, qui faisoit ses préparatifs de guerre aux environs de Dely. On étoit arrivé devant le célèbre Temple ou Pagode de Matura, lorsque Orang-Zeb en prit occasion de dire qu'il n'y avoit point de lieu plus convenable pour le couronnement de Moradbax, à qui il avoit toujours cédé en apparence ses prétentions. On fixa le jour de la cérémonie au 15 de Juin 1656. Jamais les caresses &

la déference d'Orang-Zeb pour son frere ne parurent plus sinceres. Lui-même se chargea de faire décorer la plume avec toute la magnificence convenable. Tandis qu'on étoit occupé à préparer les tentes, les présens, les habits, les Chevaux & les Eléphants, les Chefs & les Soldats de Moradbax se livroient au plaisir, on n'entendoit dans la tente du Prince que concerts, que comédies: on ne s'y occupoit que de dantes & de festins. Malgré la Loi de Mahomet, le vin n'y étoit pas épargné; on en buvoit jusqu'à l'ivresse. Du côté d'Orang-Zeb; tout se passoit dans la retenue. L'ordre de la guerre y étoit exactement observé; on y faisoit la priere le matin, sur le midi & le soir, avec la même ponctualité que dans les Villes. On y tenoit souvent des conseils. Les principaux Chefs, instruits des desseins de leur maître, n'entretenoient leurs Soldats que du bonheur d'avoir pour Souverain un Prince aussi vertueux qu'Orang-Zeb.

La veille du couronnement, il

Il l'enivre

Année 1656,
& suiv.
& le fait en-
fermer.

seignit une indisposition, & pria Moradbax de passer dans sa tente pour consulter ensemble les Astrologues; & savoir si le jour seroit heureux. Moradbax s'y transporta accompagné seulement de quelques Officiers de sa Cour. Orang-Zeb le reçut avec toutes les démonstrations possibles de tendresse & de respect. Il le fit asseoir à la place d'honneur, il chassoit lui-même les mouches qui l'incommodoient; il essuioit avec un linge la sueur qui couloit sur son visage; & ne l'appelloit que son Maître, son Seigneur, & son Souverain; il lui fit préparer un bain d'eau rose, puis l'on servit un grand repas. Les deux freres mangerent seuls, tandis que les Officiers de Moradbax étoient régalez par les Généraux d'Orang-Zeb en des tentes éloignées. L'Eunuque Cha-Abas resta seul auprès de son maître. La joie du festin fut animée par la musique, & les danses. Orang-Zeb, qui ne quittoit jamais l'air de dévotion dont il faisoit parade, ne but que de l'eau. Morad-

bax, moins scrupuleux, prit du vin avec excès. Un sommeil profond fut la suite de son yvresse. Cha-Abas conduisit le Prince dans une tente voisine pour le laisser reposer, & s'assit au pié du lit. Quelques momens après, Orang-Zeb fit ôter au Prince son sabre & son poignard. A l'instant, six Soldats entrèrent, se saisirent de Moradbax & de l'Eunuque, les chargerent de chaînes, & leur mirent la main sur la bouche, pour les empêcher de se faire entendre. Orang-Zeb, qui couvroit toutes ses démarches d'un voile de piété, s'écria en levant les mains au ciel: Qu'on venge la Loi de Mahomet des mépris d'un Prince intempérant; & qu'on s'assure d'un homme qui s'est rendu indigne du Trône par son impiété. Les deux captifs furent mis chacun dans une litiere fermée, & conduits l'un à Agra, l'autre à Dely avec une bonne escorte.

Ce coup se fit avec tant de secret qu'on n'en fut rien dans le camp de Moradbax, ni dans les tentes où l'on

Il se fait couronner en sa place,

Année 1656,
& suiv.

régaloit ses officiers. Orang-Zeb eut soin de faire continuer la musique toute la nuit, comme si les deux freres y eussent encore été dans la joie. Au point du jour, les soldats de deux armées se rassemblèrent dans cette vaste enceinte qu'on avoit ornée pour la cérémonie du couronnement. L'ordre étoit de s'y trouver sans armes pour éviter les querelles qui pourroient naître. Lorsqu'on n'attendoit que le moment de voir arriver Moradbaxi & de le proclamer, quelques personnes apostées en différens endroits, s'écrierent en même-tems : *Vive l'Empereur Orang-Zeb !* Ce premier bruit causa de l'étonnement au plus grand nombre ; insensiblement il fit du progrès, & les deux partis répéterent comme de concert : *Vive l'Empereur Orang-Zeb.* Le Prince parut aussitôt sur l'estrade qu'on avoit dressée pour son frere ; il s'assit un moment sur le Trône & se retira. Rien ne prouve mieux la légèreté, l'inconstance & le peu d'attachement des Indiens

Indiens qui toute la suite de cette
Histoire.

Année 1656;
& suiv.

Orang-Zeb leva le masque de son
hypocrisie dès qu'il fut temps de ré-
gner. Ce Faquir artificieux, qui peu
auparavant disoit n'aspirer qu'à fi-
nir ses jours dans l'exercice d'une
vie pénitente, n'avoit pas appréhen-
dé de sacrifier à son ambition par les
plus noires perfidies la liberté d'un
pere imbécile & celle d'un frere
trop crédule. Tandis qu'il tenoit l'un
& l'autre en captivité, il marcha à
la poursuite de Dara, qui étoit tou-
jours à Lahor. Daut-Kan étoit le
plus fidèle des Officiers que celui-
ci eût à son service. Il commandoit
un corps de Cavalerie posté sur la
riviere de Bear, qu'il falloit néces-
sairement traverser pour arriver à
Lahor. Orang-Zeb désespérant de
pouvoir le forcer ou le corrompre
par ses promesses, eut recours à l'un
de ces artifices qui ne lui manquoient
jamais. Il fit courir dans Lahor par
ses émissaires une lettre sous le nom
de Daut-Kan, par laquelle ce Gé-
néral marquoit l'intelligence qu'il

Son adresse
pour rendre
suspect le
meilleur Offi-
cier de Dara.

Année 1656.
& suiv.

entretenoit avec Orang-Zeb. Dara, qui ne s'étoit perdu dans le dernier combat que pour avoir eu trop de confiance en Calil-Kan, ne se perdit une seconde fois que pour avoir pris à tort ombrage d'un ami fidèle. Il révoqua Daüt-Kan; il ne souffrit sa présence qu'avec peine; enfin il le disgracia pour toujours.

Celui-ci se réfugia en Perse.

Celui qui le remplaça n'avoit ni le même zèle, ni la même expérience. Orang-Zeb força bien-tôt le passage; & jeta l'époussante jusques dans Lahor avant qu'il y fût arrivé. Dara vit ses troupes déconcertées par la fraïeur, & plus disposées à se rendre qu'à combattre; il jugea qu'il ne lui restoit plus d'autre ressource que d'aller chercher un azile en Perse, pour éviter de tomber entre les mains d'un ennemi, qui avoit juré la perte de sa propre famille.

Orang-Zeb
fait son entrée
à Dely.

Orang-Zeb suivoit les traces du Prince fugitif, lorsqu'une nouvelle imprévue l'obligea de revenir sur ses pas. Cha-Chua, qui avoit le pre-

nier attend sur le Trône de son
 pere, s'avançoit à grandes journées
 vers Agra avec une armée considé-
 rable. Comme le prétexte de sa pre-
 mière entreprise avoit été de venger
 la mort prétendue de Cha-Jaham,
 le prétexte de la seconde étoit de
 délivrer l'Empereur & Moradbax
 de la captivité où l'usurpateur les
 retenoit. Il étoit également important
 à Orang-Zeb de poursuivre un enne-
 mi réduit à fuir, & de prévenir un en-
 nemi en état d'attaquer; il accourut
 où le danger étoit le plus pressant.
 Bien-tôt il joignit Cha-Cuia, il l'en-
 gagea dans une action par surprise;
 il combattit contre lui d'homme à
 homme, & le mit en fuite avec le
 reste de son armée. Pour dissiper le
 bruit de sa mort qui s'étoit répandu,
 il estima nécessaire de se transporter
 à Dely. Son entrée y fut magnifi-
 que, & la monnoie qu'il fit frapper
 en son nom portoit cette inscription
 fastueuse: *Moi, le Roi Orang-Zeb,
 Conquérant du monde, j'ai fait battre
 une pièce aussi brillante que le So-
 leil.*

Année 1656,
& suiv.
Il fait couper
la tête à Da-
ra.

Le repos dont jouissoit l'Empereur ne fut pas de longue durée. Il retourna joindre son Général Bader-Kan, qui tenoit Dara assiégé dans la Forteresse de Bakar. La violence de leurs assauts força le Prince à quitter la place & à reprendre le chemin de la Perse. Sa peste étoit de ces malheurs qu'on ne peut éviter. Given-Kan, Gouverneur de la dernière Province du Mogol lui devoit la vie & son Gouvernement par la protection qu'il lui avoit accordée auprès de l'Empereur Chah-Jaham. Il le reçut d'abord avec les marques de la plus parfaite reconnaissance. Réfléchissant ensuite qu'il ne pouvoit se déclarer pour lui sans encourir la haine du nouvel Empereur, il résolut de lui livrer ce Prince fugitif. Lui-même eut l'indignité de le charger de chaînes & de l'envoier à Dely. Orang-Zeb le fit mettre dans une prison, & quelques jours après, le condamna à perdre la tête. On dit qu'il se la fit apporter, qu'il la considéra avec complaisance, & qu'il ajouta l'insulte à la cruauté.

Il ne lui restoit plus, pour s'affu-
 rer l'Empire, que d'abattre Cha-
 Cuiä le dernier de ses freres, & le
 Sultan Chacu, fils ainé de Dara. Il
 vint à bout de l'un & de l'autre, en
 partie par l'artifice. Cha-Cuiä investi
 dans Bengale par l'armée d'Oramg-
 Zeb voioit aprocher le moment au-
 quel il falloit périr ou par la disette,
 ou par son propre fer, ou par celui
 des ennemis. Il craignoit par-dessus
 tout de tomber entre les mains d'O-
 ramg-Zeb. Les liaisons qu'il avoit
 eues avec le Roi d'Arracan son voisin,
 le déterminerent à se réfugier dans
 cette Cour. Les premiers accueils
 furent aussi consolans qu'ils le pou-
 voient être pour un Prince malheu-
 reux. Le mépris & la haine succe-
 derent à ces politesses; le murmure
 éclata enfin de part & d'autre. Cha-
 Cuiä ne pouvant plus douter que sa
 vie ne fût en péril, se sauva dans
 les montagnes & les forêts avec sa
 femme & ses enfans. Le Raia le fit
 poursuivre, & donna ordre qu'on le
 traînât & tût sa famille.

Le Sultan Chacu ne fut pas plus

Année 1656,
 & suiv.
 Triste fin de
 son frere Cha-
 cuiä.

Année 1658.

Année 1653.

en sûreté dans le Roïaume de Sinahar. Son mérite, sa valeur, son droit à la couronne, étoient aux yeux d'Orang-Zeb autant de raisons pour ne pas le laisser vivre long-tems. Le Prince qui l'avoit retiré n'étoit pas capable de le trahir; mais l'Empereur obtint du fils ce qu'il n'auroit pas osé tenter auprès du père. Il l'engagea par des présens & par des promesses encore plus grandes, à remettre Chacu entre ses mains. On fit une partie de chasse, les deux jeunes Princes s'écartèrent dans les montagnes à la suite de la bête; des gens apostés se saisirent de l'infortuné Sultan, & le conduisirent dans la Forteresse de Guallier, ou Cha-Jaham & Moradbax étoient déjà renfermés. Ce dernier, donnant encore des sujets imaginaires de soupçons & d'inquiétudes, périt enfin par la piquure d'un serpent venimeux. Triste genre de supplice auquel Orang-Zeb l'avoit condamné.

Orang-Zeb
empoisonne
son père.

Vainement il s'étoit flatté que ce crime le feroit régner en paix. Une

un rapin qui avoit couté tant de sang & de torts, ne méritoit pas une vie tranquille. Sa conduite se retraca dans ses propres enfans. Ils se révolterent contre lui, comme il avoit pris les armes contre son pere; & la défection de ce vieillard fut le motif spécieux qui servit de prétexte aux nouveaux rebelles. Soit qu'ils manquassent de force ou d'expérience dans le métier des armes, leur entreprise réussit mal, & l'infortuné Cha-Jaham en fut l'innocente victime. Il périt par l'effet du poison qu'Orang-Zeb son fils l'obligea de prendre.

Les Princes étrangers rallumerent la guerre que ce barbare ne pouvoit plus craindre de sa famille. *Sevagi* avoit été autrefois Gouverneur d'une Province dans le Roïaume de Visapour. S'étant défait d'Assel-Kan, Général du Roi de Visapour, il s'étoit jetté dans le parti d'Orang-Zeb, alors Vice-Roi de Decan, qui lui avoit cédé quelques places de l'Empire du Mogol. Lorsqu'il fut

Soulevement
des Princes é-
trangers.

Année 1658.

parvenu à la Coutonne, il voulut les ôter à Sevagi. Ce dernier, qui les regardoit comme un domaine qu'il avoit légitimement acquis par ses services, refusa de les rendre. Outre de cette ingratitude, il ravagea les terres de l'Empire, & fit un des Généraux d'Orang-Zeb, dissipa son armée, prit & saccagea Suraté. Jamais l'Empereur n'avoit eu en tête un ennemi si redoutable. Le chagrin qu'il en ressentit le jeta dans une maladie qui dura assez long-tems. Dès que sa santé & ses forces lui permirent de marcher contre l'ennemi, il prit lui-même le commandement de ses troupes, & réduisit Sevagi avec tous ceux qui l'avoient secondé. La victoire qui paroissoit fixée sur sa personne, l'accompagna dans la guerre qu'il eut à soutenir sur ses frontieres contre la Perse.

Année 1669.
Conquête du
Royaume de
Golconde
pour les Mo-
gols.

Orang-Zeb ennuié d'un trop long repos, entreprit, malgré son grand âge, la conquête du pais de Golconde, & alla en personne attéger la principale Forteresse. Le danger étoit évident.

évident qu'il y courut fut cause qu'il se retira laissant le commandement de l'armée à Azam-Cha. Le Général répondit parfaitement à l'attente de son maître. Il surprit Abdulacen Roi de Golconde dans sa Capitale, & l'envoya prisonnier à Dely. En la personne de ce Prince finit la race des Rois de Golconde, qui tiroient leur origine des anciens Rois de Narsingue.

Il ne restoit plus à Orang-Zeb, pour être maître de toute la presqu'île, qu'à subjuguier les souverainetés de Carnate, de Maduré & le pais des montagnes. Il entra dans celui-ci à la tête d'une troupe d'élite; la capitale fut prise d'assaut, le Roi fait prisonnier & condamné à mort. La vengeance suivit de près. *Ram-Raia* ayant été élu Roi à la place de son frere, soutint la guerre contre Orang-Zeb, le défit & l'obligea de lever le siège de devant Pamalaguerre. *Azar-Sin*, fils & Général de l'Empereur fut plus heureux dans le Roiaume de Carnate. Il le conquit tout entier avec celui de Maduré.

Nouvelles
conquêtes.

Année 1698.

Quoique l'Empereur fût jaloux des succès de ce jeune Prince, il le nomma Vice-Roi de Guzarate. Kambac, le troisiéme de ses fils, eut les Royaumes de Visapour & de Golconde sous le même titre. Cha-Ham, l'aîné de tous, eut le Mogol propre & les Provinces occidentales à l'Indus.

Mort d'Oramgzeb.

Ces trois Princes avoient en leur pere un modèle qu'ils ne suivirent que de trop près pour sa tranquillité. Son grand âge leur faisoit connoître que le Trône alloit bien-tôt être vacant ; chacun d'eux y aspirait, & faisoit des préparatifs en particulier pour s'en emparer. Kambac, quoique le plus jeune, fut le premier à remuer. Oramg-Zeb ne se sentant plus la force de supporter les fatigues d'une guerre civile, prit le parti de les contenir dans l'obéissance par la politique ; il fit venir Kambac à la Cour sous le prétexte de l'amitié. Azam-Cha craignoit que son frere ne s'emparât de l'esprit de l'Empereur, & ne se fit déclarer héritier de la Couronne ; il se rendit pa-

reillement à la Cour, où il se fit un Année 1698.
 parti considérable. Enfin Cha-Halam,
 qui avoit depuis peu triomphé d'A-
 kebâr Roi de Perse, se déclara ou-
 vertement. Une maladie de défail-
 lance dans laquelle l'Empereur tom-
 ba, arma les deux Princes, Kambac
 & Azam - Cha l'un contre l'autre.
 Orang - Zeb étant un peu revenu,
 leur ordonna de se retirer dans leurs
 Gouvernemens. Kambac obéit, A-
 zam - Cha resta à Agra jusqu'à la
 mort de son pere, qui arriva le 4 de
 Mars 1707. Il étoit âgé de plus de
 cent ans.

Azam - Cha, qui avoit recueilli Année 1707.
 ses derniers soupirs, s'empara du
 Trône & des trésors, & se mit à la
 tête de l'armée impériale. Cha-Ha-
 lam aiant appris la mort de son pere,
 ramassa toutes les troupes qu'il com-
 mandoit depuis quelques années, alla
 se faire couronner Empereur à De-
 ly, & marcha contre Azam - Cha.
 Les deux armées en étant venues
 aux mains, se battirent avec cha-
 leur. La nuit les sépara. Le lende-

Cha-Halam
Empereur.

340 HISTOIRE DES INDES.
main, Azam-Cha aiant recommencé
l'action, fut vaincu & se tua de dé-
sespoir. Sa mort mit Cha-Halam en
possession du Trône des Mogols. Il
attaqua ensuite son frere Kambag,
le dépouilla de ses Etats, & ne pé-
rir dans une bataille, & demeura seul
Souverain de tous les Roïaumes que
son pere avoit possédés.



CHAPITRE. X.

*Interruption & renouvellement
des Voiages aux Indes. Eta-
blissement des Portugais.*

L Irruption des Barbares fit à l'Empire Romain deux plaies également funestes & profondes. La première fut l'enlèvement de ses plus belles Provinces, & peu s'en faut qu'on ne dise, de tout ce qu'il possédoit en Europe, excepté la haute & la basse Grece. La seconde fut l'interruption du commerce aux Indes, & bien-tôt après, son entière abolition. Comme s'il y eût eu un signal universel dans le Nord, les Ostrogoths, les Visigots, les Huns, les Alains, les Gépides, les Hérules, les Suèves, les Vandales, les Bourguignons & les Frans fondirent en même-tems sur l'Allyrie, la Dalmatie, l'Italie, les Gaules, l'Armorique; & quelques-uns s'ouvrirent par le

L'inondation
des Barbares
occupe les Ro-
mains & en-
leve leurs
Provinces.

fer & la flamme qu'ils avoient toujours en main, un libre passage jusques dans les Espagnes & dans l'Afrique. A les voir prendre les armes tout à la fois, on auroit cru que ces peuples, qui ne se connoissoient pas, & qui souvent étoient ennemis, avoient attendu de concert le moment fatal où la vertu Romaine seroit sur son déclin, comme elle y étoit lorsqu'ils parurent. L'âge étoit passé auquel chaque Soldat Romain méritoit de conduire sa cohorte, où chaque Officier étoit digne de commander l'armée, & où l'armée avoit le pouvoir d'enchaîner la victoire. Tout plia devant les Barbares; les Provinces furent aussi-tôt réduites qu'attaquées; les Romains n'eurent pas même la force ou le courage de sauver Rome d'une poignée d'Hérules qui vinrent renverser le célèbre & redoutable Trône des Césars. L'Empire voïoit donc enlever & disparaître ses ressourcés de troupes & de finances, dans le tems qu'elles lui étoient le plus nécessaires. Le Prince ne pensoit qu'à deffendre sa Cou-

ronne; les armées ne suffisoient pas contre des ennemis si dispersés, si nombreux, si féroces; la Flotte Romaine étoit occupée à deffendre les restes de l'Italie, la Sicile & la Grèce des incursions des Vandales, que le Comte Boniface avoit mis en possession de l'Afrique contre son dessein.

Ces guerres d'Occident ne finirent que quand tout fut absorbé, & alors les Cavades & les Cosroës r'ouvrirent en Orient ce théâtre fatal. Le récit de leurs cruautés glace le sang dans les veines. On se tenoit encore en garde contr'eux, malgré ce honteux traité de paix qui leur rendit l'Empire tributaire pour la première fois; lorsque le faux Prophète des Arabes, Mahomet entreprit d'exécuter le dessein qu'il avoit formé, de se rendre Chef de Religion, Législateur & Monarque. A peine eut-il commencé à élever les fondemens de son Trône sur les principes sanguinaires de sa doctrine, qu'il y parut tout-à-coup comme un Prince

Les Sarazins s'emparent de l'Egypte & du commerce des Indes.

344 HISTOIRE DES INDES.
aussi puissant que redoutable. Aux
trois Arabies & à la Syrie qu'il avoit
conquises, Omar, le second des Ca-
lifes ses successeurs, joignit la Mé-
fopotamie, la Chaldée, la Perse &
l'Égypte. Les Sarazins connoissant
de quel prix étoit pour eux la con-
quête de ce dernier Roïaume, y éta-
blirent un Sultan particulier, qui dé-
pendit long-tems du Calife de Bag-
dad & de Damas, & qui tira de l'É-
gypte tous les avantages qui sont at-
tachés à sa situation. Son premier
soin fut d'en exclure les Romains
pour jamais, & de faire prendre
comme ennemis leurs Vaisseaux qui
aprocheroient des embouchures du
Nil. C'est ainsi que l'entrée & le
commerce des Indes leur furent dé-
formais fermés sans ressource. Les
Sultans successeurs le continuerent
sur le même pié que les Romains l'a-
voient établi & soutenu jusqu'au cin-
quième siècle. Sanudo, Venitien fort
zélé pour le recouvrement de la
Terre-Sainte & pour la ruine du Sul-
tan d'Égypte, dit dans l'ouvrage
qu'il a écrit sur cette matiere, que

le plus (u) grand revenu de ce Prince consistoit dans le trafic des épiceries & des autres marchandises de l'Orient. Il marque deux côtes principales dans les Indes, Malabar & Cambaie, où se faisoit le plus considérable négoce de son tems entre les Musulmans & les Indiens. Il nous apprend qu'on portoit les marchandises à Aden, d'où elles étoient transportées à la Mer - Rouge sur des Chameaux en neuf journées, de-là à Babylone d'Egypte, c'est-à-dire, au Caire, & du Caire à Alexandrie; que les droits seuls qui en revenoient au Sultan égaloient le tiers de la valeur de ces marchandises; & qu'il étoit si jaloux de ce commerce, qu'il ne permettoit à aucun Chrétien le passage sur ses Terres pour aller aux Indes.

On auroit donc perdu jusqu'au ^{Voïageurs du} souvenir de ces riches contrées, & ^{moïen âge,} nous regarderions aujourd'hui comme ^{aux Indes,} des relations fabuleuses, ce que

(a) *SAVUDO Secreta Fidel. Græcis. L. I, Part. I.*
321.

les Anciens nous ont dit des Indes, si de loin en loin la curiosité, le hazard ou quelque autre cause n'y avoient conduit des particuliers éclairés qui nous ont transmis de grands détails, principalement sur les hautes Indes, le Tibet, la Tartarie, le Cay ou la Chine.

Avant ces voïageurs du moïen âge, on peut mettre le recueil qui parut à Londres pour la première fois en 1665, du Palladius, de l'Anonyme & de l'Ambrosiaster. Mais ces Ecrivains vivoient sur la fin du quatrième siècle ou au commencement du cinquième & par conséquent avant l'inondation des Barbares. On y trouve des choses très-intéressantes sur les mœurs des Indiens & sur la doctrine des Brachmanes. Nous en avons donné les principaux traits au commencement de cette Histoire. Le célèbre Cosmas, négociant d'Alexandrie, fit le même trajet vers l'an 530.

On ne trouve plus de voïageurs aux Indes depuis eux jusqu'au treizième siècle. La liaison de l'Histoire

des Tartares avec celle des Indes, nous donne occasion de citer la célèbre Ambassade de deux Religieux de l'Ordre de saint François, Jean Du Plan Carpin, & Benoît Polonois, que le Pape Innocent IV envoia en Tartarie en 1246, avec cinq autres Religieux de l'Ordre de S. Dominique ou Freres Prêcheurs, dont le premier étoit le Frere Ascelin. Le sujet de leur députation étoit de suplier Zingis-Kan Roi des Tartares de faire cesser les maux dont son armée accabloit les Chrétiens. Ces Religieux firent une relation assez exacte de leur voïage, & c'est tout le fruit qu'on en retira.

Sept ans après, en 1253, le Roi S. Louis étant encore en Syrie, envoia en Tartarie & dans les hautes Indes Guillaume Rubruquis de l'Ordre des Freres Mineurs, principalement pour connoître les mœurs & la religion de ces peuples éloignés.

En 1272, l'envie de voïager fit partir Marc Paul Vénitien, avec son père & son oncle, pour visiter les extremités du monde. Le fils plut à

Coplaï, Kan des Tartares, qui le retint fort long-tems à sa Cour avec la qualité de Conseiller de l'Empereur. De-là, après avoir obtenu son congé, il parcourut les Indes, la Chine & le Japon.

Ce fut sur la fin de ce même siècle, que le célèbre Haiton, parent du Roi d'Armenie, se transporta dans ces vastes Roïaumes où l'Inde & le Gange prennent leur source. La curiosité le ramena sur ses pas pour voïager en Europe, & sur-tout en France, où il prit l'habit de Prémontré.

Jean de Mandeville, Chevalier & Professeur en Médecine à Saint-Albans en Angleterre, partit l'an 1332, pour aller visiter & examiner en détail, autant qu'il le pourroit, l'Afrique & l'Asie. Il emploïa trente-quatre ans à se satisfaire, & pénétra jusqu'à la Chine. On ne peut trop s'étonner ou regretter qu'un homme qui s'étoit préparé à son voïage par d'excellentes études nous en ait laissé une relation si succincte.

Voilà les principaux voïages aux

Indes que nous connoissions jusqu'à la fin du quinzième siècle. Quoiqu'ils donnassent moins des lumières que des lueurs sur ces pays inconnus, toutefois ils piquerent vivement la curiosité de ceux qui aimoient les voyages de long cours. Ils n'étoient retenus dans leur patrie que par l'éloignement & la difficulté des passages. Mais quand un particulier auroit franchi pour lui-même tous ces obstacles, non-seulement son retour auroit été infructueux pour le bien public, il n'auroit servi qu'à faire naître des regrets sur l'impossibilité où l'on étoit de commercer dans un pays d'où l'on pouvoit tirer de si grands avantages. La voie des Mers est la seule praticable en cette occasion; & malheureusement ce trajet étoit ignoré des Européens, quoique anciennement (aa) ils l'eussent beaucoup pratiqué, même pour le commerce.

Les François s'approprient la gldi.

(aa) Plin rapporte différentes preuves de navigations depuis Cadix jusqu'au Golfe d'Arabie, soit pour des expéditions militaires, soit pour le négoce. L. II, Hist, nat. c. 67.

re d'en avoir fait la découverte, & les Portugais la revendiquent sur nous avec cette chaleur qui est propre à leur nation. Il est aisé de juger ce différent par l'Histoire qui fera connoître la part qu'ils y ont tous deux. Quoiqu'il soit indubitable que les côtes occidentales de l'Afrique ont été pratiquées par les Anciens, du moins (b) jusqu'aux Isles Fortunées, qui étoient les fameuses Hesperides tant chantées par les Poètes, & que l'on plaçoit dans l'Océan Atlantique, où l'on assure que le fameux Hannon Cartaginois conduisit une flotte, & où Sertorius voulut se retirer pour passer le reste de ses jours dans la douceur d'un climat si vanté; cependant on en perdit la connoissance jusqu'au quinzième siècle de l'Eglise; & ces Isles heureuses passèrent pour une chimere, semblable à celle des Champs Elisées, dont on leur avoit donné le nom. Quelques soupçons & le hazard en firent reconnoître la réalité.

(b) PLIN. Hist. nat. L. VI, c. 32. STRABON, SOLIN, MELA, PSOLOME'E.

Vers l'an 1401. Jean de Bethencour, Gentilhomme du païs de Caux, aiant entendu parler du projet que le Roi d'Espagne avoit conçu d'envoier à la découverte & à la conquête des Isles Fortunées, résolut d'exécuter lui-même ce dessein. Il se mit en Mer (c) avec quelques-uns de ses amis & de ses vassaux habiles dans la marine; & après avoir rangé les côtes de la France, de l'Espagne & de l'Afrique, il mouilla heureusement au mois de Juillet 1402, aux îles de Canaries, où régnoient la barbarie & le paganisme. Il attaqua avec art celle qui lui paroissoit d'un plus facile accès, il s'en rendit le maître, & força les insulaires à le recevoir. Encouragé par ce succès, il en prit trois autres successivement. Mais comme il ne se sentoit pas assez de forces pour tenter la conquête du reste, il alla deman-

Bethencour découvre les Isles Fortunées ou Canaries.

(c) JEAN DE VERRIERE. Histoire de la premiere découverte des Canaries. SURITA Commentaire sur l'Itineraire d'Antonin. BENSONI, Histoire du nouveau Monde. GOMARA. Histoire des Indes. MARLIGNAN. Histoire d'Espagne. L. XVI, c. 16 &

der du secours à Henri III, Roi de Castille. Sur le rapport qu'il fit de ses progrès naissans & rapides, le Prince lui accorda tout ce qu'il voulut, & lui donna même le titre de Roi des Isles Fortunées, à condition qu'il relèveroit de la Couronne de Castille. Bethencour l'ayant accepté retourna dans son nouveau Roïaume dont il acheva de réduire les sept Isles, excepté la grande Canarie. Il établit le siège de sa souveraineté à Lancelote, où il bâtit un Château; & il y eut pour successeurs Ménaud son neveu, Pierre Barbe, Fernand Pernaça & Diego de Herrera. Après celui-ci, les Canaries tombèrent sous la puissance des Espagnols.

Bethencour est donc le premier qui ait conquis les Isles Canaries, & qui y ait fait annoncer l'Évangile. La nouvelle de son établissement fit grand bruit dans toutes les Cours, & elle piqua sur-tout l'émulation ou la jalousie de l'Infant Dom Henri, Duc de Viseü (d), Grand Maître de

(d) MAFFEY, ANT. MAGIN, L. I. P. 255. Conquêtes des Portugais, L. I.

L'Infant Dom
Henri tra-
vaille à dé-
couvrir la cô-
te d'Afrique.

l'Ordre de Christ , & le cinquième des enfans de Dom Jean I , Roi de Portugal. Ce Prince , né avec les plus heureuses qualités de l'esprit & du cœur , parut comme un prodige en toute occasion dès ses premières années. Plein des grandes idées qu'il avoit conçues de signaler son nom , il prit pour devise ces paroles françoises qui marquoient un vaste champ : *Talent de bien faire*. L'un de ses premiers objets fut de se rendre le rival de Bethencour dans la découverte des îles & des côtes d'Afrique. Il équipa quelque vaisseaux en différens tems , qui reconnurent le Cap Non , celui de Boïador , une petite île qu'ils nommerent Porto-Santo , parce que se croïant perdus , elle fut pour eux un port de salut. Mais l'équipage , content de soi-même , ne voulut pas aller plus loin ; l'Isle Madere , que l'on découvroit aisément de Porto - Santo , fut l'objet d'une autre navigation. Le Roi Dom Edouard , qui avoit succédé à Dom Jean I , voulut encourager l'Infant dans ses projets ; il lui céda , sa vie

354 HISTOIRE DES INDES.
 durant, le domaine de Porto-Santo,
 de Madere & des autres terres qu'il
 pourroit découvrir sur la côte occi-
 dentale d'Afrique. Cette donation
 fut confirmée depuis par l'Infant
 Dom Pedre, frere de l'Infant Dom
 Henri, & Régent du Roïaume pen-
 dant la minorité de Dom Alfonse
 V, leur neveu. Pour s'autoriser da-
 vantage, l'Infant chef & conducteur
 de l'entreprise, envoia vers le Pape
 Martin V, Fernand Lopez d'Aze-
 vedo avec le titre d'Ambassadeur,
 pour lui faire part de ses découver-
 tes, & demander sa protection dans
 la vue des grands avantages qui pou-
 voient en résulter pour le bien de la
 Religion & l'honneur du Saint Sié-
 ge. Le Pape flatté du discours de
 l'Ambassadeur, qui lui avoit assigné
 un domaine absolu sur toutes les ter-
 res des infidèles, fit expédier une
 Bulle dans la forme & teneur que
 l'Infant souhaitoit. Il accorda géné-
 reusement à la Couronne de Portu-
 gal le souverain domaine sur toutes
 les terres qui seroient découvertes
 jusqu'aux Indes inclusivement, mena-

tant d'agir par la voie des censures contre ceux qui la troubleroient dans cette possession, comme contre des usurpateurs ; ratifiant ce que le Roi Edouard avoit fait en faveur de l'Infant, & ajoûtant plusieurs privileges, graces & indulgences aux navigateurs. Cette Bulle est de 1444. Nous verrons ces donations & privileges confirmés & augmentés par les Souverains Pontifes Eugene IV, Nicolas V, & Sixte IV. L'Infant mit tout en œuvre pour faire valoir les terres qu'il croïoit avoir doublement acquises par des titres qui ne pouvoient souffrir aucune difficulté. Il y envoïa des colonies, il y fit planter des cannes de sucre & de la vigne, & il eut la consolation avant sa mort de recueillir quelques fruits de ses soins & de ses dépenses.

Jean II, qui avoit succédé à son pere Alfonse sur le Trône de Portugal, entra dans les mêmes vues. Aiant appris qu'il y avoit un certain Prêtre nommé Jean, qui, disoit-on, possédoit un vaste Roïaume en Ethiopie, il envoïa de tous côtés à la

Covillan Portugais pénétre le premier jusqu'aux Indes par la Méditerranée.

découverte pour apprendre des nouvelles de ce Prince Chrétien, & faire avec lui une alliance qu'il espérait devoir être favorable à l'exécution de son projet, qui étoit de connoître l'étendue & la disposition de l'Afrique. Alfonse de Paiva & Pierre de Covillan furent des principaux que l'on chargea de ce soin. Ils se rendirent en Égypte par la Méditerranée. Mais le premier mourut à Alexandrie, tandis que Covillan, qui s'étoit embarqué au golfe d'Arabie, continuoit le voiage des Indes sur un vaisseau marchand. Le riche commerce qu'il y fit faire à Cananor, à Calicut & à Goa en étoffes rares, en perles & en pierreries, le remplit d'étonnement, & il fut dans l'impatience jusqu'à ce qu'il eût rendu compte au Roi son Maître.

Dias découvrit le Cap de Bonne Espérance.

Le récit qu'il en fit à la Cour de Portugal, où il reparut en 1489, fut un motif plus puissant que tous les autres pour tenter ce voiage par l'Océan. Le Roi proposa de grandes

récompenses aux Mathématiciens, aux Mariniers & aux Astronomes, qui trouveroient le moïen d'aller aux Indes par Mer. L'émulation qu'il fema parmi les personnes habiles en ces trois genres, fit, non pas inventer, comme les Portugais s'en vantent contre toute vérité, mais perfectionner l'usage de l'Astrolabe & des Tables de Déclinaïson pour les Pilotes. A l'aide de ce nouveau secours, Diaz & l'Infant poufferent leur navigation en 1493, jusqu'à la partie la plus méridionale de l'Afrique (e), où ils furent agités par le gros tems. C'est ce qui leur fit nommer cet endroit le *Cap Tourmente*. Diaz revint à Lisbonne lui troisiéme, tout le reste de l'équipage étant péri dans une navigation de seize mois & dix-sept jours. Le Roi le reçut avec de grandes marques de bonté & de joie. Mais aiant entendu dans sa Relation le nom de *Cap Tourmente*, il voulut qu'on l'apellât le *Cap de Bonne Espérance*, puisqu'il

(e) P. MARCOS. Decade. I, L. III, c. 4. MAFTEY.

358 HISTOIRE DES INDES.
 étoit l'heureux présage des fruits
 qu'on devoit tirer de cette décou-
 verte. Ce lieu semble en effet mon-
 trer au doigt les richesses tant dési-
 rées de l'Orient, & les célèbres Ports
 de l'Asie.

Vasquès Ga-
 ma va le pre-
 mier aux In-
 des par cette
 route.

Il étoit réservé au Roi Emma-
 nuel, successeur de Jean II, de con-
 sommer cet ouvrage. Il fit équiper
 trois grands Vaisseaux, capables de
 soutenir les grosses Mers du Cap de
 Bonne Espérance; il y en ajouta un
 quatrième, uniquement pour porter
 les vivres & les provisions. Vasquès
 de Gama, homme de qualité, d'es-
 prit & de cœur, fut nommé Chef
 de cette expédition. Après une lon-
 gue suite de périls & de détours,
 qui mirent sa constance aux dernie-
 res épreuves, il arriva enfin sur la
 côte de Malabar à la rade de Cali-
 cut, dans les Indes proprement di-
 tes, en 1498, après une navigation
 d'onze mois. Tous les Historiens
 que j'ai lus fixent le débarquement
 de Gama à cette année; mais l'E-
 crivain moderne des conquêtes des

Portugais (f), le P. Laffiteau le retarde d'une année.

Calicut étoit le Siège & la Capitale d'un puissant Empire, dont les Souverains prenoient généralement le titre de *Zamorin*, qui répond à celui d'Empereur. Cet Etat étoit le plus maritime, & s'étendoit dans tout le Malabar. La bonne fortune de Gama voulut que ceux qu'il envoya à terre fissent rencontre d'un homme qui les reconnut à leur habillement, qui les prit en amitié contre toute espérance, & leur rendit de grands services. C'étoit un Maure du Royaume de Tunis qui oublia la haine qu'il devoit avoir pour les Portugais, tant par naissance que par religion. Son emploi d'Agent du commerce à Calicut le mettoit en relation avec le Caluat, & il profita de son accès auprès de ce Ministre du Zamorin pour le prévenir favorablement sur ces étrangers. La nouvelle de leur arrivée fut aussi-tôt

Il est bien recut par le Zamorin de Calicut.

(f) Je crois que c'est une faute d'impression; car l'Auteur a dû dire 1498, comme on le voit en comparant les pages 77 & 96.

portée à l'Empereur, à qui l'on fit entendre qu'une Nation noble, riche & guerrière, étoit venue des extrémités du monde pour rechercher son amitié, & le prier de lui ouvrir ses Ports pour être en commerce avec lui. Une ambassade de cet éclat flattoit la vanité du Zamorin; il n'hésita pas de leur donner audience, & il se montra dans toute la pompe & la magnificence qui sont ordinaires aux Monarques d'Orient.

Les Mahométans aggriffent le Prince contre les Portugais.

Lorsque tout offroit à Gama les idées les plus flatteuses pour sa gloire & pour le bien de sa Nation, peu s'en falut qu'il ne les vît évanouir presqu'aussi-tôt qu'il les avoit vu naître. De redoutables rivaux s'élevèrent contre lui. Le Mahométan avoit suivi les Tartares aux Indes, lorsqu'ils envahirent ces vastes régions, & il n'y dominoit pas avec moins d'empire que l'idolâtrie. La haine déclarée des Musulmans pour les Chrétiens les anima contre eux: ils les regardoient comme des infidèles que la Loi du Prophète impo-

leur leur ordonnoit de détruire ; la politique & l'intérêt furent de concert avec la religion. Ils faisoient un commerce très-considérable dans le Mogol & le Malabar , où ils se rendoient des côtes d'Afrique , d'Arabie & de Perse ; seuls dépositaires des richesses des Indes , ils les faisoient passer en Europe , d'où ils retiroient des sommes immenses. La crainte de se voir supplantés leur fit jurer le massacre ou la perte des Portugais. Ils les peignirent à ses yeux comme des espions qui venoient reconnoître le pais pour s'en rendre les Maîtres & détrôner le Souverain. Leurs clameurs firent impression sur le Prince , ses bontés se ralentirent , l'indifférence prit la place de la protection , les Portugais lui devinrent suspects & odieux.

Gama s'aperçut aussi - tôt de ce changement fatal ; il s'échapa de la Cour du Zamorin , & regagna secrètement son bord. De-là il écrivit au Prince pour se plaindre des soupçons injustes qu'on avoit conçus contre lui , du violement de l'hospita-

Il s'en excuse & écrit une Lettre obligeante au Roi de Portugal.

lité, & des embûches qu'on lui avoit dressées & aux siens, malgré leur innocence. Pour n'en pas charger le Prince, il en rejetta le principe & la cause sur la jalousie des Mahométans; il lui fit entendre qu'il avoit plus à espérer du Roi de Portugal que de tous les Musulmans ensemble. Zamorin ouvrit les yeux à ces remontrances. Il répondit aux plaintes de Gama par des excuses; il se déchargea de tout sur les Ministres qui l'avoient trompé; il promit de s'éclaircir sur la calomnie & de punir rigoureusement les coupables. A cette justification il joignit une lettre obligeante pour le Roi Emmanuel, par laquelle (g) il accepta l'alliance que les Portugais étoient venus lui demander, promettant toute liberté pour le commerce, pourvu qu'il se fît sans troubler le repos de son Roïaume, & sans préjudice de ses Alliés les Mahométans, qu'il devoit ménager pour des raisons d'Etat. Gama satisfait de cette réponse, mit à la voile, & retourna en Portugal.

(g) MAFFEY, L. I, c. 29.

rendre compte du succès de sa navigation.

Navigation
de Capral

Ceux mêmes qui en espéroient davantage n'avoient pu se flatter qu'il auroit été si grand. Mais la joie d'Enmanuel effaça toutes les autres. Après avoir solennisé sa reconnoissance (h) envers le ciel & envers Gama, qu'il laissa jouir de sa gloire & d'un repos honorable, il fit équiper avec tous les soins & toute la magnificence possible treize Vaisseaux, qu'il chargea de riches marchandises & de superbes présens pour le Zamorin, qui avoit trouvé extraordinaire que Gama ne lui en eût point fait. Car tel est l'usage ancien des Rois du Levant, de ne se présenter jamais devant eux les mains vuides. Capral qui eut le commandement de cette Flotte, ne fut pas si heureux que Gama dans son trajet. Toutes les voiles étoient sur les mats & les battoient en attendant le vent au Cap de Bonne Espérance, lorsqu'

(h) MAFFEY L. II, c. 1 & suiv. MAGIN. L. I. LAFITEAU & autres.

qu'il s'éleva tout-à-coup une de ces violentes tempêtes, ordinaires sous ce climat, qui tourmenta horriblement ses Vaisseaux pendant vingt jours, & lui en renversa quatre sous voiles, sans que l'on pût sauver personne. Un cinquième fut rejeté sur le Nord-Ouest, & de-là en Portugal, où il porta la désolation en même-tems que la nouvelle de ce désastre.

Accueil gracieux du Zamorin.

Capral ayant recueilli les tristes débris de sa Flotte, continua sa route vers les Indes, en passant par Mozambique & par Melinde, le long de la côte orientale de l'Afrique, & arriva aux isles Anchedives en peu de tems par une navigation fort heureuse. Le Zamorin, instruit de ses aproches, envoya au-devant de lui les principaux Seigneurs de sa Cour pour le saluer de sa part, & lui offrir tout ce qui dépendoit de lui pour la sûreté du commerce. Fier de cette démarche inespérée, l'Amiral répondit qu'il ne mettroit pas pié à terre, qu'il n'eût dans son bord des otages qui lui fussent caution de

sa sûreté; il osa même demander le Catual & les Ministres dans lesquels le Zamorin avoit plus de confiance. Cette hardie proposition étonna le Roi de Calicut. Il hésita d'abord; mais ensuite, conduit par des motifs secrets, il consentit à toutes les demandes de Capral, & lui donna une audience où il étala tout le faste de sa vanité. Il lui fit présent d'une maison qu'on pouvoit appeler un Palais, dont l'acte de donation fut écrit en lettres d'or; il lui permit d'y arborer l'étendard de Portugal, d'en faire un lieu de franchise, & de créer un Facteur de sa Nation, qui ouvrit publiquement ses magasins & commença le commerce.

Cet accueil étoit trop beau, pour n'être pas exposé à quelque révolution funeste. Les Historiens Portugais prétendent que la trop grande confiance que leur Facteur ou Consul Corréa avoit prise en deux gros Négocians Maures, fut cause de la triste révolution qui arriva par sa vanité, & qui renversa tous leurs projets auprès du Zamorin. Que

*Tout change
& la guerre se
declare entre
les deux Na-
tions.*

Corréa ait été trompé ou non par les rapports des Sarazins, qui, dit-on, l'assurèrent que le Roi traversoit soudainement leur commerce, il est certain qu'il attaqua & prit de force un gros bâtiment, chargé entr'autres de sept Eléphans pour les Indiens, & peu de jours après un autre qui venoit de surgir au port. Les habitans de Calicut s'atrouperent au nombre de quatre mille hommes en armes, & coururent venger l'insulte qu'on leur faisoit. Ils investirent la maison des Portugais, enfoncerent les portes, la pillèrent, y mirent tout à feu & à sang, & de soixante-six Portugais ils en tuerent cinquante, parmi lesquels fut Corréa. Les autres se sauverent avec peine vers le rivage, où ils entrèrent dans les Chaloupes que leur Flotte envoïa dès le premier bruit.

L'Amiral ne sachant si le Zamorin avoit part à ces violences, attendit quelques jours les excuses qu'il se croïoit dues. Mais n'en recevant aucune satisfaction, il crut être en droit de se faire justice par lui-même.

Il fit appareiller pour aller attaquer treize gros Vaisseaux des Maures qui étoient dans le Port ; il les coula presque tous à fond par le feu terrible d'artillerie qu'il ordonna sur eux, & il mit à la chaîne ceux qui montent les autres. Egalement irrité contre les habitans de Calicut, il canona leur Ville deux jours entiers, abattit plusieurs maisons, fit périr plus de six cens personnes, & obligea leur Roi à se sauver dans sa maison de campagne, rempli de fraieur d'avoir vû un de ses principaux favoris emporté à ses côtés d'une volée de canon.

Après ce coup de vigueur, il ne restoit d'autre parti à Capral que d'aller chercher fortune ailleurs. Il ne vouloit pas retourner en Portugal avec la triste réputation d'avoir, pour tout fruit de son voïage, fait la guerre à un Prince dont l'alliance avoit donné un espoir si flatteur à toute la Nation. Il fit voile vers Cochin, à trente lieues de Calicut en tirant vers le midi. C'étoit la capitale d'un petit Etat tributaire du

Il revient en Portugal avec des Ambassadeurs des Rois de Cochin, de Caninor & de Coulan.

Zamorin. Le Prince qui y régnoit alors se nommoit *Trimumpara*. Ce qu'il avoit entendu dire des Portugais, & la guerre qu'ils venoient d'avoir contre le Zamorin, le prévinrent heureusement en leur faveur. Dès les premières entrevues il fit alliance avec eux, & leur accorda tout ce qu'ils voulurent pour le présent & pour l'avenir. Comme ce pais est le plus fertile de l'Indostan en épiceries, Capral y fit une cargaison telle qu'il la pouvoit souhaiter. Il se préparoit à retourner en Europe, quand il aprit que les Rois de Coulan & de Cananor souhaitoient de se lier avec son maître. Mais comme la saison pressoit, il ne put faire aucun traité; il se contenta d'aller rendre visite au Roi de Cananor, d'y prendre quelques marchandises, & de recevoir dans son bord l'Ambassadeur que ce Prince envoïoit à Emmanuel avec ceux de Coulan & de Cochin qui arriverent à Lisbonne la veille de S. Jean, de l'année 1501.

Cette quadruple alliance donna de l'inquiétude au Zamorin. Il dé-

Le Roi de
Cochin est
vengé du Za-

clara la guerre aux trois Princes confédérés avec le Portugal, & celui de Cochin fut la victime de son ressentiment par la défaite de ses troupes & la prise de la Ville, malgré les efforts de l'Amiral de Novre qu'Enmanuel avoit fait partir avant l'arrivée de Capral. Mais peu de mois après, les choses changerent de face pour le Roi de Cochin par la présence d'Alphonse & de François d'Albuquerque, qui étoient partis de Portugal en 1503, avec une Flotte de dix vaisseaux. François tailla en pièces, ou mit en fuite les garnisons que le Zamorin avoit jetées dans l'île de Cochin, & y ramena le Roi, qu'une déroutte complète avoit forcé de se retirer ailleurs. Non content de ce premier succès, le vainqueur envoya six cens hommes de sa Flotte, attaquer deux des voisines que des Raïas ou Caïnles, c'est-à-dire, des Nobles du pais, avoient usurpées. Il défit leurs troupes, laissa un d'eux sur le champ de bataille, brûla leurs Palais, ravagea leurs terres, battit un Flotte

de cinquante Galeres qui appartenoient au Zamorin , fit plusieurs incursions toujours avec le même succès , & retourna à Cochin couvert de gloire.

Cet Amiral
fait bâtir une
Forteresse à
Cochin.

Aussi habile politique que brave guerrier , il sut profiter de la haute réputation qu'il s'étoit acquise , & du service signalé qu'il avoit rendu au Roi de Cochin. Il lui demanda la permission de bâtir une Forteresse dans sa Ville. Ce Prince ne peut-être pas dans les desseins d'Albuquerque , ou s'il s'en douta , il crut ne devoir rien refuser à celui qui l'avoit remis sur le Trône. Non-seulement il y consentit , mais il fournit encore les matériaux & les manœuvres nécessaires pour la construction de l'édifice , sans penser qu'il forgeroit lui-même les fers dans lesquels on alloit le mettre. Le Général qui avoit tout sujet de craindre le repentir d'un consentement donné avec trop de précipitation , ne perdit point de tems. Il choisit sur même un emplacement élevé , qui dominoit la Ville & le Port ; il traça le

plan de la Forteresse, & au défaut de pierres & de ciment il fit couper les bois de Palmiers que le Roi lui avoit marqués. Quatre jours après qu'on eut commencé à mettre la main à l'œuvre, arriva Alfonse d'Albuquerque, qui y emploïa aussi tout son monde, & pressa tellement l'ouvrage qu'il fut achevé en très-peu de tems, aussi-bien que l'Eglise qu'il fit bâtir immédiatement après. Les Auteurs Portugais regardent qu'en ce jour Albuquerque prit comme une possession réelle des Indes, & qu'il captiva par ce Fort la liberté de toutes ces Provinces, dont sa Nation eut l'Empire pendant un siècle. ou environ.

Mais est-ce une gloire d'avoir jeté les fondemens de cette vaste puissance, en ouvrant une affreuse carrière d'injustices, d'usurpations, de violences & de cruauté? Quel droit, quel titre, quelle raison les Portugais avoient-ils d'aller troubler les Indiens dans la possession de leur domaine? Sur quel principe ou prétexte pouvoient-ils leur déclarer

*Réflexion sur
la conduite
des Portugais.*

la guerre, & faire couler de toutes parts des torrens de fang, lorsqu'on leur contesloit ce qui ne pouvoit leur appartenir ? Les premiers sentimens de l'humanité & de l'équité naturelle auront à jamais horreur des Sesostris, des Alexandres, des Mahomets, des Omars, des Zingis, des Coplais, des Tamerlans, que la fureur des conquêtes & de l'ambition transportoit, & qui sembloient n'être nés que pour le violement des Loix & la destruction des humains. Quelle différence y a-t-il entre la guerre que le Roi de Macédoine fit à Porus, & celles que les Albuquerque firent à ses successeurs & aux autres Roi des Indes ? Mais ces reproches ne tombent pas sur le corps de la Nation, qui les a désavoués & blâmés hautement.

Injustices &
violences ou-
vertes,

Depuis l'établissement des Portugais dans leur citadelle de Cochin, ils se crurent en droit de s'en procurer d'autres par toutes sortes de voies. Quelques riches du pais, vassaux du Roi de Cochin, s'étant emparés des cantons où ils avoient

des terres. A l'ombre de ce prétexte & sous couleur d'une juste vengeance, les Albuquerque firent des courses dans ces cantons, ils ravagerent les campagnes, brulerent les villages, firent périr une infinité d'Indiens, & s'emparèrent des lieux qu'ils disoient ne devoir pas être entre les mains des usurpateurs. Ils prirent trente-quatre Paraos ou petits Bâtimens de Calicut qui troubloient le commerce de Cochin & qui croisoient sur la côte. Ils auroient fait de plus grands progrès, ou pour mieux dire, de plus grands ravages, si l'humanité de Trimumpara, l'intéressant pour ses ennemis mêmes, ne les eût obligé de suspendre le cours de leurs sanglantes exécutions.

On se fait craindre à moins de bruit. Les Indiens, témoins ou victimes de ces hostilités, commencèrent à croire que les Mahométans avoient eu raison d'inspirer de la haine & de l'éloignement pour ces étrangers; ils s'imaginèrent que les Tartares étoient revenus en la per-

sonne des Portugais. Le Zamorin lui-même, non moins effraïé que ses sujets, demanda la paix aux Albuquerque. Elle fut traitée & conclue avec tant de secret que les Maures de Calicut ne l'aprirent qu'à sa publication, où ils furent obligés de voir qu'on avoit sacrifié leurs intérêts à ceux de leurs rivaux. Par ce Traité, le Prince s'engageoit à vivre en bonne intelligence avec le Roi de Cochin, à évacuer ses Ports, à n'en point troubler le commerce. Il s'obligea à paier quinze cens bahars de poivre (i) & quelques quintaux d'autres marchandises en dédommagement de ce qui avoit été pillé au Portugais à la malheureuse affaire de Calicut. Il promit enfin de ne pas souffrir qu'aucun des Maures qui relevoient de lui, commerçât dans le Golfe Arabe; & en conséquence on rétablit le Comptoir des Portugais à Calicut.

Rien n'étoit plus flatteur, & même-tems plus glorieux pour les

(i) Le Bahars étoit une mesure qui pesoit quatre quintaux.

Portugais. Mais il ne leur fallut pas d'autres ennemis qu'eux-mêmes pour les frustrer des avantages qu'ils en pouvoient retirer. L'avarice en fut le principe. Fernand Corrêa, Facteur de Cochin, aiant appris qu'il passoit à sa rade un Batteau chargé de poivre pour le compte du Zamorin, donna ordre à ses gens d'aller l'enlever. En vain le Patron alléqua la paix & le traité d'alliance nouvellement fait. En vain il remontra que le Batteau apartenoit au Zamorin, & qu'il étoit destiné pour faire partie du paiement dû aux Portugais, à qui on en avoit déjà remis huit cens bahars. La cupidité & la violence l'emporterent sur la justice; le Batteau fut enlevé de force; six Indiens périrent à la deffense, & plusieurs autres se sauverent couverts de blessures. François d'Albuquerque, à qui les plaintes en furent portées, en tint si peu de compte, que loin de faire restituer la prise, il ne digna pas même répondre, ni donner la plus légère aparence de satisfaction. Comme la cargaison de

tous ses Vaisseaux étoit finie, il repassa aussi-tôt en Europe.

Le Zamorin plus irrité que jamais résolut de se faire une justice proportionnée à l'insulte qu'il avoit reçue. L'indignation de ses sujets lui facilita la levée d'une armée nombreuse, tant sur mer que sur terre, & bien-tôt il fut prêt à tenir la campagne. Les Alburqueques pressés de partir, laissèrent Edouard Pacheco pour lui faire tête. Cochin & les environs furent le théâtre de cette guerre, qui dura plusieurs mois avec un acharnement incroyable. Tantôt c'étoient des escarmouches, tantôt c'étoient des combats; & si les Portugais ne furent pas absolument vainqueurs, du moins ils lassèrent la confiance du Zamorin, malgré leur petit nombre.

Cette chaîne de prospérités leur fit une telle réputation dans l'Indostan, que par-tout où ils se présentoient, ils y donnoient la Loi. Les premières conditions qu'ils mettoient dans les traités qu'ils faisoient avec les Princes, étoient de se reconnoître.

tre tributaires du Roi de Portugal ; de souffrir que ses sujets bâtissent des Magazins, où même une Citadelle dans le cœur de leurs villes capitales, ou dans tout autre endroit qui leur sembleroit bon. A l'égard du Commerce, ils fixoient le prix des marchandises à leur gré; ils faisoient d'abord remplir leurs Magazins. Aucun autre commerçant ne pouvoit commencer sa cargaison avant qu'ils eussent fini la leur; personne enfin, ne pouvoit naviguer dans ces Mers sans être sujet à leur visite, & sans prendre le passe-port des Gouverneurs ou des Facteurs établis par le Général. Cette supériorité ne pouvoit être que très - odieuse à toutes les autres Nations; mais la crainte faisoit taire les uns, & les autres se soumettoient pour des intérêts particuliers & domestiques.

On en étoit tellement instruit & persuadé en Portugal qu'Emmanuel le suposoit ainsi lorsqu'il fit mettre en Mer (1) une Flotte de treize

(1) MAFFEY, L. III, MAGIN, L. II. LAFITEAU, L. III.

Vaiffeaux & de fix Caravelles fous la conduite de Dom François Almeida, Comte d'Abrantes. Suivant les instructions données à cet Amiral, il devoit réfider dans les Indes dabord en qualité de Gouverneur & de Capitaine général, enfuit bâtir quelques Fortereffes dans les lieux désignés par la Cour, & alors prendre le titre de Vice-Roi. Pour en foutenir le nom & la dignité d'une maniere convenable, le Roi lui affigna de gros apointemens, cent hommes pour fa garde, & une Chapelle entretenue avec fes Aumôniers & fes Muficiens. Il partit de Lisbonne le 30 Juin 1505, & arriva le 13 de Septembre de la même année aux îles d'Anchedive. On donne ce nom en langue du pais à cinq îles contigues, fituées un peu au - deffous de Goa. Le premier foin du Général, fut de bâtir un Fort dans la principale, avec les bois qu'il avoit apotés de Portugal, prêts à être mis en œuvre.

Ce nouvel établiffement donna la jalousie & de l'inquiétude aux

Puissances voisines. Le Roi d'Onor appréhendant pour ses Etats, prit le parti de rechercher l'amitié des Portugais; il envoya porter ses propositions au Général par un Ambassadeur. Quand l'édifice fut près de sa fin, Almeida se rendit à Cananor, où il prit aussitôt le titre de Vice-Roi. Comme il étoit le premier de sa Nation qui l'avoit porté dans un pays où elle n'étoit que depuis sept ans, il n'oublia rien de ce qui pouvoit en relever l'éclat. Il parut en public avec toute la pompe que sa vanité lui inspiroit; & il en affecta davantage dans l'entrevue qu'il eut avec le Roi de Cananor. Il traita avec ce Prince presque comme de supérieur à inférieur. Il renouvela les premières alliances qui avoient été faites avec lui, il en régla les conditions, & l'une des principales fut qu'il bâtiroit près de Cananor une Citadelle dont le Roi fourniroit les matériaux & lui la main d'œuvre.

La fierté du Vice-Roi fut encore plus flattée quand il se vit recherché par le Roi de Carnate ou de Bisna-

gar. Ce Prince, outre les grands Etats qu'il avoit dans la presqu'île de l'Inde en deçà du Gange, s'étendoit encore jusqu'à la côte de Coromandel, oposée à celle de Malabar. Il se faisoit appeller le Roi des Rois, parce qu'il en avoit plusieurs pour ses tributaires, & en particulier celui d'Onor. Il envoia un Ambassadeur au Vice-Roi, pour l'assurer de son estime & de son amitié. Afin de lui en donner une preuve éclatante & sincere, il lui permit de bâtir des Fortereffes dans tous les Ports, excepté celui de Baticala, qu'il avoit affermé à d'autres; & pour serrer davantage les nœuds de l'alliance qu'il vouloit faire avec sa Nation, il offroit en mariage au Roi de Portugal sa fille, dont la rare beauté relevoit encore l'éclat de son rang & de sa naissance. Almeida accepta le traité d'alliance, donna de belles paroles pour l'avenir à l'Ambassadeur, & le renvoia avec de magnifiques présens tant pour son Maître que pour lui-même.

Ses ordres & son dessein n'étoient

pas de s'en tenir à de simples confédérations, il devoit commencer à dominer ouvertement sur les Princes mêmes. Un changement arrivé à la Cour de Cochin lui en fournit l'occasion. Trimumpara, cet ami si fidèle, si constant & si généreux des Portugais, n'étoit plus sur le Trône. Sa dévotion lui avoit inspiré d'en descendre, pour se retirer, selon un usage assez ordinaire des Rois Brachmanes, dans une solitude, & s'y dévouer entièrement aux pratiques de sa Religion. En quittant le sceptre, il l'avoit remis entre les mains de son neveu Nabeadora qu'il savoit avoir eu toujours beaucoup d'affection pour les Portugais, quoiqu'il en eût un autre plus proche, mais ami du Zamorin. Almeida voyant que le nouveau Prince devoit en quelque manière sa fortune aux Portugais, profita de cette conjoncture pour lui imposer le joug de sa Nation. Dans une audience publique qui lui fut donnée, il dit en présence de toute la Cour, que le Roi Emmanuel son Maître voulant reconnoître les ser-

vices importans que Trimumpara avoit rendus aux Portugais, il l'avoit chargé de lui en témoigner sa reconnoissance. Mais que ce Prince l'ayant mis hors d'état de l'exercer sur lui-même, il alloit le faire sur son successeur. Aussi-tôt il lui mit sur la tête une couronne d'or, marque distinctive de l'autorité royale, qu'il lui conféroit sous la protection de Portugal, l'exemptant dès ce moment de toute subordination au Zamorin, ou de quelqu'autre que ce fût, lui donnant la permission de battre monnoie, & s'engageant à le deffendre contre tous ses ennemis. Il lui fit présent d'une coupe d'or du poids de six crusades, monnoie de Portugal; & il ajouta, que pour mettre le Roi & la ville de Cochin hors de toute insulte, il avoit ordre de bâtir une nouvelle Citadelle, plus solide que la première, qui fût comme le rempart assuré de cet Etat. Rien ne choqua le Prince Indien dans cette cérémonie, si offensante pour sa gloire & pour ses intérêts. Il condescendit à tout, même avec reconnoissance, &

en donna un acte par écrit au Vice-Roi. Aussi les Historiens remarquent que Naubeadora se reconnut dès-lors vassal de la Couronne de Portugal, & qu'il le fut réellement.

Le degré de satisfaction que devoit avoir Almeida régla celui de sa douleur, quand il vit arriver Alfonso d'Albuquerque qui venoit le remplacer, non dans la qualité de Vice-Roi, car Emmanuel supprima ce titre, mais dans celle de Gouverneur général des Indes. Outre de perdre un rang qu'il ne croïoit dû qu'à lui seul par toutes sortes de titres, il fit enfermer son successeur dans la Citadelle de Cananor comme prisonnier; il ne lui laissa que trois domestiques, & s'empara de sa maison, de ses papiers, de tous ses effets. Sa détention ne finit que trois mois après, par l'arrivée de Bernard Coutigno, Grand Maréchal du Roïaume de Portugal, qui étoit venu avec quinze Vaisseaux & trois mille hommes d'armes, & qui le mit en possession du Gouvernement. Almeida fit aussi-tôt voile pour

l'Europe, & fut tué par les Cafres, au Cap de Bonne Espérance.

Pendant qu'il faisoit un effort sur Calicut, où le Grand Maréchal perdit la victoire & la vie par un effet de son imprudence, Siqueira partit de Cochin le 19 d'Août 1509, pour aller à la découverte des îles de l'Orient. Le troisième jour, il reconnut celle de Ceilan, parce qu'Almeida en avoit déjà pris possession en 1506. Il traversa le Golfe de Bengale, rangea en chemin les îles de Nicobar, & prit port à Pedir dans le royaume d'Achem à la pointe de l'île de Sumatra. Comme, il étoit le premier Portugais qui eût abordé cette île, & qu'elle pouvoit passer pour une nouvelle découverte, il obtint des Rois de Pedir & de Pacen, avec qui il fit une alliance, la permission de planter un poteau aux armes de Portugal, ainsi que d'autres Navigateurs en avoient usé en découvrant les côtes d'Afrique. Mais n'ayant pas intention de s'arrêter dans cet endroit, il fit voile peu de jours après pour Malaca, où il arriva l'onze de

de Septembre, aux extrémités de la Presqu'île du même nom, & qui avoit autrefois fait partie du Roïaume de Siam. Les dangers qu'il y courut d'être assassiné par la perfidie du Bendara ou Roi du pais, le rebuterent de continuer ses voïages; & les brouilleries qu'il avoit eues avec Alburquerque pour Almeida, le déterminerent à retourner droit en Portugal sans voir le Gouverneur.

Celui-ci étoit alors occupé à deux grands projets, qui lui réussirent selon ses vœux. Le premier étoit de se rendre maître de Goa dans l'île de Tiçuarin, qui a environ neuf à dix lieues de tour, & que l'on convient être le poste le plus avantageux de toute la côte de Malabar. Le Roi de Décan, dont elle relevoit naturellement, mais à qui les principaux du Roïaume n'avoient laissé qu'une ombre d'autorité, l'avoit confiée à un Officier de sa Couronne, Maure d'origine & de religion, nommé Idalcan. Malgré tous les soins que celui-ci s'étoit donnés

pour munir la place de tout ce qui pouvoit contribuer à sa deffense & à sa sûreté, elle fut emportée d'assaut par la Flotte des Portugais & par celle du Roi d'Onor que Timoïa commandoit. Alburquerque y fit son entrée triomphante le 17 Février 1510. Il nomma Antoine de Norogna son neveu, Gouverneur de la Ville. Gaspar de Payva eut la direction de la Factorerie qu'il y établit pour le Commerce, & il donna la charge de Controleur Général des Finances de la Ville & du Roïaume de Goa à Timoïa, qui eut sous lui des Fermiers, tant Maures que Gentils, pour la recette des droits de Douanes & autres, qui montoient par an à quatre-vingt deux mille pièces d'or. Estimant que sa présence seroit nécessaire dans une conquête qu'on ne manqueroit pas de lui disputer, il se logea dans le Palais d'Idalcan, où étoient encore ses femmes & son Serrail. Il avoit auguré juste; car Goa fut le théâtre de la guerre pendant six ans consécutifs. Mais elle n'eut les titres d'Arche-

vêché & de Primatie des Indes ,
qu'en 1559 ; & le fameux Tribunal
de l'Inquisition y fut établi l'année
suivante.

Le second projet d'Albuquerque , étoit de s'emparer du Golfe & de la Ville d'Ormuz (*m*). Il n'en avoit pas plus de motifs ni de droits que sur Goa ; mais le desir d'acquiescer de la gloire en contribuant à l'agrandissement de sa Nation , lui suffisoit pour entreprendre tout ce qui avoit rapport à l'un ou à l'autre de ces deux objets. Déjà il avoit tenté cette expédition avec peu de succès , quelques années auparavant ; & depuis , les Rois d'Ormuz n'avoient pas voulu lui rendre la Citadelle qu'il s'étoit ingeré d'y vouloir bâtir , ni accorder aux Portugais une factorerie dans la Ville , pas même leur restituer les effets qui avoient été pris. Mais comme leur Ville étoit ruinée sans le commerce des Indes , & qu'ils ne pouvoient le faire qu'avec la permission & le passe-port du

Tentative
d'Albuquerque
sur Ormuz.

(b) MAFSEY Part. I, L. III, c. 9 MANDELSLO.
P. 35. LAFITRAU, T. 1, p. 275 & 505.

Gouverneur général, leur politique & la nécessité les avoient forcé de païer à la Couronne de Portugal un tribut annuel, pour obtenir la liberté du commerce.

Albuquerque, qui avoit résolu de l'établir en Perse pour sa Nation, ou qui vouloit fermer ce passage aux Sarazins, aspiroit pour cela à se rendre maître d'Ormus. Comme il falloit du moins une ombre de prétexte pour commencer la guerre, il envoïa demander qu'on lui rendît la Citadelle qu'il avoit autrefois déjà élevée à une certaine hauteur. Le refus auquel il s'attendoit, lui servit de motif aparent pour prendre les armes. Le Trône d'Ormus étoit alors rempli par un jeune Prince nommé Torun - Cha, que la cabale y avoit placé pour laisser toute l'autorité entre les mains de Noradin premier Ministre d'Etat. Celui-ci avoit été supplanté habilement par un de ses neveux, apellé Hamed, que lui-même avoit fait venir à la Cour. La Flotte d'Albuquerque aiant mouillé devant Ormus, il y envoïa signi-

fier ses intentions. Torun - Cha & Noradin ne furent pas fâchés de le voir, espérant que sa présence causeroit quelque révolution qui les tireroit de l'esclavage où les tenoit Hamed. Tout l'embarras & toute la douleur étoient pour celui-ci. Le Roi, préférant la domination des Portugais à l'impérieuse tyrannie de son Ministre, sortit de son état de timidité & de sujétion pour faire un coup d'autorité. Il mit Albuquerque en possession de la Citadelle, qu'on se hâta d'achever; il lui assigna quelques maisons dans la Ville pour y établir ses quartiers & un Comptoir, & il fit arborer sur son Palais la bannière de Portugal. Hamed en étoit outré; mais la crainte ne lui permettoit pas de le faire paroître au dehors. Albuquerque ayant été averti qu'il ne cherchoit qu'une occasion de lui ôter la vie, le prévint en le faisant assassiner par la Garde Portugaise,

Peu s'en fallut que le Roi ne remerciât Albuquerque de la liberté qu'il lui avoit rendue. Il ne pré-

*Injustice
criste de ces
moïens.*

voïoit pas le trait de perfidie que cet Amiral, ambitieux pour sa Nation, lui réservoit. Sur un faux bruit, dont probablement il étoit Auteur, que la Flotte du Calife d'Egypte venoit faire une descente sur Ormus, il ordonna aux siens de remonter promptement sur leurs Vaisseaux, & il envoïa demander au Roi toute l'artillerie du Palais & de la Ville, qu'il disoit être nécessaire pour repousser l'ennemi. Le Conseil sentant l'imprudence & le danger qu'il y avoit de se désarmer de la sorte, alléguâ différens prétextes pour autoriser son refus. Mais Albuquerque répondit qu'il ne partiroit point si on ne la lui donnoit. On s'y crut donc obligé, & l'Amiral ne voulut pas la rendre. A cette insigne trahison, il en ajoûta une autre encore plus atroce. La jalousie & la cruauté avoient fait crever les yeux à quinze Princes du sang roïal, pour les écarter à jamais du Trône, eux & leurs enfans. Sous prétexte qu'il pourroit naître des troubles à leur occasion, il se les fit livrer, & les

envoïa tous à Goa afin de les y tenir sous bonne garde, & lui servir d'otages, supposé qu'on entreprît quelque chose contre sa nation. Enfin lorsqu'il partit d'Ormuz, il recommanda à Pierre d'Albuquerque, qu'il laissa Gouverneur de la Citadelle, de se rendre maître des deux enfans de Zeifadin, afin de tenir le Roi en respect & dans la crainte du danger qu'ils courroient ces deux jeunes Princes, héritiers légitimes de la Couronne. Il s'y empara de tout le commerce. Mais il n'en jouit que quelques années. Nous nous arrêtons ici dans le récit de la découverte & de la conquête des Indes.

Telles étoient les maximes & la conduite du grand Albuquerque, Conduite des Portugais aux Indes. tant vanté par les Portugais. Ceux qui l'avoient précédé, avoient eu à peu près les mêmes sentimens; & les successeurs suivirent les mêmes principes. Qu'auroient répondu les Portugais, de ce tems, si on leur avoit demandé ce qu'ils pensoient des Vandales, des Visigoths & des

Suéves qui eurent l'Espagne au commencement du cinquième siècle, & les Sarazins dans le huitième. Ils n'auroient eu d'autre ressource que d'opposer leur christianisme à l'infidélité des Indiens, qu'ils vouloient, disoient-ils, attirer à la foi, & les Bulles des Papes, qui donnerent aux Portugais toutes les terres des Infidèles depuis les îles Canaries jusqu'aux Moluques, & aux Espagnols toutes les découvertes du côté de l'Occident & de l'Amérique jusqu'au même terme, qui devoit servir de limites aux uns & aux autres. Mais cette donation ne leur fut accordée qu'à condition d'y faire prêcher l'Évangile, & d'y travailler solidement à la propagation de la Foi. Toutes les Bulles de concession le portent expressément.

Les Chefs des Colonies du commerce & de la navigation, qui auroient dû veiller à cet objet essentiel, ne pensoient qu'à découvrir, à subjuguier, à bâtir des Forts, à établir des Comptoirs, à enlever le commerce aux Mahométans, aux Cal-

déens, aux naturels mêmes du païs, à tout envahir pour les Portugais. Aussi l'on peut dire qu'ils devinrent Souverains des Indes maritimes & des îles adjacentes pendant près d'un siècle, dont ils tirèrent des richesses immenses en or, en pierres précieuses, en perles, en épiceries, en aromates, en bois rares, en drogues & en étoffes, qu'ils revendoient aux Marchands de l'Europe à tel prix qu'ils vouloient y mettre. Ce fut par ces voies de force qu'ils répandirent la terreur; & qu'ils fonderent des établissemens sur toute la côte de Malabar & de Coromandel, dans le Golfe de Bengale, dans les Roïaumes de Camboye, de Decan, de Malaca, de Patane, de Siam & du Japon, dans tous les Ports de Mer, & dans les riches îles de Ceylan, des Moluques, des Maldives, d'Amboine, de Saint Thomas & plusieurs autres. Au reste, en accusant les Portugais d'avoir commis tous ces excès dans les Indes, peut-être que la sincérité nous oblige de dire qu'ils font les mêmes reproches aux Hol-

landois, par qui ils ont été dépouillés de leurs conquêtes & de leur commerce, aux Anglois qui les ont suivis, & aux Espagnols dans l'Amérique. Les François ont seuls la douce consolation de ne pas voir leur nom flétri dans les relations des voyageurs, même étrangers. Si leur Compagnie est moins riche ou moins puissante que celle des Etats Généraux, c'est qu'elle préfère l'honneur & la conservation du droit des gens aux avantages d'un commerce plus florissant & plus lucratif. Nos Comptoirs & nos établissemens sont des Sociétés avec les naturels du pais, que nous laissons jouir en paix des biens & des domaines qu'ils ont reçus de leurs peres. C'est ainsi qu'il convient de remplir toute justice.

Mais il est tout au moins incertain si ces conquêtes ont été avantageuses à ceux qui s'y sont portés avec tant d'ardeur. Voici comment s'en explique un de nos Historiens (n), dont on estime les Réflexions :

(n) MÉRERAY, sous Charles VIII, à l'an 1496, T. II, p. 801, de l'édit, in fol. 1685.

» Christophe Colomb, s'étant atta-
 » ché à Ferdinand Roi d'Espagne,
 » avoit découvert les Indes occi-
 » dentales, & Jean Roi de Portu-
 » gal, pere de Manuel, fit décou-
 » vrir tous ces nouveaux Roïaumes
 » d'Afrique & des Indes orientales,
 » mais alors presque rien n'a-
 » connu des habitans de
 » l'Europe. Même, le Pape Ale-
 » xandre VI. trouvant en cette occasion
 » un sujet de passer pour
 » le plus des mortels, accorda
 » à la premiere demande de Ferd-
 » nand, une donation de toutes les
 » terres, fussent ou îles, ou conti-
 » nentes, découvertes & à décou-
 » vrir vers l'Occident & le Midi,
 » tirant une ligne du Pole arctique
 » à l'antarctique, qui seroit distante
 » des îles que l'on nomme *Açores* ou
 » *Cap verd*, de cent lieues vers
 » l'Occident & le Midi. De sorte tou-
 » tefois que les autres îles ou terres
 » qui seroient conquises par d'autres
 » Princes Chrétiens au-delà de cet-
 » te ligne leur demeureroient. Do-
 » nation qui a depuis causé de gran-

» des & de sanglantes querelles en-
 » tre les Castillans & les Portugais,
 » parce que ceux-ci prétendoient
 » que les autres Papes, particuliere-
 » ment Eugene IV, leur avoient
 » par Bulles très-expresses, donné
 » toutes les terres du nouveau mon-
 » de. Je ne dirai pas le
 » sujet y avoient le plus
 » Mais seulement que ces Na-
 » n'ont rien moins qu'
 » là que l'Evangile
 » tienne; & qu'au contraire
 » ont rapporté en Europe le sou-
 » de toutes les discordes. J'entens
 » les lingots d'or avec lesquels
 » Maison d'Autriche a toujours
 » puis nourri les divisions dan-
 » chrétienté; & qui ont causé un
 » grande fainéantise & vanité dan-
 » l'esprit des Espagnols, qu'ils ont
 » laissé leurs terres naturelles pe-
 » que toutes désertes, pour courir
 » ces Minieres ».

Fin de la premiere Partie.



600
 21
 31/11/21

Central Archaeological Library,

NEW DELHI.

19465

Call No.

954/Guy

Author—

Guyon, L Abbe

Title—

Histoire Des Indes
Orientales

"A book that is shut is but a block"

CENTRAL ARCHAEOLOGICAL LIBRARY
GOVT. OF INDIA
Department of Archaeology
NEW DELHI

Please help us to keep the book
clean and moving.
